THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

UN COUP D'ŒIL

DANS

LA CASE DE L'ONCLE TOM.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN ET FILS, RUE MIREPOIX, 3.

Stowe, Harriet Elizabeth Beecher

UN COUP D'ŒIL

DANS

LA CASE DE L'ONCLE TOM

EXTRAIT DE L'OUVRAGE

DE Mme HENRIETTE BEECHER STOWE

ET DESTINÉ A LA JEUNESSE

AVEC UNE LETTRE DE Mme BEECHER STOWE

ADRESSÉE AUX ENFANTS.

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

TOULOUSE,

SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX,

Dépôt : rue Romiguières, 7.

1869

PS 2954
.U5 F7
1869

0815C25
23 @ 43

LETTRE

De l'Auteur de la Case de l'Oncle Tom, adressée aux Enfants.

Chers enfants,

Une excellente amie vous a préparé cet ouvrage, tiré de la *Case de l'Oncle Tom*, et a prié l'auteur d'y écrire quelques mots en guise de préface.

Je vous dirai donc comment cette histoire est venue au jour. Elle fut d'abord racontée à plusieurs enfants, qui y prirent le plus grand intérêt et qui répandirent beaucoup de larmes à l'ouïe de ce récit ; plus tard, elle fut publiée à peu près dans les mêmes termes. Ainsi, comme vous le voyez, cette histoire vous appartient premièrement.

Dans la chère petite Eva, vous avez sous les yeux l'exemple d'un *enfant chrétien*. Apprenez d'elle, chers amis, à être sérieux, remplis de bonté et de bienveillance à l'égard de celui qui est pauvre et délaissé, et à

l'égard de tous, quelle que soit leur condition ici-bas, et surtout essayez de faire tout le bien qui est en votre pouvoir.

Vous penserez peut-être qu'Eva est une enfant trop accomplie. Mais autrefois il y avait sur la terre un enfant encore plus accompli qu'Eva. Le divin Sauveur, que nous adorons tous, avait revêtu la douce nature et les sentiments simples et naïfs d'un enfant, mais sans aucune espèce de tache ni de souillure. Maintenant qu'il est assis à la droite de son Père, il se souvient encore qu'il a été comme l'un de vous, et c'est pour vous tous qu'il a dit dans sa Parole : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

Que son amour et ses instructions vous rendent purs et saints comme lui !

H. B. Stowe.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

L'éditeur de ce livre sent le besoin de s'excuser, auprès de l'auteur de la *Case de l'Oncle Tom*, d'avoir ainsi mutilé sa touchante histoire ; mais elle l'a fait parce que, dans sa forme originale, elle ne peut être placée entre les mains des enfants. Elle n'a pas été écrite pour eux, quoique ce soit à eux « les premiers qu'elle ait été racontée. » Et puisque chacun possède une édition de l'*Oncle Tom*, qu'on le rencontre dans les chemins de fer, dans les cabinets de lecture, dans les salons, dans les maisons de campagne; puisqu'il est le favori du riche non moins que du pauvre, pourquoi ne l'introduirions-nous pas aussi auprès de nos jeunes lecteurs ?

Notre intention a été de placer entre les mains des enfants l'histoire si belle et si touchante de l'*Oncle Tom*, et de mettre sous leurs yeux un

exemple de foi et de persévérance au milieu d'épreuves et de tentations tout à fait extraordinaires.

Nous n'avons pas reproduit ici plusieurs épisodes qui se trouvent dans le livre original, mais qui ne se rattachent qu'indirectement à l'histoire de l'*Oncle Tom*, notre but spécial étant de suivre seulement le fil de cette histoire.

La courte vie et l'heureuse mort de la petite Eva peuvent fournir aux enfants mille réflexions sérieuses et salutaires, et, tandis que la mauvaise nature du cœur humain est si bien dépeinte dans le caractère et dans les dispositions de Topsy, on reconnaît sans peine les fruits de la grâce de Dieu dans la conduite d'Eva.

Puisse chaque enfant qui lira ces lignes être amené, par le récit de sa mort bienheureuse, à aimer les choses qu'elle a aimées, et qui seules peuvent donner le bonheur dans cette vie et dans la vie à venir !

16 décembre 1852.

UN COUP D'ŒIL

DANS

LA CASE DE L'ONCLE TOM.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE CONNAISSANCE AVEC L'ONCLE TOM.

— Catherine, Anna! aurez-vous bientôt fini vos leçons de français? s'écria Georges en ouvrant la porte de la chambre où ses sœurs étaient très-occupées à apprendre leurs leçons pour le lendemain.

— Oui, Georges, bientôt, dit Catherine. — Voilà, j'ai tout à fait fini, ajouta la petite fille un instant après en se levant de sa chaise; que nous veux-tu ?

— Je viens vous dire, reprit Georges, que tante Marie est prête à faire la lecture qu'elle nous a promise.

— Quoi! la *Case de l'Oncle Tom?* s'écrièrent à la fois les deux petites filles. Qu'elle est aimable de commencer sitôt!

— Oui, continua Georges, et elle m'a envoyé pour voir si vous auriez bientôt fini. Ainsi, fais vite, Anna, car je suis très-impatient, et mes leçons sont apprises depuis longtemps.

— Je vais serrer mes livres, dit Catherine, et chercher mon ouvrage. Et toi, Georges, prépare un bon feu et apporte le fauteuil de notre tante.

— Et après cela, je serai prête aussi, dit Anna.

Quand tous ces préparatifs furent terminés, tante Marie vint se joindre à la petite société.

— Chers enfants, dit-elle quand elle fut assise, je vous ai apporté la *Case de l'Oncle Tom*, comme je vous l'avais promis. J'ai plusieurs choses à vous raconter de ce pauvre esclave qui vous affligeront, j'en suis sûre ; mais j'espère que vous et moi nous retirerons des instructions salutaires de sa patience et de sa charité, et que nous apprendrons, comme lui, à aimer nos ennemis, à faire du bien à ceux qui nous haïssent, et à chercher la consolation et le bonheur à la même source que lui. Mais vous êtes impatients que j'arrive à mon histoire.

Vous savez, sans doute, que le Mississipi est un fleuve d'Amérique grand et majestueux, sillonné par une quantité innombrable de bateaux à vapeur qui descendent et remontent le fleuve, pour porter des voyageurs et des marchandises à la Nouvelle-Orléans ou en d'autres lieux.

Un bateau à vapeur ressemble, de loin, à une maison mouvante : les deux ponts, l'un inférieur, l'autre supérieur, sont remplis de gens qui vont, viennent,

causent, fument et font mille autres choses pour se distraire. Des balles de coton occupent, en général, la plus grande partie du bâtiment ; le salon est situé entre les deux ponts, et les chambres à coucher ou cabines sont de chaque côté.

Le bateau dont je veux vous parler aujourd'hui porte le nom de *la Belle-Rivière.* Deux cheminées très-élevées laissent échapper une fumée épaisse, suivie d'une traînée d'étincelles que l'obscurité de la nuit nous permet de distinguer, et qui se détachent sur la voûte du ciel brillante d'étoiles. La compagnie à bord est fort nombreuse et composée de gens qui voyagent, soit pour leurs plaisirs, soit pour leurs affaires. Avant la fin du jour, une bande d'enfants se jouaient au milieu des balles de coton et charmaient les oisifs par leurs amusements innocents et joyeux; mais depuis longtemps ils sont rentrés dans leurs cabines et sans doute profondément endormis. Les dames élégamment parées, qui se promenaient tout à l'heure sur le pont, se sont retirées à leur tour, sans donner peut-être une pensée à *la marchandise vivante* qui se trouve à bord.

La marchandise vivante ! vous écriez-vous. Oui, chers enfants : venez avec moi dans ce coin sombre et abandonné; abandonné de tous, sauf des misérables créatures qui l'occupent. Voyez là, sur une balle de coton, cette pauvre négresse assise, les mains jointes, a figure contractée par la plus grande douleur. Ecoutez, elle murmure :

— Oh ! Albert, mon fils! je ne puis vivre sans toi; ils m'ont pris mon dernier enfant ! Ne pouvaient-ils pas

me le laisser !... Massa me l'avait promis ; et maintenant, ô mon Dieu ! lui aussi est parti !

Un peu plus loin, voyez cette mère qui, dans une muette angoisse, regarde le petit enfant qui repose sur ses genoux. Pourquoi frémit-elle en jetant sur lui un regard désespéré ? Elle sait qu'on l'a vendu, que demain on l'arrachera pour jamais de ses bras, et des larmes coulent de ses yeux et tombent sur l'enfant endormi. Sa douleur silencieuse est plus touchante et parle mieux au cœur que les gémissements de la première. Tous ces nègres, hommes, femmes et enfants, vont être transportés à la Nouvelle-Orléans, où ils seront vendus. Ah ! si quelqu'un de ceux qui se trouvent à l'autre extrémité du bateau venait seulement jeter un regard dans ce lieu de misère ! Et vous, chers enfants, ne croyez-vous pas que ces pauvres Africains aient pour leurs enfants le même amour que votre mère a pour vous ? Oh ! sans doute. Ecoutez ces paroles d'un poëte chrétien :

Qu'importe si leur peau diffère ?
Le blanc et l'homme de couleur
Sont tous deux fils d'un même Père ;
Ils ont tous deux le même cœur.

Ayez donc compassion du pauvre et malheureux esclave. Ne croyez pas ceux qui disent que les Africains sont nés pour vivre dans la servitude et qui tordent l'Ecriture au profit de leur intérêt, en disant : *Maudit soit Canaan; il sera le serviteur des serviteurs de ses frères*, oubliant cette autre parole : *Tout ce que*

vous voulez que les autres vous fassent, faites-le-leur aussi de même. Nous lisons aussi dans la Bible, au sujet d'Esaü et de Jacob : *L'aîné sera assujéti au plus jeune ;* et cependant, Dieu approuve-t-il Jacob d'avoir supplanté son frère ? Non, car il le punit en l'exilant de la maison paternelle.

Mais je reviens à mon sujet. Suivez-moi dans une autre partie du bâtiment, sur le pont supérieur. Là, dans un petit coin, assis au milieu des balles de coton, nous apercevons un homme grand, musculeux, robuste, au visage d'un beau noir luisant. Ses traits, fortement africains, respirent le bon sens et la gravité, aussi bien que la douceur et la bienveillance. On y distingue de la dignité et du respect de soi-même, unis à je ne sais quelle simplicité humble et confiante. Tout, dans son extérieur, semble l'élever au-dessus des autres individus de sa race.

Mais pourquoi, me demandez-vous, n'est-il pas mêlé avec ses compagnons d'esclavage ? Le bon témoignage que son ancien maître a rendu de lui, ainsi que son caractère remarquablement doux et inoffensif, ont peu à peu gagné la confiance de son possesseur actuel, qui lui a laissé la permission d'aller et de venir librement sur le bateau.

Toujours bon, obligeant et disposé à rendre service, il avait gagné l'estime des gens de l'équipage, et il passait bien des heures à les aider, travaillant d'aussi bon cœur que s'il eût été encore à la ferme du Kentucky.

Puis, quand il ne trouvait plus d'ouvrage, il s'éta-

blissait parmi les balles, dans le petit coin où nous l'avons trouvé. C'est là qu'il étudiait attentivement sa Bible.

A plus de cent milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, la rivière est plus haute que les terres environnantes, et roule sa masse énorme au milieu de puissantes digues de 7 mètres environ de hauteur.

Le voyageur, debout sur le pont, domine, comme de la plate-forme d'un château flottant, la contrée entière à plusieurs milles de distance. Tom pouvait donc, en voyant se dérouler devant lui les plantations l'une après l'autre, se former une idée du genre de vie qui l'attendait.

Il apercevait, dans le lointain, les esclaves au travail; il distinguait leurs petites huttes, rangées en longue file, à une distance respectueuse de la maison et des jardins du maître. Et à mesure que ces images passaient devant ses yeux, son pauvre cœur retournait loin, bien loin, jusque dans la ferme du Kentucky; il pensait à son antique allée de hêtres, aux grands vestibules de la maison Shelby, si pleins de fraîcheur en été, et, tout près de là, à sa petite case, tapissée de roses et de bignonias.

Il croyait reconnaître le visage familier de ses anciens compagnons; il entrevoyait son active femme, pressant les apprêts du repas du soir; il entendait les rires joyeux de ses garçons et le gazouillement de sa petite fille, qu'il lui semblait tenir sur ses genoux; puis, soudain, tout cela s'effaçait: les plantations de cannes à sucre reparaissaient à sa vue; le craquement

du bateau, le sifflement de la machine revenaient frapper son oreille; tout lui disait alors : « Cet heureux temps est passé pour jamais ! »

Faut-il donc s'étonner si des larmes coulent de ses yeux sur les pages de la Bible, placée devant lui, à mesure que, suivant chaque mot d'un doigt patient, il y cherche des consolations ? Tom n'avait appris à lire que fort tard, et il ne passait que lentement d'un verset à l'autre. Heureusement, son livre est de ceux qui ne perdent rien à être lus lentement; car chacune des paroles qu'il renferme aurait besoin, comme un lingot d'or, d'être pesée à part soigneusement, pour qu'on pût mieux en apprécier la valeur. Arrêtons-nous un moment derrière lui, pendant qu'il promène son doigt sur un verset de l'Evangile, et qu'il prononce à haute voix ce qui suit :

« Que-votre-cœur-ne-se-trouble-point. Il-y-a-plusieurs demeures-dans-la-maison-de-mon-Père. Je-m'en-vais-vous-préparer-le-lieu. »

La Bible du pauvre Tom n'était point enrichie de notes érudites; mais il l'avait embellie lui-même de quelques signes de son invention, qui lui servaient beaucoup mieux que de savantes remarques. Les enfants de son maître, et Georges en particulier, avaient l'habitude de lui en faire la lecture, et il avait marqué d'un trait de plume les passages qui l'avaient le plus frappé. Sa Bible était ainsi couverte d'un bout à l'autre de divers signes de tous les genres qui lui aidaient à retrouver facilement ses passages favoris ; chacun de ces passages se rattachait à quelque souvenir de son

ancienne demeure et lui rappelait son bonheur passé. C'était tout ce qui lui restait de sa vie d'autrefois. Mais ce qui l'attachait principalement à la lecture de la Bible, c'est qu'elle contenait la promesse certaine d'une vie à venir.

Nous allons laisser l'oncle Tom méditer sur le passage qu'il vient de lire, pour reprendre son histoire de plus haut. C'est pourquoi nous jetterons demain un coup d'œil dans sa case, pour voir ce qui s'y passait quelques jours auparavant.

CHAPITRE II.

UNE SOIRÉE DANS LA CASE DE L'ONCLE TOM.

La case de l'oncle Tom était un petit bâtiment de bois tout près de la *maison*, comme les nègres appellent, par excellence, la demeure de leur maître. Sur le devant, s'étendait un petit jardin bien soigné, où, chaque été, mûrissaient des fraises, des framboises, et une grande variété de fruits et de légumes. La façade était tapissée d'un grand bignonia écarlate et d'un rosier multiflore, dont les rameaux entrelacés dissimulaient assez bien la rustique construction. Des lis, des reines-marguerites, des pétunias, y trouvaient un endroit propice pour étaler leurs splendeurs, sous les soins de tante Chloé, dont ils faisaient les délices et l'orgueil.

Entrons dans la case. Le repas du soir à la *maison* est terminé, et tante Chloé, après avoir présidé à sa préparation, comme cuisinière en chef, a laissé à ses inférieurs le soin de laver la vaisselle et de remettre tout en ordre, pour venir dans son petit domaine préparer le souper de son « *bon homme.* »

C'est elle en personne que vous voyez là devant le feu,

surveillant avec intérêt certaines fritures qui crépitent dans la poêle, puis soulevant avec précaution le couvercle d'un four de campagne, dont la vapeur parfumée annonce quelque chose de bon. Sa face est ronde, noire et brillante ; toute sa physionomie rayonne d'aise sous son turban empesé. On y découvre cette satisfaction intime qui convient à la première cuisinière du canton ; car tante Chloé est généralement reconnue pour telle.

Cuisinière, elle l'était jusqu'au fond de l'âme, jusqu'à la moelle des os. Il n'y avait pas dans la basse-cour de poulet, de dindon ou de canard, qui, à son approche, ne devînt sérieux et ne se mît à réfléchir sur sa fin dernière. C'est qu'en effet, l'habileté expéditive de Chloé pour trousser, farcir ou rôtir, était bien propre à remplir de terreur une volaille tant soit peu intelligente. Ses gâteaux, dans leurs variétés infinies, étaient de sublimes mystères pour les cuisinières plus novices, et elle riait à se tenir les côtes, lorsque, dans son naïf orgueil, elle racontait les stériles efforts de l'une ou de l'autre pour atteindre à sa hauteur.

L'arrivée de visiteurs à la maison, l'arrangement de grands dîners ou des soupers fins, éveillaient toute son énergie. Rien n'était aussi agréable à sa vue que des piles de malles sous la vérandah ; car, avec les arrivants, elle prévoyait l'occasion de nouveaux efforts et de nouveaux triomphes.

Et maintenant que tante Chloé surveille son four de campagne, nous allons la laisser à cette intéressante occupation pour achéver la description de l'intérieur de la case.

Dans un coin de la maison se trouve un lit orné d'une courte-pointe blanche comme la neige, et à côté un assez grand morceau de tapis. C'est là que tante Chloé règne en souveraine ; tout ce côté de la case est traité avec une considération marquée, et défendu, autant que possible, contre les invasions des enfants : en un mot, ce coin est considéré comme le salon. En face est placé un autre lit de beaucoup plus simple apparence, et dont évidemment on fait usage. Les murs sont ornés d'images enluminées représentant des sujets tirés de l'Ecriture sainte, et du portrait du général Washington, peint et colorié d'une façon qui l'aurait certainement étonné lui-même s'il était revenu au monde.

Dans un autre coin de l'appartement, deux jeunes garçons à la tête crépue, aux yeux noirs et brillants, à la figure luisante et rebondie, sont très-occupés à surveiller les premiers pas d'une petite sœur. Celle-ci, comme tous les enfants de son âge, essaie de se redresser péniblement, puis chancelle et retombe à terre. Chacune de ses malheureuses tentatives est applaudie de ses frères comme une merveille. Une table, tant soit peu boiteuse, est placée devant le feu, recouverte d'une nappe et garnie de verres et d'assiettes d'une propreté exquise ; tout enfin annonce l'approche du souper. A cette table est assis l'oncle Tom que nous connaissons déjà.

Pour le moment, il est penché sur une ardoise, placée devant lui, et sur laquelle il s'efforce, avec un soin plein de lenteur, de copier quelques lettres qui lui ont été données pour modèle. Le jeune Georges, son maître,

beau garçon de treize ans, le surveille dans ses mouvements, tout pénétré de sa dignité d'instituteur.

— Non, pas ainsi, oncle Tom, pas ainsi, dit-il avec vivacité, comme l'oncle Tom venait laborieusement de tourner à droite la queue d'un *g* ; ne voyez-vous pas que cela fait un *q* ?

— Vraiment! dit l'oncle Tom en regardant avec le plus grand respect les innombrables *q* et *g* que son jeune maître venait de tracer d'une main rapide pour son édification ; et, reprenant le crayon dans ses doigts inhabiles, il recommença patiemment sa tâche.

— Comme les blancs vous font vite les choses ! dit tante Chloé, qui, un morceau de lard au bout de sa fourchette, et sur le point de graisser son gril, s'arrêtait pour contempler Georges avec orgueil. — Sait-il bien lire et écrire, le jeune massa !... et dire que tous les soirs il vient nous donner des leçons !... Voilà qui est beau !...

— Mais, tante Chloé, je commence à me sentir bien affamé. Ce gâteau, que je vois là, n'est-il pas prêt ?

— Bientôt, massa Georges, dit tante Chloé en soulevant le couvercle pour y jeter un coup d'œil. Parlez-moi de cette belle couleur d'un brun doré. Allez, laissez-moi faire ! L'autre jour, madame a voulu que Sally fît un gâteau, *pour apprendre* seulement, disait-elle. Oh ! madame, que je lui dis, cela me fait mal au cœur de voir tant de bonnes choses gaspillées de cette façon ! Le gâteau ne monta que d'un côté ; point de mine du tout, pas plus que mon soulier !... Ah ! fi donc !...

Leçon d'écriture.

Après avoir exprimé son dédain pour l'ignorance de Sally, tante Chloé enleva le couvercle et montra à tous les regards une superbe tourte, dont aucun pâtissier de grande ville n'aurait eu à rougir. Comme c'était le plat important du festin, tante Chloé s'empressa de terminer les autres préparatifs.

— Allons, Pierre, Moïse, sortez d'ici, négrillons que vous êtes! Viens, Polly, petit chou; maman donnera bientôt quelque chose à sa fillette. Maintenant, massa Georges, laissez là vos livres, et asseyez-vous à côté de mon vieux : je vais vous servir mon souper en un rien de temps.

— On voulait me faire souper à la maison, dit Georges; mais je sais trop bien ce qu'il y a ici, tante Chloé.

— Vraiment, mon petit cœur, dit la négresse en entassant les crêpes fumantes sur son assiette; vous saviez que votre vieille tante vous réserve toujours les meilleurs morceaux, n'est-ce pas? Oh! laissez-moi faire, allez!

A ces mots, la vieille tante lui donna une petite tape sur le bras et jeta sur lui un coup d'œil tout à fait plaisant, puis elle se remit à l'ouvrage avec sa première activité.

— Maintenant, à la tourte! dit Georges; et il brandit son grand couteau.

— Que faites-vous, massa Georges? s'écria tante Chloé en lui saisissant vivement le bras; vous ne voulez pas couper cela avec ce grand vilain couteau! vous abîmeriez mon gâteau! Tenez, en voici un vieux que je tiens toujours aiguisé exprès. Allez maintenant...

Voyez !... léger comme une plume ! A présent, mangez, vous ne trouverez rien de meilleur.

— Tom Lincoln assure, dit Georges la bouche pleine, que leur Jenny est meilleure cuisinière que vous.

— Ces Lincoln ne sont pas grand'chose ! riposta tante Chloé avec mépris ; je veux dire en comparaison de nos gens. Après ça, ce sont des personnes assez recommandables ; mais pour ce qui est du goût, ils n'y entendent rien. Mettez M. Lincoln à côté de M. Shelby !... Seigneur !... Et Mme Lincoln, sait-elle entrer dans un salon comme notre dame, avec autant de grâce ? Oh ! allez, ne me parlez pas de ces Lincoln !

Et tante Chloé secoua la tête comme quelqu'un qui s'y connaît.

— Cependant je vous ai entendu dire que Jenny est assez bonne cuisinière.

— Oui, assez bonne, je l'ai dit et je le répète, mais pour un petit ordinaire ; elle vous fera de bonnes galettes, des brioches passables, mais la pâte de ses gâteaux n'est rien de rare ; non, elle n'est rien de rare, la pâte des gâteaux de Jenny. Après cela, que sait-elle faire de plus ? Elle s'essaie bien aux pâtés, mais quelle croûte ! Vous fait-elle cette pâte fine qui se gonfle comme un ballon et se fond dans la bouche ? Je suis allée là-bas pour le mariage de miss Mary, et Jenny m'a montré les gâteaux de la noce. Jenny et moi nous sommes bonnes amies, vous savez. Je ne lui dis rien ; mais je vous le dis, massa Georges, je n'aurais pas dormi d'une semaine si j'avais fait des pâtés de cette trempe : ce n'était rien qui vaille.

— Je suppose que Jenny en était satisfaite, demanda Georges.

— Si elle l'était? je le crois bien! Elle me les montrait avec une innocence tout à fait plaisante. Que voulez-vous? La pauvre n'en sait pas plus long; mais aussi, comment apprendre dans une maison pareille? Est-ce sa faute, à elle?... Ah! massa Georges, vous ne connaissez pas vos priviléges, d'être né dans une famille comme la vôtre!

Ici tante Chloé soupira et roula des yeux attendris.

— Je vous assure, tante Chloé, dit Georges, que je comprends les priviléges dont je jouis, en mangeant vos gâteaux et vos pâtés. Demandez à Tom Lincoln si je ne lui en remplis pas les oreilles toutes les fois que je le rencontre.

Tante Chloé se laissa tomber sur une chaise, et partit d'un grand éclat de rire à ce trait d'esprit de son jeune maître; elle rit jusqu'à ce que les larmes coulassent le long de ses joues d'ébène, ne s'interrompant que pour donner des coups de coude à massa Georges, et assurer qu'il irait loin, qu'il serait un grand sujet, et qu'il finirait par la faire mourir de rire: oui, qu'elle en mourrait certainement un de ces jours. Au milieu de chacune de ces funestes prédictions, elle poussait de nouveaux éclats de rire, tellement que Georges commençait à croire qu'il avait réellement trop d'esprit, et qu'il devait, dans l'intérêt de ses auditeurs, mettre un frein à sa verve.

— Et vous en avez rempli les oreilles de Tom?... Seigneur!...

— Oui, je lui ai dit: « Tom, il faut que vous fassiez

connaissance avec les pâtés de tante Chloé; vous verrez comme c'est bien fait. »

— Pauvre Tom ! il n'y peut rien, dit tante Chloé, dont le cœur compatissant s'apitoyait sur la triste condition de ce jeune homme. — Vous devriez l'inviter à dîner un de ces jours, massa Georges, ajouta-t-elle; ce serait joli de votre part. Vous savez, massa Georges, que vous ne devez pas vous élever au-dessus de qui que ce soit à cause de vos priviléges, parce que tous nos priviléges nous ont été donnés : il faut nous en souvenir. — Et tante Chloé prit un air sérieux.

— Eh bien, j'inviterai Tom un jour de la semaine prochaine, dit Georges, et vous ferez tous vos efforts pour vous surpasser, tante Chloé. Nous le ferons manger de manière à ce qu'il en ait assez pour quinze jours.

— Oui, oui, certainement, dit tante Chloé ravie, vous verrez. Seigneur ! quand je pense à quelques-uns de nos dîners ! Vous rappelez-vous ce grand pâté de volaille que je fis quand nous donnâmes à dîner au général Knox ? Madame et moi nous nous querellâmes un peu au sujet de la croûte. Je ne sais à quoi pensent parfois ces dames: c'est toujours quand une pauvre créature est sous le poids de sa responsabilité, comme on dit, qu'elles viennent autour de vous se mêler de ce qui ne les regarde pas ! Madame me disait de faire ceci, de faire cela; à la fin, je me fâchai presque et lui dis : « Madame, regardez vos belles et blanches mains avec vos longs doigts étincelants de bagues, tout comme nos lis blancs avec leurs perles de rosée; et puis regardez aussi mes grosses pattes noires. Maintenant ne comprenez-

vous pas que Dieu nous a destinées, moi à faire des pâtés, et vous à rester au salon? » Oui! je lui ai dit cela, massa Georges.

— Et que répondit maman?

— Ce qu'elle dit? elle me regarda avec ses beaux yeux, vous savez, et elle dit: « Eh bien! tante Chloé, vous avez peut-être raison; » et elle retourna au salon. Elle aurait pu me punir de mon impertinence, mais que voulez-vous? Je ne puis rien faire avec ces dames dans ma cuisine.

— Il faut avouer que vous nous fîtes un dîner délicieux. Je me souviens que tout le monde en parlait, dit Georges.

— N'est-ce pas? Et moi qui me tenais derrière la porte! Est-ce que je ne vis pas le général passer trois fois son assiette pour demander du pâté? est-ce que je ne l'entendis pas dire: « Vous avez une fameuse cuisinière, Mme Shelby! » C'était à en mourir d'orgueil.

— Et le général s'y entend, à la cuisine, continua tante Chloé en se redressant avec orgueil. Quel homme que ce général! Il descend d'une des plus anciennes familles de la Virginie. Il sait ce qui en est aussi bien que moi, le général. Il y a, voyez-vous, massa Georges, plusieurs choses à observer dans un pâté, et tout le monde ne s'y connaît pas, mais le général s'y connaît: je l'ai compris par les remarques qu'il a faites; oui, il s'y connaît!

Cependant Georges était arrivé à ce point où il est impossible, même à un garçon de son âge, de mettre un morceau de plus dans sa bouche; il eut alors le loi-

sir d'apercevoir en face de lui deux têtes laineuses qui lançaient sur lui des regards brillants d'envie.

— Venez ici, Pierre, Moïse, dit-il en leur partageant généreusement ses restes ; vous avez faim, n'est-ce pas ? Tante Chloé, donnez-leur un peu de gâteau.

Georges et Tom s'établirent au coin du feu, et tante Chloé ayant assis le poupon sur ses genoux commença à le faire manger et à manger elle-même. Quant à Pierre et à Moïse, ils préférèrent souper en se roulant par terre sous la table, en se chatouillant et en venant parfois tirer les pieds de la petite sœur.

— Voulez-vous donc finir ? cria la mère en donnant par-ci par-là un coup de pied sous la table quand le bruit devenait trop fort. — Ne pouvez-vous pas rester tranquilles quand le blanc vient vous voir ?... Gare à vous ! petits drôles, ou je vous mettrai la boutonnière à bas, quand massa Georges sera parti !...

Quelle intention était cachée sous cette terrible menace, il serait assez difficile de le dire. Quoi qu'il en soit, elle impressionna si peu nos petits bambins, que le bruit n'en continua que de plus belle.

— Ils se sont tellement chatouillés, dit Tom, qu'ils ne peuvent tenir en place.

A ce moment les deux garçons sortant de dessous la table, les mains et la figure emplâtrées de mélasse, assaillirent leur petite sœur de baisers.

— Voulez-vous bien décamper ! dit la mère en repoussant leurs têtes laineuses.... Comme vous voilà faits !... Courez vous laver à la fontaine !

A cette injonction, elle ajouta une tape qui retentit

bruyamment, mais qui ne fit qu'exciter le rire des enfants. Ils sortirent en se culbutant et poussèrent dehors des cris de joie multipliés.

— A-t-on jamais vu de pareils espiègles? continua tante Chloé, avec une certaine satisfaction maternelle. Puis elle prit une vieille serviette destinée à cet usage, y versa de l'eau d'une cruche fêlée, se mit à laver les mains et la figure de l'enfant jusqu'à les rendre luisantes, et, la posant sur les genoux de Tom, elle s'empressa de débarrasser la table des débris du souper.

Cependant la petite fille semblait prendre le plus grand plaisir à tirer le nez de son père, à lui égratigner la figure et à enfoncer ses petites mains potelées dans ses cheveux.

— N'est-ce pas un bijou d'enfant? dit Tom en la tenant un peu à distance afin de la mieux contempler; puis il la posa sur ses larges épaules et se mit à danser et à sauter par toute la chambre, tandis que Georges lançait à l'enfant son mouchoir de poche pour l'amuser.

— Voyons, enfants, finissons; j'ai la tête rompue, dit tante Chloé à ses garçons, qui n'avaient cessé de hurler et de gambader. En voilà assez, finissons !... et tirant une grossière caisse qui servait de lit : — Allons, Pierre !... allons, Moïse !... fourrez-vous là ! car nous allons avoir la réunion.

— Oh ! mère, nous n'avons pas sommeil, dirent-ils. Laisse-nous assister à la réunion ; c'est si curieux, une réunion ! Nous les aimons tant !

— Allons ! tante Chloé, laissez-les et enfermez ça, dit

Georges en donnant un coup de pied décisif à la grossière couchette.

Tante Chloé, ayant ainsi sauvé les apparences, parut bien aise d'enfermer la caisse, en disant : — Qui sait, après tout, s'ils n'en retireront pas quelque bien?

On se mit alors à délibérer sur les arrangements qu'il fallait faire subir à la case pour la convertir en salle de réunion.

— Où trouver des chaises maintenant? en vérité, je n'en sais rien, dit tante Chloé. — Mais comme la réunion avait lieu toutes les semaines chez l'oncle Tom, depuis un temps infini, il y avait quelque espoir qu'on se tirerait d'affaire encore ce jour-là.

On roula deux tonneaux au milieu de la case, des planches y furent placées en travers. Un seau et un cuvier retournés, et une rangée de chaises boiteuses complétèrent les préparatifs.

— Massa Georges qui lit si bien nous fera la lecture, n'est-ce pas? dit tante Chloé. Voilà qui sera intéressant.

Georges y consentit volontiers ; les jeunes gens de son âge sont toujours disposés à faire ce qui leur donne de l'importance.

La chambre se remplit bientôt de gens de tout âge, depuis le vieillard de quatre-vingts ans jusqu'à l'enfant de quinze. On commença par une innocente causerie sur divers sujets : c'était le nouveau turban rouge de tante Sally, c'était la robe de mousseline que madame allait donner à Lizzy ; ou bien encore c'était M. Shelby qui devait acheter un cheval alezan pour augmenter la

splendeur de la maison. Quelques-uns des assistants appartenaient aux familles des environs et apportaient de chez leurs maîtres leur quote-part de nouvelles. Tout cela trouvait un aussi bon accueil que dans des cercles plus civilisés.

Enfin, le chant commença à la satisfaction de tous. Les voix naturellement belles et les airs énergiques qui se firent entendre produisaient un bel effet, malgré le désavantage de l'intonation tant soit peu nasillarde des chanteurs. Quelques-uns des cantiques appartenaient aux recueils en usage dans les églises des environs. D'autres, d'un caractère plus sauvage et plus enthousiaste, rappelaient les *camp-meetings* d'où ils provenaient (1)... A ces chants succédèrent et s'entremêlèrent la lecture de la Parole de Dieu, des exhortations, des récits d'expériences chrétiennes et des prières ferventes. Entre tous, on remarquait le cher oncle Tom. Le sens moral, qui prédominait chez lui, l'élévation de son esprit, son instruction plus développée, le faisaient respecter de ses compagnons comme une sorte de pasteur. Le ton cordial et sérieux de ses exhortations aurait édifié un auditoire plus choisi ; mais c'est surtout dans la prière qu'il excellait. Son langage, mêlé tout naturellement à celui de l'Ecriture, etait si pénétrant d'onction et de simplicité enfantine, qu'il excitait au plus haut degré l'émotion et l'ardeur

(1) *Camp-meetings*, assemblées religieuses en plein air où les nègres aiment à se rencontrer pour chanter des cantiques, lire la Parole de Dieu, s'exhorter mutuellement et prier.

religieuse de l'assemblée. « Ses prières montent droit en haut ! » disait un vieux nègre...

Mais pendant que cela se passait dans la cabane de l'esclave, une scène d'un autre genre avait lieu dans le salon du maître.

M. Shelby était assis dans la salle à manger, près d'une table chargée de plumes et de papiers. En face de lui était placé un homme dont l'extérieur formait un parfait contraste avec le sien. C'était un individu lourd et épais, dont les traits grossiers et vulgaires, l'air fanfaron et prétentieux, dénotaient un homme d'une condition inférieure, qui cherche à faire son chemin dans le monde.

Il parvenait à peine à cacher un sourire de satisfaction, qui disait clairement qu'il venait de conclure une *bonne* affaire. M. Shelby, au contraire, paraissait visiblement mécontent, et l'on aurait dit que quelque chose de désagréable contrariait ses plus intimes sentiments. Il examinait des lettres de change qu'il fit ensuite passer au marchand.

— C'est bien, dit celui-ci ; et maintenant il faut signer.

M. Shelby prit les papiers et les signa de l'air de quelqu'un qui se hâte de terminer une pénible affaire. Haley sortit un parchemin de son portefeuille, et, après l'avoir examiné un moment, il le rendit à M. Shelby.

— Voilà, *c'est fini!* reprit le marchand en se levant.

— Oui, *c'est fini !* dit M. Shelby d'un air rêveur ; et, poussant un profond soupir, il répéta : C'est *fini !*

— Vous ne paraissez pas trop satisfait de votre marché, à ce qu'il me semble, observa M. Haley.

— Haley, dit M. Shelby, souvenez-vous que vous m'avez donné votre parole d'honneur de ne pas vendre Tom sans vous informer dans quelle espèce de mains il tomberait.

— Eh ! ne venez-vous pas de faire le contraire, monsieur ? répliqua le marchand.

— Vous savez que les circonstances m'y ont *obligé*, répondit M. Shelby avec hauteur.

— Eh bien ! elles peuvent m'y forcer aussi, reprit Haley. Quoi qu'il en soit, je ferai de mon mieux pour placer Tom en de bonnes mains. Vous n'avez pas à craindre de mauvais traitements tant qu'il sera avec moi. Si je puis me glorifier de quelque chose, c'est bien de n'avoir jamais été cruel envers qui que ce soit.

CHAPITRE III.

DÉPART DE L'ONCLE TOM.

Qui aurait dit au pauvre Tom, pendant qu'il chantait les louanges de son Rédempteur, que, pour la dernière fois, sa voix s'unissait à la voix de ses bien-aimés? Son cœur simple et honnête aurait-il seulement imaginé que ce « massa si bon » allait le séparer pour jamais de sa femme et de ses enfants, de ceux qu'il aimait le plus sur la terre?

Il dormit une nuit de plus dans la paix et dans l'ignorance de son avenir; mais la triste vérité allait lui être révélée.

La profession d'Haley, le *marchand d'esclaves*, fut bien vite connue à la plantation, et les esclaves se demandèrent avec surprise ce qu'il venait y faire. Ils l'apprirent bientôt: une servante entendit une conversation entre son maître et sa maîtresse, et vint en toute hâte avertir l'oncle Tom qu'il avait encore le temps de s'échapper.

A l'ouïe de ces paroles, Tom leva les mains au ciel et ouvrit de grands yeux comme un homme qui se réveille d'un songe. Quand ses idées lui furent reve-

nues, il s'affaissa sur une chaise et courba la tête sur sa poitrine.

— Que le Seigneur ait pitié de nous! s'écria tante Chloé. Oh! cela n'est pas possible!... Qu'a-t-il fait au maître pour qu'il le vende?

— Il n'a rien fait; ce n'est pas pour cela, dit la servante. Massa n'aurait pas voulu le vendre. Et madame! comme elle intercédait pour lui!... Ah! c'est un ange! Mais monsieur a dit que c'était inutile, qu'il avait des dettes, qu'il était au pouvoir de *cet homme*, que, s'il ne le payait, il serait obligé de vendre la maison et nous tous, et de s'expatrier. Oui, je lui ai entendu dire qu'il n'avait pas d'autre alternative que celle de vendre Tom ou tous ses autres esclaves...

— Eh bien, mon pauvre cher homme, dit tante Chloé, pourquoi ne fuirais-tu pas? Veux-tu attendre qu'on te transporte de l'autre côté de la rivière, là où l'on tue les nègres de travail et où on les fait mourir de faim? J'aimerais mieux mourir que d'y aller! Tu as le temps encore; dépêche-toi: je vais te préparer ton paquet.

Tom leva lentement la tête; il regarda autour de lui d'un air triste, mais résigné, et il dit :

— Pourquoi ne serais-je pas vendu à la place de tous les autres? Ne suis-je pas assez fort pour le supporter? ajouta-t-il, tandis que quelque chose de semblable à un soupir ou à un sanglot soulevait convulsivement sa large poitrine. Massa m'a toujours trouvé à mon poste, il m'y trouvera toujours. Ja n'ai jamais trompé sa confiance, ni manqué à ma parole quand il m'envoyait

dehors. Il vaut mieux que je parte seul que de causer la perte de la maison et la vente de vous tous. Il ne faut pas blâmer Massa, Chloé; il prendra soin de toi et de nos pauvres...

Ici, il se tourna vers la grossière couchette où reposaient les petites têtes crépues, et sentit de nouveau son cœur se briser. Il s'appuya sur le dossier de sa chaise et couvrit sa figure de ses larges mains. Des sanglots profonds et déchirants firent trembler sa chaise, et de grosses larmes ruisselèrent à travers ses doigts.

Nous passerons sous silence le reste de ce jour si plein d'angoisse pour les habitants de la case de l'oncle Tom. Ce sont des douleurs qu'aucune parole ne peut exprimer. La pensée qu'ils allaient se séparer pour toujours, unie à la redoutable incertitude de l'avenir qui attendait le pauvre Tom, était plus pénible à leur cœur que la mort même. Tante Chloé sentait que, dans ce dernier cas, elle aurait pu courber la tête et dire avec une humble soumission : « La volonté de Dieu soit faite. » Mais maintenant d'autres sentiments agitaient son cœur, le murmure se mêlait à son chagrin...

La clarté d'une matinée froide et brumeuse du mois de février pénétrait dans la case de l'oncle Tom. Elle n'éclairait que des figures abattues : image de cœurs désolés. La petite table, placée devant le feu, était couverte de linge; une ou deux chemises grossières, mais propres et fraîchement repassées, étaient suspendues au dossier d'une chaise près du feu, et tante Chloé en

avait étendu une troisième sur la table. Elle faisait aller et venir son fer sur chaque pli et sur chaque couture avec un soin minutieux ; et, de temps à autre, elle portait la main à son visage pour essuyer ses pleurs.

Tom était assis près d'elle, *sa Bible* ouverte sur ses genoux et la tête appuyée dans sa main ; mais l'un et l'autre gardaient le silence. L'heure était peu avancée, et les enfants dormaient encore dans leur couchette.

Malheureusement pour lui, Tom possédait à un très-haut degré cet amour de la famille, qui est un des signes caractéristiques de sa race ; il se leva et s'approcha en silence de ses enfants :

— C'est la dernière fois, dit-il.

Tante Chloé ne répondit rien ; mais elle se mit à repasser avec une nouvelle ardeur la chemise de son mari, déjà aussi unie que possible ; à la fin elle posa son fer avec un geste de désespoir, s'assit près de la table, et, levant la voix, elle pleura.

— Il faut se résigner, sans doute, mais, Seigneur ! comment faire ? Si je savais seulement ce qui t'arrivera et comment ils te traiteront?... Madame a bien dit qu'elle te rachèterait dans une année ou deux ; mais, Seigneur! personne ne revient de là-bas !... Ils les tuent!... J'ai entendu dire qu'on les tue de travail dans ces plantations...

— Le même Dieu qui est ici sera là-bas avec moi, Chloé.

— C'est sa volonté, sans doute, dit tante Chloé ; mais le Seigneur permet quelquefois de terribles cho-

ses. Je ne puis trouver aucune consolation dans cette pensée.

— Je suis dans la main de Dieu, dit Tom; rien n'arrive sans qu'il le veuille, et il y a une chose dont je puis le remercier : c'est d'être vendu plutôt que toi ou les enfants. Vous êtes ici en sûreté : ce qui arrivera n'arrivera qu'à moi, et le Seigneur sera ma force, je le sais.

Ah ! noble et vaillant cœur, tu oublies ton propre chagrin pour consoler tes bien-aimés !

— Pensons aux bénédictions que nous avons reçues, ajouta-t-il d'une voix tremblante, comme s'il sentait le besoin d'y penser beaucoup en effet.

— Des bénédictions ? répéta tante Chloé; je ne puis voir en cela aucune bénédiction ! Ce n'est pas juste; non, ce n'est pas juste ! Massa n'aurait jamais *dû* te vendre pour payer ses dettes. Ne lui as-tu pas gagné deux fois ce que tu vaux ? Il te devait la liberté, il aurait dû te la donner depuis longtemps. Il est sans doute bien empêché, je ne dis pas non; mais je sens qu'il fait mal; rien ne pourra me l'ôter de l'esprit. Un fidèle serviteur comme toi ! qui faisait passer l'intérêt de son maître avant tout ! qui le préférait à sa femme et à ses propres enfants !... Dieu leur demandera compte, à ceux qui vendent ainsi le sang et l'amour des autres pour se tirer d'affaire.

— Chloé, si tu m'aimes, ne parle pas de la sorte; songe que c'est peut-être la dernière heure que nous ayons à passer ensemble. Vois-tu, Chloé, je ne puis pas entendre parler mal de mon maître. Ne m'a-t-il

pas été confié quand il était un tout petit enfant? N'est-il pas tout simple que je pense premièrement à lui? Mais lui, pourquoi se préoccuperait-il du pauvre Tom? Les maîtres sont habitués à ce qu'on travaille pour eux, et naturellement ils ne s'occupent guère de leurs esclaves; il ne faut pas s'y attendre. Mets notre maître à côté des autres : s'en trouvera-t-il un qui nous traite comme lui l'a fait? Il ne m'aurait pas vendu, j'en suis sûr, s'il avait pu faire autrement.

— C'est égal, il y a là quelque chose qui n'est pas bien, objecta tante Chloé, qui possédait au suprême degré le sentiment de la justice.

— Elève tes regards en haut, vers le Seigneur. Il est au-dessus de tous, et « pas un passereau ne tombe à terre sans sa permission. »

— Je le sais, dit tante Chloé; quoique ça, je ne me console pas... Au reste, à quoi bon tant de paroles?... Je vais tirer le gâteau du feu et te préparer un bon déjeuner. Qui sait quand tu en mangeras un semblable?...

Pour apprécier avec justesse les souffrances des nègres vendus dans le Sud, il faut remarquer que les affections naturelles de cette race sont particulièrement fortes. Ils ne sont, en général, ni hardis, ni entreprenants; mais ils s'affectionnent au logis et à la vie domestique. Ajoutez à cela les terreurs que leur inspire l'inconnu, et l'habitude qu'ils ont contractée, dès l'enfance, de considérer la vente dans le Sud comme le plus grand des malheurs. Nous les avons nous-même entendus exprimer leurs craintes, lorsque, dans leurs heures de

loisir, ils racontaient les terribles histoires du *Sud*, qui est pour eux

Ce pays inconnu,
Dont aucun voyageur n'est jamais revenu.

Un missionnaire du Canada nous assurait que la plupart des esclaves ne s'enfuient de chez leurs maîtres que par l'horrible crainte d'être vendus dans le Sud. Cette affreuse perspective donne aux Africains, naturellement timides et irrésolus, un courage héroïque pour braver la faim, le froid et les dangers de toute espèce, ainsi que la crainte plus terrible encore d'être découverts et de recevoir le châtiment de leur fuite.

Le déjeuner était déjà sur la table, car Mme Shelby avait dispensé tante Chloé de tout service à la maison pour ce jour-là. La pauvre femme avait déployé tout son talent pour ce repas d'adieu ; elle avait tué son plus beau poulet et préparé des gâteaux au goût de son mari, avec plus de soin encore qu'à l'ordinaire ; elle avait même descendu de dessus la cheminée je ne sais quelle mystérieuse confiture, réservée seulement pour les circonstances extraordinaires.

— Vois donc, Pierre, s'écria Moïse d'un air triomphant ; a-t-on jamais vu pareil déjeuner ? Et en même temps il s'empara d'un morceau de poulet.

Tante Chloé lui appliqua un violent soufflet sur la joue.

— Voyez-vous ça ! s'écria-t-elle ; se jeter sur le dernier déjeuner que le pauvre père va manger à la maison !

— Oh ! Chloé, dit Tom avec douceur.

— Tiens, Tom, dit Chloé en cachant sa tête sous son tablier, je ne sais ce que je fais ; je suis si troublée, que cela me fait faire de vilaines choses.

Cependant les garçons restaient tranquilles, regardant alternativement leur père et leur mère, tandis que la petite fille, s'attachant à la robe de Chloé, poussait des cris impatients et impérieux.

— Là, là, dit la pauvre négresse en essuyant ses yeux et en prenant l'enfant. Maintenant que c'est fait, mange quelque chose, pauvre cher homme... C'était mon plus beau poulet ! Allons, pauvres garçons, je vais vous servir ; votre mère a été méchante pour vous aujourd'hui.

Les garçons ne se le firent pas dire deux fois, et présentèrent leur assiette avec empressement. Il est probable que, sans eux, le déjeuner serait resté intact.

— Maintenant, dit tante Chloé en quittant vivement la table, je vais faire ta malle. Mais à quoi bon ? Ils te prendront tout ! Je les connais, ils n'ont point de pitié ! La flanelle, pour ton rhumatisme, est dans ce coin ; soigne-la bien ; personne ne t'en donnera plus quand elle sera usée. Voilà tes vieilles chemises ; voici les neuves. J'ai arrangé tes bas hier au soir, et j'ai mis dedans le coton pour les raccommoder. Mais, Seigneur ! qui les raccommodera maintenant ?

Et tante Chloé sentit encore son cœur défaillir ; elle posa sa tête sur la malle et se remit à sangloter.

— Je ne puis y penser ! Tu n'auras personne auprès

de toi, que tu sois malade ou en santé! Je ne puis faire autrement que de leur en vouloir!

Les garçons, après avoir dépêché tout ce qui était sur la table, commencèrent à comprendre ce dont il s'agissait. A la vue de la tristesse et des pleurs de leurs parents, ils se mirent aussi à gémir et à se couvrir la figure de leurs mains. Tom gardait la petite sur ses genoux, et la laissait se livrer sans contrainte au plaisir de l'égratigner et de lui tirer les cheveux.

— Va, amuse-toi, pauvre mignonne! dit tante Chloé; ton tour viendra aussi! Tu vivras pour voir vendre ton mari ou pour être vendue toi-même. Et ces garçons, on me les prendra, je suppose, au premier jour, dès qu'ils seront bons à quelque chose. A quoi sert-il aux pauvres nègres de rien avoir?

— Voici madame! s'écria un des garçons.

— Que vient-elle faire? dit tante Chloé; elle ne peut nous consoler.

Mme Shelby entra. Tante Chloé lui offrit une chaise d'un air brusque et maussade; mais sa maîtresse ne parut pas y prendre garde; sa figure portait les traces de larmes récentes.

— Tom, dit-elle, je viens pour... Et s'arrêtant soudain à la vue de ce groupe silencieux, elle s'assit, couvrit son visage de son mouchoir et se mit à pleurer.

— Seigneur!... Calmez-vous, madame, s'écria tante Chloé en éclatant à son tour en sanglots.

Pendant un moment ils pleurèrent tous en silence; ces larmes que répandaient à la fois le maître et

Départ de l'Oncle Tom.

l'esclave tombèrent sur le cœur de l'opprimé et en bannirent toute amertume. O vous qui visitez l'affligé ! ignorez-vous que tout votre argent donné avec froideur et avec dédain ne vaut pas une seule larme de sympathie ?

— Mon cher ami, dit Mme Shelby, je ne puis rien faire pour vous à présent. Si je vous donnais de l'argent on vous le prendrait. Mais je vous promets solennellement devant Dieu de ne pas vous perdre de vue et de vous racheter aussitôt que je le pourrai; d'ici là, confiez-vous en Dieu.

Ici les garçons annoncèrent l'approche de M. Haley, et aussitôt un coup de pied peu cérémonieux ouvrit la porte. Haley se tenait sur le seuil d'un air de mauvaise humeur.

— Eh bien ! nègre, es-tu prêt? dit-il. Votre serviteur, madame, ajouta-t-il, en levant son chapeau dès qu'il aperçut Mme Shelby.

Tante Chloé, après avoir fermé la malle et l'avoir cordée, leva la tête et jeta un regard de travers sur le marchand : ses pleurs semblaient changés en étincelles de feu.

Tom se leva sans murmurer, chargea la malle sur ses épaules et se disposa à suivre son nouveau maître. Tante Chloé prit la petite fille dans ses bras pour l'accompagner jusqu'au wagon ; les garçons les suivaient en pleurant.

Mme Shelby, ayant pris le marchand à part, lui parla un moment avec la plus grande animation. Cependant la famille s'était approchée de la voiture, et tous les

nègres de la ferme, jeunes et vieux, s'empressaient de venir dire un dernier adieu à leur ancien compagnon. Tous aimaient Tom ; ils le considéraient non-seulement comme l'esclave de confiance, mais aussi comme un vrai chrétien, et ils s'affligeaint sincèrement de son départ. Les femmes surtout lui témoignaient hautement leur sympathie.

— Vous le supportez mieux que nous, Chloé, dit une des femmes qui pleurait à chaudes larmes, et qui avait remarqué le regard calme mais sombre de tante Chloé.

— J'ai rentré mes larmes, dit-elle en jetant un regard farouche sur le marchand qui s'approchait. Je ne veux pas pleurer devant ce misérable.

— Montez, dit Haley à Tom, comme il traversait la foule des esclaves qui le regardaient d'un air menaçant.

Tom monta dans le wagon, et Haley, tirant une paire de lourdes chaînes, se mit en devoir de les attacher autour de ses pieds.

Un murmure d'indignation parcourut le cercle, et Mme Shelby éleva la voix du haut de la vérandah :

— Je vous assure, M. Haley, s'écria-t-elle, que cette précaution est entièrement inutile.

— Je ne sais pas, madame ; je ne veux pas courir la chance.

— Que pouvait-on attendre de lui? dit tante Chloé d'une voix indignée, tandis que les deux enfants, qui semblaient enfin comprendre le sort de leur père, se suspendaient à sa robe en sanglotant.

— Je regrette bien, dit Tom, que massa Georges ne soit pas encore de retour.

Georges était allé passer quelques jours chez un ami, et comme il était parti de bon matin, le jour même où le malheur de Tom s'était ébruité, il n'avait pu le savoir.

— Faites mes amitiés à massa Georges, dit-il avec vivacité.

Haley fouetta le cheval; et, les yeux tristement fixés sur sa demeure, Tom se vit emporté loin d'elle pour jamais.

M. Shelby s'était aussi absenté. Il n'avait vendu Tom que forcé par la nécessité et pour sortir des mains d'un homme qu'il redoutait. Mais les raisonnements et les prières de sa femme avaient éveillé au-dedans de lui des remords que la résignation de son esclave n'avaient fait qu'augmenter. Il avait beau se dire à lui-même qu'il était dans son *droit* en agissant ainsi, que bien d'autres en faisaient autant, même sans nécessité, il ne parvenait point à calmer les reproches de sa conscience, et, afin d'éviter la triste scène du départ, il était parti pour régler une affaire de peu d'importance dans les environs, avec l'espoir que tout serait terminé à son retour.

Tom et Haley galopaient à grand bruit sur la route poudreuse, et voyaient fuir sous leurs yeux tous les lieux familiers au pauvre nègre. Bientôt ils dépassèrent les limites de la plantation et se trouvèrent sur le grand chemin.

Au bout d'un mille environ, Haley s'arrêta devant la

boutique d'un forgeron et descendit de voiture pour faire arranger une paire de menottes.

— Elles sont trop petites pour ce gaillard-là, dit-il en désignant Tom de la main.

— N'est-ce pas Tom de M. Shelby? s'écria le forgeron. Il ne l'a pas vendu, sans doute?

— Si, il l'a vendu, dit Haley.

— Est-il possible! Qui aurait pu l'imaginer? Allez, vous n'avez pas besoin de lui mettre des fers : c'est le meilleur et le plus honnête garçon du monde.

— Oui, répondit Haley, mais vos meilleurs garçons sont justement ceux qui s'évadent. Les stupides, les insouciants, les ivrognes ne prennent pas garde si on les change de place, mais ces nègres de première qualité haïssent le changement comme le péché. Je ne connais pas de plus sûr moyen de les tenir tranquilles que de les enchaîner ; si vous leur laissez les jambes libres, ne vous y trompez pas, ils s'en serviront.

— C'est qu'aussi, dit le forgeron en cherchant ses outils, ces plantations de là-bas ne sont pas précisément celles que préfèrent les nègres du Kentucky ; ils y meurent presque tous, n'est-ce pas?

— Oui, soit le climat, soit autre chose, il en meurt assez pour faire aller joliment le commerce, répondit Haley.

— Eh bien! c'est vraiment grand dommage qu'un garçon tranquille et rangé, comme Tom, aille s'enterrer dans vos plantations de cannes à sucre.

— Soyez tranquille, il aura du bonheur. J'ai promis d'avoir soin de lui. Je le placerai comme domestique

dans quelque bonne famille, et s'il résiste au climat et à la fièvre, il sera aussi heureux qu'un nègre peut le désirer.

Pendant ce temps Tom était assis tristement dans le wagon. Tout à coup le rapide galop d'un cheval se fit entendre derrière lui, et avant qu'il fût revenu de sa surprise, massa Georges s'élança vers lui, lui jeta impétueusement ses bras autour du cou, en éclatant en sanglots et en paroles entrecoupées.

— C'est une indignité! quoi qu'on en dise, c'est une indignité! Ils n'auraient pas fait cela si j'avais été un homme; non, ils ne l'auraient pas fait! s'écria Georges avec une sorte de rugissement contenu.

— Oh! massa Georges! cela me fait du bien de vous voir, dit Tom. Je ne pouvais supporter la pensée de partir sans vous avoir dit adieu! Cela me fait plus de bien que vous ne sauriez croire!

Ici Tom fit un léger mouvement, et les yeux de Georges tombèrent sur ses fers.

— Quelle honte! s'écria-t-il en levant les mains. Il faut que j'assomme ce misérable! il le faut!

— Je vous en prie, massa Georges, ne parlez pas ainsi. Cela ne servirait qu'à le mettre en colère et je n'y gagnerais rien.

— Eh bien! à cause de vous, je me tairai; mais pensez un peu combien c'est indigne! Mes parents ne m'ont rien fait dire, et sans Tom Lincoln je ne l'aurais pas su. Je vous assure que je leur ai fait du bruit à la maison!

— Oh! massa Georges, je crains que vous n'ayez tort.

— Je n'ai pu m'en empêcher! Quand je vous dis que c'est une honte! Mais à propos, oncle Tom, ajouta-t-il d'un air de mystère et en tournant le dos à la forge, *je vous ai apporté mon dollar!*

— Oh! non, je ne puis l'accepter, massa Georges; c'est impossible, dit Tom tout ému.

— Mais il faut que vous le preniez. J'en ai parlé à tante Chloé; elle m'a conseillé d'y faire un trou et d'y passer un ruban, afin que vous le suspendiez à votre cou pour que personne ne le voie; autrement on vous le prendrait. Je vous dis, Tom, qu'il faut que je dise son fait à cet homme! cela me soulagera.

— Oh! n'en faites rien, massa Georges; cela ne me ferait aucun bien à moi.

— Eh bien! je me tairai, pour l'amour de vous, dit Georges en lui attachant le dollar au cou; là, maintenant boutonnez bien votre habit, et souvenez-vous, chaque fois que vous regarderez cette pièce, que je reviendrai un jour pour vous racheter. Tante Chloé et moi nous en avons parlé ensemble. Je lui ai dit de ne pas s'attrister, l'assurant que je tourmenterais mon père jusqu'à ce qu'il y ait consenti.

— Oh! massa Georges, ne dites rien contre votre père!... Et maintenant, mon cher massa, soyez un bon garçon. Rappelez-vous combien de cœurs vous êtes appelé à réjouir. Ecoutez toujours votre mère. Ne faites pas comme ces jeunes étourdis qui se croient trop sages pour suivre les conseils de leur mère. Il est beaucoup de bonnes choses que Dieu donne deux fois, mais dites-vous bien, massa Georges, qu'il ne donne jamais qu'une

mère. Vous ne trouverez pas une meilleure femme, dussiez-vous arriver à l'âge de cent ans. Soyez-lui bien attaché, mon cher enfant, et, en grandissant, soyez sa consolation, son soutien; vous me le promettez, n'est-ce pas?...

— Oui, je vous le promets, oncle Tom, dit Georges avec sérieux.

— Et ne lui parlez qu'avec respect, massa Georges. Les jeunes gens de votre âge sont quelquefois entêtés; c'est assez naturel; mais un gentilhomme, comme j'espère bien que vous le serez un jour, ne manque jamais de respect à ses parents. J'espère que je ne vous ai pas offensé, massa Georges.

— Oh! non, en vérité, oncle Tom; vous ne m'avez jamais donné que de bons conseils.

— Je suis plus vieux que vous, vous savez, dit Tom en caressant de sa large et grosse main la chevelure bouclée du jeune garçon; puis d'une voix aussi tendre que celle d'une femme:

— Oh! massa Georges, je vois déjà tout ce que vous pouvez devenir; vous possédez tout: le rang, l'instruction; vous savez lire et écrire; vous deviendrez un homme de bien et de savoir; vos parents et tous les gens de la maison seront si fiers de vous! Soyez un bon maître comme votre père, un chrétien comme votre mère; souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de votre jeunesse...

— Oui, cher oncle Tom, je serai bon, je vous assure, dit Georges. Je m'efforcerai de devenir un homme de premier *ordre*. Ainsi, ne vous découragez pas. Je ne

manquerai pas d'aller vous chercher, pour vous ramener à la maison. J'ai dit à tante Chloé, ce matin, que lorsque je serai un homme, je ferai reconstruire votre case ; vous aurez un salon et un tapis pour vous reposer. Oh ! vous aurez encore du bon temps !

Dans ce moment Haley parut à la porte, avec une paire de menottes à la main.

— Prenez garde, monsieur, dit Georges avec un air de supériorité, comme il se préparait à partir ; mes parents sauront de quelle manière vous traitez l'oncle Tom.

—Oh ! vous pouvez le leur dire, répliqua le marchand.

— N'avez-vous pas honte de passer votre vie à vendre des hommes et des femmes et à les enchaîner comme des bêtes ? Ne sentez-vous pas qu'un tel métier vous avilit ? dit Georges.

— Aussi longtemps que vos beaux messieurs les achèteront, je vaudrai autant qu'eux, sans doute, dit Haley. Quelle différence y a-t-il entre vendre et acheter ?

— Je ne ferai certainement rien de tout cela, quand je serai un homme, reprit Georges. Moi qui étais si fier d'être Kentuckien, je suis honteux de ma patrie, aujourd'hui !

Et Georges sauta vivement sur son cheval et regarda autour de lui, comme si le pays allait s'émouvoir de l'opinion qu'il venait d'émettre.

— Adieu donc, oncle Tom ! ayez bon courage, s'écria-t-il.

— Adieu, massa Georges, dit Tom, en le regardant

avec amour et avec admiration, que le Seigneur tout-puissant vous bénisse! Ah! le Kentucky n'a pas beaucoup d'hommes comme vous! ajouta-t-il dans la plénitude de son cœur à mesure qu'il perdait de vue la figure pleine de candeur et de franchise de son jeune maître. Tom le suivit des yeux jusqu'à ce que le galop de son cheval se perdît dans le lointain, et avec lui le dernier lien qui le rattachait à sa demeure. Mais sur son cœur, comme un baume bienfaisant, il sentait le précieux dollar que son jeune maître y avait placé. Tom y porta la main et le serra avec bonheur.

— Maintenant écoute bien ceci, Tom, dit Haley en remontant dans le wagon où il venait de jeter les menottes; je ne veux pas être plus dur à ton égard qu'à l'égard des autres nègres; c'est pourquoi je te dis: conduis-toi bien; c'est ce que tu as de mieux à faire; reste tranquille et ne cherche pas à me tromper, parce que je connais toutes les ruses des nègres et que je sais les déjouer. Si le nègre est doux et sage, il est heureux avec moi; sinon, c'est sa faute s'il est puni!

Tom assura Haley qu'il n'avait nullement l'intention de s'enfuir. Au reste, cette exhortation semblait au moins superflue à l'égard d'un homme enchaîné. M. Haley avait l'habitude de faire connaissance avec sa marchandise par de petits conseils de cette nature, qui devaient avoir pour effet d'inspirer la gaieté et la confiance, et prévenir toute scène fâcheuse.

CHAPITRE IV.

ÉVANGÉLINE.

M. Haley et Tom, rudement cahotés dans leur wagon, continuèrent leur voyage, chacun absorbé dans ses réflexions. Il serait curieux de comparer les réflexions des deux hommes placés à côté l'un de l'autre ; ils sont assis sur le même siége, ils ont des yeux, des oreilles, des mains, en un mot des organes semblables ; les mêmes objets passent sous leurs yeux ; mais quelle différence dans leurs pensées intimes !

Haley, après s'être occupé des dimensions de Tom, de sa largeur, de sa hauteur, du prix qu'il pourrait en retirer s'il parvenait à l'amener en bon état jusqu'au lieu du marché, songeait à la manière dont il composerait son troupeau de noirs, et à plusieurs autres choses de ce genre. Puis il fit un retour sur lui-même et se félicita de son humanité : car, tandis que d'autres mettaient à leurs nègres des fers aux mains et aux pieds, lui s'était borné à en mettre aux pieds de Tom, lui laissant le libre usage de ses mains, tant qu'il se comporterait bien. Alors il soupira en pensant à l'ingratitude de la nature humaine, et il arriva à se

demander si Tom saurait apprécier ses ménagements. N'était-il pas étonnant qu'après avoir été trompé maintes fois, par les nègres les plus favorisés, il fût encore resté si charitable ?

Quant à Tom, il réfléchissait à quelques paroles d'un livre, hélas ! trop peu goûté du monde, qui lui revenaient sans cesse à l'esprit : *Nous n'avons point ici de cité permanente, mais nous attendons celle qui est à venir* (1). Il les méditait en silence, quand il fut interrompu par Haley, qui se mit à lire, à haute voix, le paragraphe suivant d'un journal :

— Vente de nègres par autorité de justice. — « Conformément aux ordres de la Cour, seront vendus, » mardi 20 février, devant la porte du palais de justice, dans le village de Washington (Kentucky), les » nègres suivants : Hagar, âgée de soixante ans ; John, » âgé de trente ans ; Ben, âgé de vingt et un ans ; Saul, » âgé de vingt-cinq ans ; Albert, âgé de quatorze ans. » Ils seront vendus au bénéfice des créanciers et des héritiers de Jesse Blutchford, Esq.

» Samuel Morris, Thomas Flint,
» Exécuteurs testamentaires. »

— Il faut que je voie cela, dit-il à Tom, faute de quelque autre personne à qui il pût s'adresser. Tu vois que je vais former une belle troupe, Tom, pour te tenir compagnie ; ce sera plus agréable, tu comprends ? Mais allons directement à Washington, où je te conduirai à

(1) Héb., XIII, 14.

la prison pour t'y laisser jusqu'à ce que j'aie terminé mes affaires.

Tom reçut cette agréable nouvelle avec douceur ; il se demandait intérieurement si tous ces hommes qui allaient être vendus avaient aussi des femmes et des enfants, et s'ils souffriraient autant que lui en les quittant. Il faut avouer de plus que la communication aussi naïve que brusque qu'il serait jeté en prison, fut loin de réjouir le cœur du pauvre esclave, qui s'était toujours glorifié de son honnêteté et de sa droiture. Oui, nous devons le dire, Tom était fier de son honnêteté, n'ayant pas autre chose au monde dont il pût s'enorgueillir. Sans doute, s'il eût appartenu aux rangs élevés de la société, il n'en aurait pas été réduit à un si pauvre sujet de satisfaction. Quoi qu'il en soit, ce jour s'écoula, et le soir Haley et Tom s'installèrent à Washington, l'un dans une taverne, l'autre dans une prison.

Quelques jours plus tard, Haley, suivi de sa marchandise, était à bord d'un bateau de l'Ohio. Il amenait avec lui une bande qui devait s'augmenter tout le long du voyage.

La *Belle-Rivière*, excellent et magnifique bateau, descendait gaiement le fleuve en faisant ondoyer, sur un ciel brillant et radieux, les étoiles et les banderolles de la libre Amérique. Les ponts étaient encombrés d'une foule élégante ; tout était plein de vie, de mouvement et de joie ; tout, sauf la bande de Haley, qui remplissait l'entrepont avec d'autres cargaisons du même genre.

C'est sur le pont supérieur de ce bateau que nous avons fait d'abord connaissance avec l'oncle Tom ; nous l'avons vu occupé à méditer sa Bible ; et maintenant que nous sommes arrivés au point où commence notre histoire, je vais vous dépeindre quelques-uns des passagers qui sont à bord.

Parmi eux se trouvait un jeune homme riche et distingué de la Nouvelle-Orléans, qui portait le nom de Saint-Clare. Il avait avec lui sa fille, âgée de cinq ou six ans, sous la surveillance d'une dame qui paraissait être leur parente.

Tom avait plusieurs fois remarqué cette enfant ; c'était une de ces créatures vives et charmantes que l'on ne saurait oublier quand une fois on les a vues, et qui ne peuvent pas plus se laisser enfermer qu'un rayon de soleil ou qu'une brise d'été. Tout son être offrait l'idéal de la beauté enfantine et semblait revêtu d'une grâce aérienne. Sa figure, moins remarquable par la parfaite régularité de ses traits que par une étrange expression de rêverie, impressionnait malgré elles les personnes les plus vulgaires et les plus indifférentes. La forme de sa tête, le tour gracieux de son cou, l'élégance de sa taille, ses longs cheveux d'un brun doré, qui flottaient autour d'elle comme une auréole, l'expression céleste de ses grands yeux bleus que protégeaient de longs cils, tout la distinguait des autres enfants de son âge ; aussi les regards la suivaient-ils partout avec intérêt.

Cependant l'enfant n'était pas de ceux qu'on peut appeler graves ou tristes, mais une douce et innocente

gaieté semblait voltiger comme l'ombre des feuilles sur sa figure enfantine. Elle était toujours en mouvement; toujours un doux sourire se jouait sur ses lèvres roses, pendant que, papillonnant çà et là sur le bateau, elle chantonnait à demi-voix comme bercée par un heureux songe. Son père et la dame qui s'en occupait étaient sans cesse à sa poursuite, mais à peine l'avaient-ils atteinte, qu'elle s'échappait de leurs mains comme une vapeur fugitive.

Toujours vêtue de blanc, elle se mouvait en tous lieux comme une apparition, et il n'y avait pas un seul petit coin dans le bateau qui n'eût entendu son pas léger, qui n'eût aperçu sa figure céleste. Souvent le chauffeur, au milieu de son pénible travail, rencontrait le regard de la petite fille, tournée avec étonnement vers la fournaise, puis exprimant la terreur et la compassion, comme si elle eût craint pour lui quelque terrible danger. A peine le pilote souriait-il à la charmante figure qui se montrait derrière les vitres de sa cabine, qu'elle avait disparu. Mille fois par jour on entendait de grosses voix rudes la bénir, on voyait des visages noircis de fumée lui adresser de doux sourires, et quand elle s'aventurait dans des passages dangereux, une foule de mains noires et calleuses s'avançaient pour la retenir.

Tom, qui était doué du caractère doux et sympathique naturel à sa race, suivait la petite créature avec toujours plus d'intérêt. Elle lui semblait avoir quelque chose de divin, et chaque fois que sa chevelure brillante et ses yeux bleus et profonds lui apparaissaient soudain

derrière les balles de coton, il croyait voir devant lui un des anges de son Nouveau Testament.

Souvent elle se promenait, triste et pensive, au milieu des nègres chargés de fers. Elle les regardait avec une douloureuse anxiété, et après avoir soulevé leurs chaînes de ses mains délicates, elle s'éloignait en soupirant. Bientôt elle revenait les mains pleines de noix, d'oranges et de sucreries, qu'elle leur distribuait joyeusement; puis elle disparaissait de nouveau.

Tom observait depuis longtemps la petite demoiselle sans oser lui adresser la parole. Il avait pourtant plusieurs moyens d'attirer l'attention des enfants; il savait faire de petites corbeilles en noyaux de cerise, sculpter des figures grotesques sur des noix de cocotier, et Pan lui-même ne l'eût pas surpassé dans la fabrication des sifflets de toute nature et de toute dimension. Ses poches étaient garnies d'une foule d'objets séduisants que, dans les jours d'autrefois, il avait façonnés pour les enfants de son maître, il les étalait maintenant l'un après l'autre, avec prudence et économie, pour engager plus facilement connaissance avec la petite fille.

Celle-ci se tint d'abord sur la réserve; il était difficile de captiver son esprit mobile. Quelquefois, perchée comme un canari au sommet d'une balle, elle regardait travailler Tom, qui s'occupait à la confection de ces petites bagatelles, et acceptait timidement celles qu'il lui présentait. A la fin pourtant la conversation s'engagea de cette manière.

— Comment vous appelez-vous, ma petite demoiselle?

lui demanda Tom, quand il crut le moment convenable pour hasarder une pareille question.

— Evangéline Saint-Clare, dit l'enfant; mais tout le monde m'appelle Eva. Et vous, quel est votre nom?

— Je m'appelle Tom ; les enfants, dans le Kentucky, avaient l'habitude de m'appeller l'oncle Tom.

— Eh bien! je vous appellerai aussi l'oncle Tom, parce que, voyez-vous, je vous aime, dit Eva. Où allez-vous ainsi, oncle Tom ?

— Je ne sais pas, miss Eva.

— Vous ne savez pas? répéta Eva.

— Non. Je vais être vendu à quelqu'un. Je ne sais pas à qui.

— Papa vous achètera, dit Eva avec vivacité, et s'il vous achète, vous serez heureux. Je le lui demanderai aujourd'hui.

— Je vous remercie bien, ma petite demoiselle, répondit Tom.

Le bateau s'arrêta dans ce moment pour faire provision de bois. Eva entendant la voix de son père, courut légèrement auprès de lui, tandis que Tom allait offrir ses services à ceux qui chargeaient le bois. Eva et son père se tenaient auprès du parapet pour voir repartir le bateau. La roue commençait à tourner lorsque, par une subite secousse, l'enfant perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. Son père, éperdu, allait se jeter après elle, mais on le retint heureusement en lui montrant qu'un secours plus efficace était porté à l'enfant. Au moment de la chute, Tom était justement au-dessous d'elle sur le second pont. Il la vit s'enfoncer et disparaître. Se

précipiter fut pour lui l'affaire d'un instant. Sa large poitrine et ses bras vigoureux lui permirent de se soutenir aisément sur l'eau jusqu'à ce que l'enfant revînt à la surface ; il la saisit alors, et, nageant avec elle vers le bord du bateau, il la tendit toute ruisselante à une centaine de mains qui s'avançaient pour la recevoir. Son père l'emporta évanouie dans la cabine des dames où, comme il arrive toujours en pareil cas, par excès de zèle et de bonne volonté, on l'accabla de soins désordonnés, moins propres à hâter qu'à retarder son rétablissement.

Le jour suivant tout était mouvement et activité sur le bateau, à mesure qu'il approchait de la Nouvelle-Orléans. On emballait des effets, on empilait des malles avec grand bruit, pour se disposer à descendre à terre. Le maître d'hôtel, les femmes de chambre étaient empressés à tout orner, nettoyer et polir pour préparer au bateau une entrée triomphale.

Pendant ce temps Tom était assis, les bras croisés dans l'entre-pont, et, de temps à autre, il jetait un coup d'œil plein d'anxiété sur un groupe de personnes placé à certaine distance.

C'est là que nous trouverons la belle Evangéline, un peu plus pâle que la veille, mais sans aucune autre trace de son accident. A son côté, un jeune homme plein de grâce et d'élégance, le coude appuyé nonchalamment sur une balle de coton, tient un portefeuille ouvert devant lui. Il suffit d'un premier regard pour reconnaître que c'est le père d'Eva. C'est la même coupe de visage, la même noblesse, les mêmes grands yeux bleus, la

même chevelure dorée; cependant l'expression de sa physionomie est complétement différente. Ses yeux limpides, de même forme et de même couleur que ceux de sa fille, n'ont pas cette profondeur rêveuse qui la distingue; au contraire, son regard est vif, hardi, brillant d'une lumière toute terrestre; sa bouche, finement découpée, laisse échapper l'ironie et le dédain, tandis qu'une parfaite aisance et un air de supériorité se mêlent avec grâce à chacun de ses mouvements. Il écoutait, avec une négligence moitié railleuse moitié méprisante Haley, le marchand d'esclaves, qui débitait, avec la plus grande volubilité, les qualités de l'article qu'il voulait vendre.

— Enfin, toutes les vertus morales et chrétiennes reliées en maroquin noir! s'écria-t-il quand Haley eut cessé de parler. Et maintenant quel est le prix, s'il vous plaît? De combien allez-vous me surfaire? expliquez-vous!

— Eh bien! dit le marchand, treize cents dollars couvriraient à peine mes frais; à ce prix-là je ne gagne rien, je vous assure.

— Pauvre homme! dit Saint-Clare en fixant sur lui son regard moqueur et pénétrant, c'est uniquement pour m'obliger, sans doute, que vous allez me céder ce nègre à un si bas prix?

— Cette jeune demoiselle semble en raffoler; c'est du reste bien naturel.

— Oh! certainement, c'est là un titre à votre bienveillance, mon ami. Et maintenant, par charité chrétienne, à combien voulez-vous le laisser pour obliger la jeune demoiselle qui semble en raffoler?

— Regardez un peu ça ! dit le marchand ; voyez ces membres, cette large poitrine ; c'est fort comme un cheval ; et cette tête, ce front, comme cela porte la marque de l'intelligence et de l'aptitude à tout faire !... Il y a de l'étoffe là-dedans. Un nègre bâti comme celui-là est naturellement d'un prix plus élevé, fût-il d'ailleurs stupide; mais s'il joint à la vigueur de la capacité, et je puis vous prouver que Tom en a beaucoup, sa valeur n'est-elle pas beaucoup plus grande ? Ce garçon dirigeait à lui tout seul la ferme de son maître, et il possède un talent particulier pour conduire les affaires.

— Tant pis, tant pis ! il en sait beaucoup trop, repartit le jeune homme avec le même sourire ironique. Vos nègres intelligents décampent toujours avec nos chevaux. Ils ont le diable au corps ; c'est pourquoi vous m'ôterez deux cents dollars pour toute son habileté.

— Vous auriez peut-être raison, si je ne pouvais vous répondre de sa moralité; mais je puis vous montrer les recommandations de son maître, qui le considère comme le nègre le plus pieux et le plus soumis que l'on puisse voir. Il remplissait presque les fonctions de prédicateur dans le lieu qu'il habitait.

— Dans ce cas je pourrais en faire mon chapelain, dit le jeune homme d'un ton sérieux. C'est une idée !

— Vous plaisantez, monsieur...

— Pas du tout ; ne me l'avez-vous pas donné pour un prédicateur ? Vous me direz s'il a été examiné par un synode ou par un conseil... Allons, montrez-moi donc les papiers.

Si le marchand n'avait espéré, par certains signes de

bonne humeur qui brillaient dans les yeux de Saint-Clare, que toutes ces plaisanteries tourneraient à son profit, il aurait sans doute perdu patience. En attendant, il posa son portefeuille crasseux sur les balles de coton et se mit à examiner quelques papiers, tandis que le jeune homme le regardait avec son air de nonchalance comique.

— Oh ! papa, achetez le pauvre oncle Tom ! Qu'importe ce que vous le paierez, murmura Eva à l'oreille de son père et en lui passant son bras autour du cou. Je sais que vous avez assez d'argent pour cela et je voudrais l'avoir.

— Et pourquoi donc, Minette ? veux-tu te servir de lui comme d'un pantin ou d'un cheval de bois ?

— Je voudrais le rendre heureux !

— Voilà pour le coup un motif original.

Ici le marchand présenta à Saint-Clare un certificat signé de la main de M. Shelby. Le jeune homme le saisit du bout de ses doigts effilés, et y jeta un regard indifférent.

— Belle écriture, excellent style ! Mais revenons-en à la religion de votre prédicateur, continua-t-il avec ironie ; de quelle espèce est-elle ? A combien de centaines de dollars l'évaluez-vous ?

— Vous aimez à plaisanter, à ce que je vois, dit Haley ; mais après tout il y a du sens dans votre dire. En effet, il y a religion et religion. Il en est une qui ne change pas l'homme, et qui n'est au fond que de l'hypocrisie; mais celle dont je parle, je l'ai observée chez les nègres comme chez les blancs ; ça vous rend les gens doux, paisibles, honnêtes, laborieux. Pour rien au

monde ils ne se laisseraient tenter à mal faire. D'ailleurs, voyez dans cette lettre ce que l'ancien maître de Tom pense de lui.

— Je ne saurais trop que dire à cela, mon vieux. En effet, c'est impayable. Allons, comptez vos dollars, dit-il en lui tendant un paquet de billets de banque ; cela vous va-t-il ?

— Très-bien, reprit Haley, le visage radieux de satisfaction, et, tirant un vieil encrier de sa poche, il se mit en devoir de remplir un acte de vente.

— Voilà nos comptes en règle, reprit le jeune homme en parcourant des yeux le papier. Je serais curieux de savoir combien vous feriez payer pour un homme tel que moi : tant pour ma tête, tant pour mon front, tant pour mes bras et pour mes mains ; et puis l'éducation, le talent, la moralité, la religion ! Mais viens, Eva, ajouta-t-il ; et prenant la main de sa fille, il traversa le bateau, puis se plaçant en face de Tom, il lui souleva le menton du bout du doigt et lui dit avec bonhomie :

— Lève les yeux, Tom, et regarde ton nouveau maître.

Tom le regarda. Il n'était pas possible de voir une figure si jeune, si gaie, si belle, sans éprouver un sentiment de plaisir. Tom sentit des larmes jaillir de ses yeux, et il s'écria du fond de son cœur :

— Que Dieu vous bénisse, massa !

— Sais-tu conduire les chevaux ? lui demanda Saint-Clare.

— Je l'ai toujours fait, dit Tom ; M. Shelby en élevait des quantités.

— Eh bien, je ferai de toi mon cocher, à condition que tu ne te griseras qu'une fois par semaine, sauf dans les grandes occasions.

Tom parut surpris et blessé.

— Je ne m'enivre jamais, massa, lui dit-il.

— On me l'a bien dit, Tom, mais nous verrons. — Allons, mon garçon, ajouta-t-il d'un air bienveillant en voyant que la physionomie du nègre s'était soudainement obscurcie, je suis persuadé que tu as de bonnes intentions.

— Oh ! oui, massa.

— Et vous serez très-heureux avec nous, lui dit Eva ; papa est très-bon pour tout le monde, mais il plaisante quelquefois.

— Merci bien de ta recommandation, dit en riant Saint-Clare ; et, tournant sur ses talons, il s'éloigna.

CHAPITRE V.

DU NOUVEAU MAÎTRE DE TOM ET DE PLUSIEURS AUTRES CHOSES.

Maintenant que le sort de notre humble héros se trouve lié à celui de plus hauts personnages, nous sentons le besoin de les introduire aussi auprès du lecteur.

Augustin Saint-Clare était fils d'un planteur de la Louisiane, dont la famille était originaire du Canada. De deux frères, semblables de figure et de caractère, l'un s'établit dans une ferme considérable du Vermont et l'autre devint un riche planteur de la Louisiane. La mère d'Augustin était protestante et appartenait à une famille française qui avait émigré dans les premiers temps de la colonisation de ce pays. Elle n'eut que deux fils. Augustin, qui avait hérité de la santé délicate de sa mère, fut envoyé tout jeune chez son oncle du Vermont, pour que le climat vif et fortifiant de cette contrée le fortifiât.

Dans son enfance il était doué d'une extrême sensibilité, qui semblait appartenir plutôt au caractère tendre et passionné d'une femme qu'à la fermeté naturelle à

son sexe. Mais, avec l'âge, cette exquise sensibilité se couvrit d'une rude écorce, et peu de personnes pouvaient soupçonner tout ce qu'elle avait conservé dans son cœur de fraîcheur et de vie. Doué de talents supérieurs et d'une imagination tournée vers l'idéal, il ne s'occupait qu'avec répugnance des affaires ordinaires de la vie.

Sa femme, Marie Saint-Clare, après l'avoir rendu père d'une charmante petite fille, avait vu sa santé s'altérer sensiblement. Peu d'années suffirent pour changer cette jeune dame, rayonnante de fraîcheur et de beauté, en une femme jaune, étiolée, maladive. Comme elle était incapable de s'occuper d'aucune chose, tous les soins domestiques tombèrent entre les mains des esclaves, et Saint-Clare, s'apercevant que le désordre s'introduisait dans son ménage, et redoutant que sa fille, qui était extrêmement délicate, ne devînt victime de l'incurie de sa mère, alla faire un tour avec elle dans le Vermont et engagea sa cousine, miss Ophélia Saint-Clare, à venir demeurer chez lui.

Et maintenant que les flèches et les tours de la Nouvelle-Orléans se montrent à nous dans le lointain, nous allons faire plus ample connaissance avec miss Ophélia.

Quiconque a voyagé dans la Nouvelle-Angleterre aura remarqué, sans doute, dans quelque frais village, une vaste ferme entourée de sa cour et ombragée de l'érable au feuillage épais. L'ordre, le silence et le repos semblent régner en ce lieu. Rien de perdu ou hors de sa place, pas un piquet qui branle à la palis-

sade, pas un brin de paille sur le gazon de la cour. Des massifs de lilas croissent sous les fenêtres. Dans l'intérieur de la maison on voit de grandes pièces bien propres, où chaque chose est toujours à l'endroit voulu, et où tout se fait avec la régularité de l'horloge placée à l'un des angles. Dans le salon de famille se dresse la bibliothèque antique et vitrée, où *l'Histoire ancienne* de Rollin, *le Paradis perdu* de Milton, *le Voyage du Chrétien* de Bunyan et *la Bible de famille* de Scott sont alignés dans le plus grand ordre, à côté d'autres livres également sérieux et respectables.

On n'y voit point de domestiques, et cependant la maîtresse de la maison, parée de son bonnet d'une blancheur éblouissante, passe toute l'après-midi à coudre, au milieu de ses filles, comme si elle n'avait pas autre chose à faire dans la maison. Elles ont toujours terminé l'ouvrage Dieu sait quand; car, à quelque heure que vous arriviez, tout est en ordre.

Le pavé de la cuisine ne semble pas connaître ce qu'est une tache; les tables, les chaises et les ustensiles ne sont jamais dérangés de leurs places, et pourtant c'est là que se lave et se repasse tout le linge de la maison et que des quantités de beurre et de fromage viennent au jour par je ne sais quel procédé mystérieux.

C'est dans une ferme semblable que miss Ophélia avait passé les quarante-cinq années de sa paisible existence, quand Saint-Clare l'invita à venir dans le Sud. Quoique l'aînée d'une nombreuse famille, elle n'était encore pour le père et la mère que comme *un des enfants.*

La proposition de la laisser aller à la Nouvelle-Orléans fut un événement pour tous. Le vieux père aux cheveux gris sortit son atlas de la bibliothèque pour s'orienter sur la longitude et la latitude ; puis il lut attentivement le voyage de Flint dans le Sud et dans l'Ouest pour se former une idée de ce pays.

La bonne mère demanda avec inquiétude si la Nouvelle-Orléans n'était pas un lieu profondément corrompu, disant qu'elle aimerait autant partir pour les îles Sandwich ou pour quelque autre pays païen.

On apprit bientôt chez le pasteur, chez le médecin et dans le magasin de modes de miss Paleody, qu'Ophélia Saint-Clare pensait à suivre son cousin. Le village ne pouvait s'empêcher de prendre part à cette importante décision par un peu de bavardage.

Le pasteur, qui inclinait fortement vers les idées *abolitionistes*, craignait qu'un pareil voyage ne fût un encouragement donné aux possesseurs d'esclaves.

Le médecin, au contraire, moins ému des maux de l'esclavage, était d'avis que miss Ophélia devait suivre son cousin pour montrer aux gens de la Nouvelle-Orléans qu'après tout on n'avait pas une trop mauvaise opinion d'eux. Il pensait d'ailleurs que les méridionaux avaient besoin d'être encouragés.

Cependant, quand on sut dans le public qu'Ophélia Saint-Clare était tout à fait décidée à partir, elle fut solennellement invitée à prendre le thé par chacune de ses amies, et pendant quinze jours ses plans et ses projets furent longuement et minutieusement discutés. Miss Mosely, la couturière, racontait chaque jour quelque

chose de nouveau sur les emplettes que faisait miss Ophélia pour augmenter sa garde-robe.

On savait de source certaine que M. Saint-Clare avait donné cinquante dollars à sa cousine pour compléter ce qui manquait à sa toilette, et qu'on faisait venir de Boston un chapeau et deux robes de soie. L'opinion publique fut très-partagée sur l'emploi de cet argent : les uns soutenaient qu'on pouvait bien se permettre cette dépense une fois dans sa vie ; d'autres prétendaient, au contraire, qu'il aurait mieux valu donner l'argent à l'œuvre des missions ; mais tout le monde s'accorda à dire qu'on n'avait point vu d'aussi jolie ombrelle que celle qui arrivait de New-York, et que la robe de soie était épaisse à se tenir droite. On parla aussi d'un mystérieux mouchoir de poche entouré de dentelles ; on ajoutait même que les coins en étaient brodés, mais ce dernier point n'était pas bien sûr et n'a pu être éclairci jusqu'à ce jour.

Miss Ophélia, qui se présente maintenant à nos yeux revêtue de sa robe de voyage en toile du Nord, est une personne grande, au buste carré, aux traits anguleux. Ses lèvres sont pincées comme celles d'une personne qui cherche à se former une opinion définitive sur tous les sujets, tandis que ses yeux noirs et perçants semblent continuellement à la recherche de choses qui ont besoin d'être mises en ordre.

Ses mouvements sont secs, décidés, énergiques ; elle cause peu, mais ses paroles vont toujours droit au but. Dans ses habitudes elle est la personnification vivante de l'ordre, de la méthode et de l'exactitude. Aussi ponc-

tuelle qu'une horloge et aussi inexorable qu'un train de chemin de fer, elle a un souverain mépris pour les personnes d'habitudes contraires.

A ses yeux le péché des péchés, la cause de tous les maux, est exprimé par ce mot le plus important de son vocabulaire : le *désordre*.

Douée d'un esprit ferme, actif, clairvoyant, miss Ophélia est assez versée dans l'histoire et dans les anciens classiques anglais. Sa pensée est très-forte, mais renfermée dans d'étroites limites. Cependant, au-dessus de tout cela, ce qui domine chez elle, c'est un profond sentiment du devoir. Nulle part ce sentiment n'est si dominant et ne tient une aussi grande place que chez les femmes de la Nouvelle-Angleterre. C'est comme le granit primitif, qui se retrouve aux plus grandes profondeurs comme sur la cime des plus hautes montagnes.

Miss Ophélia était l'esclave absolue du *devoir*. Une fois que « le sentier du devoir, » comme elle l'appelait, lui était indiqué, ni le feu ni l'eau n'auraient pu l'en détourner. Elle serait allée se jeter dans un puits et jusque sous la bouche d'un canon chargé, si elle avait cru que le sentier du devoir passât par là.

Son idéal du devoir était si élevé, il embrassait tant de choses à la fois grandes et petites, et il s'adaptait si peu à la faiblesse humaine, qu'elle avait beau s'efforcer d'y atteindre dans son ardeur héroïque, elle n'allait jamais assez haut et gémissait sans cesse de son incapacité. Le sentiment de son impuissance à accomplir tout ce qu'elle croyait devoir faire donnait une teinte sévère et triste à sa piété.

Mais on nous demandera sans doute comment miss Ophélia pouvait sympathiser avec Saint-Clare, ce jeune homme gai, léger, négligent, sceptique, et qui foule avec tant d'insouciance ses habitudes les plus chères ?

Pour tout dire en un mot, miss Ophélia l'aimait. C'est elle qui, dans son enfance, lui faisait apprendre le catéchisme, raccommodait ses habits, peignait sa chevelure et lui enseignait le chemin qu'il devait suivre. Son cœur ayant encore un côté chaud, Augustin, coutumier du fait, l'avait accaparé. Aussi lui fut-il bien facile de persuader à sa cousine que le sentier du devoir devait la conduire à la Nouvelle-Orléans pour surveiller Eva, et pour mettre son ménage en ordre pendant les fréquentes indispositions de sa femme. La pensée d'une maison sans aucune espèce de surveillance allait droit au cœur de miss Ophélia ; puis elle aimait déjà la charmante petite fille, car il eût été difficile de faire autrement ; et, comme nous l'avons dit, elle aimait aussi Augustin ; elle riait de ses plaisanteries et était pour ses faiblesses d'une indulgence que l'on comprenait à peine de sa part.

Maintenant nous la retrouvons assise dans sa cabine au milieu d'une multitude de sacs de toutes formes et de toutes grandeurs, de boîtes, de corbeilles, contenant chacune différents objets qu'elle met ensemble, qu'elle serre et qu'elle empaquette avec la plus grande activité.

— Eh bien ! Eva, as-tu compté tous tes effets ? Il me semble que non : les enfants ont si peu d'ordre ! Tu as premièrement le sac de nuit à fleurs, puis le carton

bleu qui contient ton joli chapeau, cela fait deux ; le cabas en caoutchouc, trois ; mon nécessaire, quatre ; mon carton, cinq ; la boîte aux fichus, six ; et cette petite malle en cuir, sept. Mais où est ton ombrelle ? donne-la-moi ; que j'y mette un papier autour, et que je l'attache à mon parapluie et à mon ombrelle. Voilà qui va bien maintenant.

— Mais, ma tante, à quoi bon ? Nous allons de suite à la maison.

— C'est pour la conserver, mon enfant. Si tu veux avoir de jolies choses, il faut les soigner. A présent, Eva, ton dé est-il dans le nécessaire ?

— En vérité, ma tante, je n'en sais rien.

— Tu oublies tout ! mon enfant. Donne-moi la boîte, que je l'examine : voici le dé, la cire, deux bobines, les ciseaux, le couteau et le passe-lacet. Mais comment faisais-tu, quand tu étais seule avec ton père ? tu devais perdre beaucoup de choses.

— Oh ! oui, ma tante ; mais alors, quand nous nous arrêtions quelque part, papa m'en achetait d'autres.

— Miséricorde ! mon enfant, quelles habitudes !

— C'est si commode, petite tante, dit Eva.

— Mais c'est un désordre affreux !

— Que ferez-vous maintenant, petite tante ? demanda Eva. Cette malle est trop pleine pour se fermer.

— Il *faut* qu'elle se ferme, répliqua la tante avec l'autorité d'un général ; et aussitôt elle pressa de son mieux les objets rebelles et sauta sur le couvercle en pesant dessus avec force. Malgré cela, les bords rapprochés ne pouvaient se joindre.

— Monte ici, Eva ! s'écria miss Ophélia courageusement ; ce qui a été fait une fois doit pouvoir se faire encore. Il faut que cette malle se ferme, il n'y a pas à dire.

Et la malle céda, intimidée sans doute par une résolution aussi énergique. Miss Ophélia en mit triomphalement la clé dans sa poche.

— Nous voilà prêtes, dit-elle, mais où est ton père ? Je pense qu'il est temps de faire emporter ces effets. Va le chercher, Eva.

— Il est en bas, dans la cabine des messieurs ; il mange une orange.

— Il ne sait pas, sans doute, que nous allons arriver, reprit la tante ; tu feras bien d'aller le lui dire.

— Oh ! papa n'est jamais pressé, dit Eva, et puis nous avons encore du temps. Montez sur la galerie, ma tante ; regardez, voilà notre maison au bout de cette rue !

Cependant le bateau, en poussant de sourds mugissements, comme un monstre fatigué, faisait son entrée dans le port au milieu d'un grand nombre d'autres bateaux. Eva montrait joyeusement à sa tante les tours et les clochers de sa ville natale.

— Oui, ma chère, c'est très-beau, dit miss Ophélia. Mais le bateau s'est arrêté et ton père ne vient pas.

Alors survint le tumulte ordinaire du débarquement : des domestiques courant dans toutes les directions, des portefaix enlevant les malles, les coffres, les sacs de voyage, des femmes appelant leurs enfants, et tous se

précipitant, en une masse compacte, vers la planche qui conduisait à terre.

Miss Ophélia commençait à s'inquiéter sérieusement de ne pas voir son cousin, quand il arriva, avec sa tranquillité habituelle, mangeant une orange dont il donna une partie à Eva.

— Eh bien! cousine Vermont, êtes-vous prête? dit-il.

— Si je suis prête!... Je vous attends depuis une heure, dit miss Ophélia; je commençais à être en peine de vous.

— J'étais avec un ami, répondit-il; maintenant que la foule s'est écoulée, nous pouvons sortir d'une manière décente sans être poussés ni bousculés. Tenez, voici la voiture...

— Où est Tom? demanda Eva, quand ils furent montés.

— Oh! il est sur le siége, Minette.

— Tom sera un bon cocher, je suis sûre, dit Eva.

La voiture s'arrêta devant une maison splendide, bâtie dans ce singulier mélange de style français et espagnol, dont on voit encore quelques vestiges à la Nouvelle-Orléans. C'était un bâtiment à la façon mauresque, renfermant une cour dans laquelle on pénétrait par une porte cintrée. L'intérieur de cette cour semblait avoir été disposé pour produire un effet pittoresque et voluptueux. Sur les quatre côtés s'étendaient de vastes galeries, dont les arcades, les colonnes élancées et les arabesques transportaient l'imagination,

comme dans un songe, au règne des Orientaux en Espagne : au milieu de la cour une fontaine lançait dans les airs ses ondes argentées, qui, sans jamais se reposer, retombaient dans un bassin de marbre garni d'une large bordure de violettes. Des milliers de poissons d'or et d'argent se jouaient dans ses eaux limpides, semblables à des joyaux vivants.

Le tour de la fontaine était pavé d'une mosaïque aux fantastiques dessins, qui elle-même était entourée d'une pelouse douce comme du velours. Une allée sablée, à l'usage des voitures, encadrait le tout. Deux grands orangers, alors en fleurs, répandaient un délicieux ombrage et de suaves parfums ; des vases de marbre blanc sculptés d'arabesques étaient rangés en cercle sur le gazon, étalant les fleurs les plus belles et les plus recherchées des tropiques. Des grenadiers aux feuilles lustrées et aux fleurs flamboyantes, des jasmins d'Arabie au feuillage sombre, aux étoiles d'argent, des géraniums, des rosiers courbés sous le poids de leurs fleurs, des jasmins dorés, unissaient ensemble leurs beautés et leurs parfums, tandis que çà et là un mystique aloès aux feuilles massives, semblable à un vieil enchanteur, regardait, du haut de sa grandeur immuable, toutes ces éphémères beautés.

Les galeries étaient garnies de rideaux d'une étoffe aux dessins moresques, que l'on baissait à volonté pour intercepter les rayons du soleil. En un mot, cette demeure était aussi splendide que romantique.

Quand la voiture entra dans la cour, Eva s'agitait,

comme un oiseau impatient de sortir de sa cage, dans la vivacité de son bonheur.

— Oh ! n'est-ce pas qu'elle est belle, ma maison bien-aimée ? dit Eva à sa tante.

— Oui, très-belle, répondit miss Ophélia en descendant de voiture, quoiqu'elle ait un air un peu antique et païen.

Tom descendit du siége et regarda autour de lui avec un air d'intime satisfaction. Il faut se rappeler que le nègre appartient aux contrées les plus riches et les plus magnifiques de la terre ; il possède au fond de son cœur la passion de tout ce qui est beau, grand et sublime, passion qui attire sur lui les sarcasmes des hommes plus froids et plus positifs de la race blanche, parce qu'il s'y livre sans réserve et sans jugement.

Saint-Clare, admirateur passionné de tout ce qui respirait la beauté et la poésie, sourit des remarques de miss Ophélia, et se tourna vers Tom, dont la figure noire rayonnait d'admiration et de bonheur.

— Eh bien ! mon garçon, lui dit-il. Ce lieu semble te plaire.

— Oui, massa, cela fait plaisir à voir, dit Tom.

Tout ceci se passa en un moment, pendant qu'on déposait les malles, que le cocher était congédié, et qu'une foule d'esclaves de tout âge et de tout sexe arrivaient de divers points des galeries pour voir leur maître. A leur tête paraissait un jeune mulâtre, personnage important, dont la toilette se distinguait par toutes les exagérations de la mode ; il agitait avec grâce un mouchoir de batiste parfumé.

Arrivée de Tom dans la maison de son nouveau maître.

Ce personnage s'efforçait de repousser la foule des domestiques à l'autre bout de la vérandah.

— Retirez-vous ! leur disait-il ; n'avez-vous pas honte de troubler le maître dans ses premiers épanchements de famille, au moment de son arrivée ?

Abasourdis de cet élégant discours, qu'il avait prononcé d'un air superbe, les esclaves reculèrent et se tinrent à une respectueuse distance, à l'exception de deux, qui étaient occupés à porter les bagages.

Grâce aux soins de M. Adolphe, quand Saint-Clare se retourna, il ne trouva personne devant lui que M. Adolphe lui-même, avec son gilet de satin, sa chaîne d'or et son pantalon blanc, et saluant avec une grâce inexprimable.

— Ah ! c'est toi, Adolphe ; comment vas-tu, mon garçon ? dit son maître en lui tendant la main, tandis qu'Adolphe débitait avec la plus grande volubilité un compliment improvisé... qu'il ruminait depuis quinze jours.

— Très-bien, très-bien, dit Saint-Clare avec son air insouciant et railleur. Prends soin des bagages ; je reviens dans la minute.

En disant cela, il introduisit miss Ophélia dans un grand salon dont la porte donnait sur la vérandah.

Cependant Eva s'était enfuie comme un oiseau, à travers les corridors et le salon, jusqu'à ce qu'elle eût atteint un petit boudoir qui ouvrait également sur la vérandah.

Une grande femme au teint pâle, aux yeux noirs, se souleva à demi de dessus un canapé.

— Maman ! dit Eva dans une sorte de ravissement ; et, se jetant à son cou, elle l'embrassa à plusieurs reprises.

Dans ce moment, Saint-Clare entra et présenta miss Ophélia à sa femme. Marie leva sur elle ses grands yeux langoureux et lui souhaita la bienvenue d'une air nonchalant, mais avec politesse. Une foule de serviteurs se pressaient à la porte d'entrée ; parmi eux une mulâtresse, d'un certain âge, se tenait en avant, toute tremblante d'émotion et de joie.

— Oh ! voilà Mammy ! dit Eva ; et, traversant la chambre, elle courut se jeter dans ses bras.

Cette femme la serra contre son cœur, riant et pleurant à la fois, au point de faire douter de sa raison. Eva s'approcha ensuite des autres, pour leur toucher la main ou les embrasser.

Saint-Clare s'avança aussi vers la porte.

—Eh bien ! qui veut recevoir l'étrenne, par ici ? Allons, vous tous, Mammy, Jemmy, Polly, Sukey, est-on content de voir massa ? s'écria-t-il en leur donnant successivement des poignées de main. Mais enlevez-moi donc ces marmots, ajouta-t-il en se heurtant contre un négrillon qui se traînait à quatre pattes. Si je marche sur quelqu'un, qu'on m'avertisse !

Ce furent de toutes parts des rires et des remercîments, lorsque Saint-Clare leur distribua de menues pièces de monnaie.

— Allons, partez comme de bons enfants que vous êtes ! dit-il ; et toute la bande noire disparut à la suite d'Eva, qui portait un grand sac rempli de sucreries, de

dentelles et de colifichets de toute espèce, petits cadeaux qu'elle avait achetés, pendant son voyage, à l'intention des nègres.

Lorsque Saint-Clare se retourna, ses yeux tombèrent sur Tom, qui paraissait mal à l'aise, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, tandis qu'Adolphe, appuyé négligemment contre la balustrade, l'examinait à travers son lorgnon avec une aisance qui eût fait honneur à un véritable dandy.

— Allons, fat ! dit son maître en lui abaissant son lorgnon ; est-ce ainsi que tu traites la compagnie que je t'amène ? Mais, dis-moi, Adolphe, ajouta-t-il en posant son doigt sur l'élégant gilet de satin que portait le jeune mulâtre, il me semble que c'est là mon gilet.

— Oh ! monsieur, il est tout taché de vin ! Un gentilhomme tel que vous ne saurait porter un pareil gilet ; ce n'est bon que pour un pauvre nègre comme moi ; aussi j'ai pris la liberté de m'en servir.

Et en parlant ainsi Adolphe hocha la tête en passant sa main avec grâce dans sa chevelure parfumée.

— En vérité ! dit Saint-Clare avec son air d'insouciance... Maintenant, je vais présenter Tom à sa nouvelle maîtresse ; puis tu le conduiras à la cuisine ; et ne va pas lui inculquer tes grands airs ; il vaut deux faquins comme toi.

— Le maître aime toujours à plaisanter, répondit Adolphe ; je suis bien aise de le voir de si bonne humeur.

— Viens ici ! Tom, dit Saint-Clare en lui faisant signe de le suivre dans le salon.

Tom fut ébloui à la vue de tant de magnificence. Il promenait ses regards autour de la salle, sur les glaces, les peintures, les statues, les tapis de velours, luxe dont il n'avait pas même eu l'idée. Il semblait craindre d'avancer.

— Adolphe! dit Saint-Clare, quand Marie eut fait connaissance avec son nouveau cocher; tu peux emmener Tom, et souviens-toi, ajouta-t-il, de ce que je t'ai dit.

Adolphe s'esquiva avec grâce, et Tom le suivit de son pas lourd et pesant.

— C'est un vrai béhémoth, observa Marie.

— Et maintenant, cousine, dit Saint-Clare à miss Ophélia en tirant le cordon de sonnette, vous devez avoir besoin de repos, après les fatigues du voyage.

La respectable mulâtresse, à laquelle Eva avait prodigué ses plus tendres caresses, entra un moment après. Elle était vêtue avec beaucoup de soin, et portait un turban bigarré de rouge et de jaune, dont Eva venait de lui faire cadeau, et que l'enfant avait elle-même arrangé autour de sa tête.

—Mammy, dit Saint-Clare, prenez soin de cette dame; elle est fatiguée et a besoin de repos. Menez-la dans l'appartement qui lui est destiné, et veillez à ce qu'elle ne manque de rien.

Miss Ophélia disparut à la suite de Mammy.

CHAPITRE VI.

LA NOUVELLE MAÎTRESSE DE TOM ET SES OPINIONS.

Un matin que Saint-Clare, sa femme et miss Ophélia étaient assis à table après le déjeuner, de joyeux éclats de rire, partis de la cour, parvinrent à leurs oreilles à travers les rideaux de la vérandah. Saint-Clare s'avança vers la fenêtre, souleva le rideau et se mit à rire.

— Qu'y a-t-il? demanda miss Ophélia en s'approchant.

Tom était assis dans la cour sur un banc de gazon; à chacune de ses boutonnières pendaient des fleurs de jasmin, et Eva attachait, en riant, une guirlande de roses autour de son cou. Puis elle se percha sur ses genoux comme un oiseau, en riant toujours.

— O Tom, vous êtes si drôle ainsi! s'écria-t-elle.

Tom souriait doucement et semblait jouir de la plaisanterie autant que sa petite maîtresse. Quand il aperçut son maître, il leva sur lui des yeux suppliants.

— Comment pouvez-vous permettre à Eva de jouer ainsi avec vos gens? dit miss Ophélia.

— Et pourquoi pas, cousine? demanda vivement Saint-Clare. Vous ne trouveriez aucun mal à ce qu'un enfant caressât un chien, même un chien noir; mais quand c'est une créature qui pense, qui raisonne, qui est immortelle, vous frissonnez !... Ah ! je connais vos opinions sur l'esclavage, à vous, gens du Nord. Nous ne nous faisons pas un mérite de ne pas les partager; mais l'habitude fait pour nous ce que le christianisme devrait faire pour vous : elle détruit le préjugé contre les gens de couleur. Votre répulsion pour les noirs est plus grande que la nôtre; vous les évitez comme vous éviteriez un serpent ou un crapaud ; et cependant vous vous indignez à la pensée de leurs souffrances. Vous ne voudriez pas les maltraiter, mais vous ne voulez rien avoir de commun avec eux. Si vous le pouviez, vous les renverriez tous en Afrique, loin de votre vue et de votre odorat; puis vous leur expédieriez un ou deux missionnaires, qui auraient à eux seuls la charge de leur instruction. N'est-ce pas cela, cousine?

— Vous avez peut-être raison, répondit miss Ophélia d'un ton pensif.

— Et que feraient ces pauvres gens sans les enfants? continua Saint-Clare en suivant des yeux Eva qui s'éloignait avec Tom. L'enfant est le seul vrai démocrate. Tom vaut un héros pour Eva : ses histoires sont aussi extraordinaires que des contes de fée; ses hymnes et ses cantiques lui sont plus doux à l'oreille que la musique d'un opéra ; ses poches, remplies de babioles, sont une mine de diamants. L'enfant est une rose d'Eden que

le Seigneur a laissé tomber sur la terre pour la consolation des malheureux.

Cependant, Tom était aussi heureux que possible dans sa nouvelle situation.

La prédilection d'Eva et la reconnaissance dont elle se sentait pénétrée, comme par un instinct de sa belle et noble nature, l'avaient engagée à prier son père de la placer sous la surveillance de Tom, chaque fois qu'elle aurait besoin d'être accompagnée dans ses promenades et dans ses courses à cheval.

Tom reçut, par conséquent, l'ordre de tout quitter pour suivre miss Eva dès qu'elle le désirerait; ordre qui fut loin de lui déplaire, comme on peut bien le penser.

Il était toujours bien vêtu, car Saint-Clare tenait à ce que ses esclaves eussent bonne façon. Son service à l'écurie était presque une sinécure: il consistait simplement à diriger le travail d'un esclave placé sous ses ordres. En un mot, Tom, avec son habit bien brossé, son chapeau de castor luisant, ses bottes cirées, sa chemise toujours bien blanche, et sa figure d'ébène, qui respirait à la fois le sérieux et la bienveillance, avait l'air assez respectable pour faire un évêque de Carthage, comme des hommes de sa couleur le furent dans les siècles passés.

Et puis il se trouvait dans une très-belle maison, avantage auquel cette race impressionnable n'est jamais indifférente. Il jouissait avec un tranquille bonheur des oiseaux, des fleurs, des fontaines, des parfums, de l'éclat et de la beauté des jardins. Les tentures de soie,

les peintures, les lustres, les statues faisaient pour lui de ces salons un véritable palais enchanté.

— Où est Eva? dit Marie un dimanche matin, tandis que, debout sur la vérandah et vêtue avec magnificence, elle agrafait un bracelet de diamants sur son poignet délicat.

L'enfant s'était arrêtée sur l'escalier pour dire quelque chose à Mammy.

Et que disait-elle à Mammy sur l'escalier? Ecoutez, lecteur, et vous entendrez ce que Marie n'entend pas.

— Chère Mammy, je sais que vous souffrez beaucoup de la tête.

— Que le Seigneur vous bénisse, miss Eva! la tête me fait toujours mal depuis quelque temps. Mais ne vous en inquiétez pas, mon bijou.

— Eh bien, je suis contente que vous sortiez un peu; tenez, Mammy, prenez mon flacon, dit la petite fille en jetant ses bras autour du cou de la nourrice.

— Quoi! cette belle chose-là en or avec des diamants! Seigneur! ce ne serait pas convenable.

— Pourquoi? je n'en ai pas besoin; maman s'en sert toujours pour ses maux de tête, et vous vous en trouverez bien. Tenez, prenez-le, je vous prie, ne serait-ce que pour me faire plaisir.

— Entendez-la, cette chère enfant! s'écria Mammy.

Eva lui glissa le flacon dans le sein, et, après l'avoir embrassée, elle courut rejoindre sa mère.

— Que faisais-tu, Eva? lui demanda cette dernière.

— Je me suis arrêtée pour donner à Mammy mon flacon de sels, afin qu'elle s'en serve à l'église.

— Ton flacon de sels à Mammy, Eva! s'écria Marie en frappant du pied avec impatience. Quand apprendras-tu donc ce qui est *convenable?* Cours vite le lui reprendre?

Eva baissa les yeux d'un air confus et retourna lentement sur ses pas.

— Eh bien! mon cousin, venez-vous à l'église avec nous? dit miss Ophélia en s'adressant à Saint-Clare.

— Merci, je n'y vais pas. Et toi, Eva, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille, tiens-tu à y aller? Reste avec moi, nous jouerons ensemble.

— Non, papa, j'aime mieux aller à l'église.

— Ne trouves-tu pas que c'est fort ennuyeux? demanda Saint-Clare.

— Je m'y ennuie quelquefois, répondit Eva. Il m'arrive même d'avoir envie de dormir... Mais je tâche de me tenir éveillée.

— Pourquoi y vas-tu alors?

— Mais vous le savez bien, papa, dit-elle à voix basse. Ma cousine dit que Dieu le veut, parce que c'est lui qui nous a donné tout ce que nous possédons, et nous pouvons bien faire cela pour lui. Après tout, ce n'est pas trop ennuyeux.

— Douce et charmante enfant! reprit Saint-Clare en l'embrassant; va, et prie pour moi!

— Je le fais toujours, dit la petite fille en s'élançant dans la voiture auprès de sa mère.

Saint-Clare, resté debout sur l'escalier, lui envoya des baisers de la main à mesure que la voiture s'éloignait. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— O Evangéline! que tu es bien nommée! murmura-t-il. Dieu t'a placée près de moi pour être mon Evangile.

Mais cette impression s'effaça bientôt...

— Vois-tu, Evangéline, lui dit sa mère, je t'ai toujours dit d'être bonne pour tous les serviteurs, mais il n'est pas convenable de les traiter comme nos parents ou comme les personnes de notre rang. Si Mammy était malade, tu ne voudrais pas la faire coucher dans ton lit, n'est-ce pas ?

— Il me semble que si, maman, répondit Eva, parce qu'alors il me serait plus facile de la soigner; et puis vous savez, maman, mon lit est meilleur que le sien.

. . . . . .

Une après-dînée que Saint-Clare et les deux dames discutaient sur la question de l'esclavage, Eva parut tenant une fleur à la main.

— Dis-moi, qu'en penses-tu, Minette? lui demanda son père.

— Ce que je pense de quoi, papa?

— Que préfères-tu: le genre de vie que l'on mène chez ton oncle, dans le Vermont, ou notre manière de vivre ici, avec cette pleine maison d'esclaves?

— Oh! notre manière de vivre est bien plus agréable, dit Eva.

— Et pourquoi? reprit son père en caressant de sa main la belle chevelure bouclée de l'enfant.

— Parce que nous avons ici plus de personne à aimer, dit Eva avec sérieux.

— Mais où ma petite Eva a-t-elle été tout le temps du dîner ? continua Saint-Clare.

— Oh ! j'étais dans la chambre de Tom, et je l'ai écouté chanter. Tante Dinah m'y a porté mon dîner.

— Tom a chanté ?

— Oh ! oui, il chante de si belles choses sur la nouvelle Jérusalem, sur les anges et sur la terre de Canaan !

— C'est plus beau que l'opéra, n'est-ce pas ?

— Oui, et il va m'apprendre à chanter aussi.

— Ah ! vraiment ! il va te donner des leçons de chant ?

— Oui, il chante et je lui lis la Bible ; puis il m'explique ce que j'ai lu.

— Sur ma parole, dit Marie en riant, voilà une bonne plaisanterie !

— Tom n'explique pas mal l'Ecriture, j'ose le dire, répondit Saint-Clare. Ce matin, j'avais besoin que les chevaux fussent prêts de bonne heure, et je suis monté à la chambre de Tom, au-dessus des écuries. Il tenait une réunion à lui tout seul; et, dans le fait, je n'ai rien entendu depuis longtemps d'aussi onctueux que la prière de Tom. Il implorait Dieu pour moi avec une ferveur tout apostolique.

— Il se doutait que vous étiez là ; ce sont des tours de leur façon.

— Dans ce cas, Tom n'est guère politique ; car il parlait de moi assez librement. Il semblait penser que j'avais grand besoin d'amélioration, et il demandait à Dieu avec ardeur de me convertir.

— J'espère que vous prendrez cela à cœur, dit miss Ophélia.

— Ah ! je vois, cousine, que vous partagez ses idées sur mon compte, dit Saint-Clare en riant. Eh bien ! nous verrons ; n'est-ce pas, Eva ?

CHAPITRE VII.

EXPÉRIENCES ET OPINIONS DE MISS OPHÉLIA.

Souvent, dans ses douces et simples rêveries, notre ami Tom, heureux dans l'esclavage, comparait son sort à celui de Joseph en Egypte. Dans le fait, à mesure que le temps s'écoulait et qu'on appréciait davantage les qualités du pauvre Tom, la similitude de position devenait toujours plus frappante.

Saint-Clare, nous l'avons dit, était fort indolent de sa nature et se préoccupait peu des questions d'argent. Jusqu'ici tous les achats avaient été faits par Adolphe qui était pour le moins aussi insouciant et aussi prodigue que son maître ; de sorte que l'argent s'en allait grand train.

Tom, accoutumé depuis longues années à considérer les intérêts de son maître comme les siens propres, ne put réprimer son étonnement et son inquiétude à la vue des dépenses énormes qui se faisaient dans la maison. Avec le tact qui le distinguait, il laissa échapper quelques mots à ce sujet.

Saint-Clare l'employa d'abord pour des achats de peu d'importance; mais, frappé de son jugement et de sa capacité, il lui accorda de plus en plus sa confiance ;

si bien, qu'au bout de peu de temps, Tom fut chargé d'acheter toutes les provisions de la maison.

— Non, non, dit un jour Saint-Clare à Adolphe, qui se plaignait que le pouvoir passât en d'autres mains que les siennes. Laisse faire Tom. Tu sais très-bien ce que tu veux acheter, toi; mais Tom connaît ce que cela coûte, et qui sait si, en continuant comme nous faisions, nous n'aurions pas bientôt vu le fond de la bourse?

Investi de la confiance illimitée d'un maître insouciant, qui donnait l'argent sans le compter et le recevait de même, Tom aurait eu toute facilité pour le tromper. Il ne fallait rien moins qu'une nature simple et loyale comme la sienne, sanctifiée par une foi sincère et profonde, pour le retenir. Ses scrupules d'honnêteté redoublaient même en raison de la confiance sans bornes qu'on lui accordait.

Il considérait ce jeune maître, si gai et si beau, avec un singulier mélange d'attachement, de respect et de sollicitude toute paternelle. Ce dont il était bien sûr et ce qui l'affligeait, c'est que son maître ne lisait jamais la Bible, qu'il n'allait pas à l'église, qu'il plaisantait et qu'il parlait librement sur tous les sujets qui lui venaient à l'esprit, qu'il passait ses soirées du dimanche au théâtre, qu'il fréquentait le café, les clubs. De tout cela, Tom concluait que « massa n'était pas chrétien; » conviction cependant qu'il était loin de communiquer à d'autres, mais qui devint le sujet de bien des prières que, dans le secret de sa chambre, il adressait à Dieu en sa faveur.

Il lui arrivait pourtant quelquefois d'exprimer sa façon de penser; mais c'était toujours avec une rare délicatesse. Ainsi, le lendemain du dimanche dont nous avons parlé, Saint-Clare ayant été invité à un grand repas, fut ramené chez lui, entre une et deux heures du matin, dans un état qui ne révélait que trop la victoire des appétits physiques sur la nature intellectuelle. Tom et Adolphe l'aidèrent à se mettre au lit; ce dernier s'amusait beaucoup de la situation de son maître et riait aux éclats de la simplicité du pauvre Tom, qui témoignait l'horreur la plus profonde et passa le reste de la nuit à veiller près de son jeune maître et à prier pour lui.

— Eh bien! Tom, qu'attends-tu? lui demanda Saint-Clare le jour suivant, comme il venait de lui donner de l'argent pour faire diverses commissions. — Tout n'est-il pas en règle, Tom? ajouta-t-il en voyant que Tom restait encore.

— Je crains que non, massa, répondit Tom avec sérieux.

Saint-Clare posa son journal et sa tasse de café, et regarda Tom.

— Voyons, Tom, qu'y a-t-il? Tu me regardes d'un air aussi solennel que si tu allais à des funérailles.

— Je suis bien triste, massa; j'avais toujours pensé que massa était bon pour tout le monde.

— Eh bien, Tom, ne le suis-je pas encore? Voyons, dis-moi ce qui te manque. Désires-tu quelque chose? car je suppose que c'est là la préface d'une demande.

— Massa a toujours été bon pour moi; je n'ai à me

plaindre de rien ; mais il y a quelqu'un pour qui massa n'est pas bon...

— Qui a pu te dire cela, Tom? Explique-toi, je te prie.

— La nuit dernière j'ai beaucoup pensé à cela; et voici, massa n'est pas bon pour *lui-même*.

Tom prononça ces dernières paroles en tournant le dos à son maître et la main posée sur le bouton de la porte. Saint-Clare sentit le rouge lui monter au visage, mais il se mit à rire.

— Est-ce là tout? s'écria-t-il.

— Tout! oui c'est *tout!* dit Tom.

Et se retournant soudainement, il tomba à genoux.

— Oh! mon cher jeune maître! s'écria-t-il, j'ai peur, en effet, que cela n'entraîne la perte *de tout*, de votre corps et de votre âme. Le bon *Livre* dit : « Il mord par derrière comme le serpent et il pique comme le basilic (1). » Mon cher maître!...

Tom parlait d'une voix étouffée, et les pleurs coulaient le long de ses joues.

— Simple et naïve créature! dit Saint-Clare les larmes aux yeux. Lève-toi, Tom, je ne mérite pas qu'on pleure sur moi.

Mais Tom ne voulait pas se lever et le regardait d'un air suppliant.

— Eh bien! je n'y retournerai plus, Tom : je te le promets, dit Saint-Clare. Je ne comprends pas comment je n'ai pas renoncé à ce vice depuis longtemps. Je l'ai tou-

(1) Prov., XXIII, 32.

jours méprisé, et je me suis méprisé moi-même pour m'y être abandonné ; ainsi, Tom, sèche tes larmes. Allons, allons, pas de bénédiction ; je ne suis pas si bon, va, ajouta-t-il en le poussant doucement vers la porte. — Je te le promets encore, Tom, je n'y retournerai plus.

Tom sortit en s'essuyant les yeux d'un air satisfait.

— Je tiendrai ma promesse, dit Saint-Clare en fermant la porte.

Et il la tint en effet...

Cependant qui dira les nombreuses tribulations de notre amie miss Ophélia à son entrée dans la vie si difficile d'une ménagère du Sud ?

Le premier jour de sa régence, debout à quatre heures du matin, après avoir fait elle-même sa chambre, comme elle en avait pris l'habitude depuis son arrivée, au grand scandale de l'esclave chargée de ce soin, miss Ophélia se prépara à inspecter de fond en comble les buffets et les armoires dont elle avait les clés.

L'armoire des provisions, celle du linge et de la vaisselle, la cuisine et la cave subirent ce jour-là une terrible inspection. Les choses cachées dans les ténèbres furent amenées à la lumière ; aussi comment décrire l'étonnement et l'épouvante des grands dignitaires de la cuisine et des chambres, et leurs murmures contre les empiétements de « ces dames du Nord ? »

La vieille Dinah, cuisinière en chef, jusque-là souveraine absolue dans son domaine, fut surtout exaspérée contre ce qu'elle appelait une usurpation de ses priviléges. Jamais baron féodal, dans les temps de la grande

charte, ne ressentit plus vivement les empiétements de la couronne.

Dinah était un type dans son genre, et nous serions injustes envers sa mémoire si nous ne la faisions pas connaître au lecteur. Elle était cuisinière dans l'âme, comme tante Chloé (ce talent est assez naturel à sa race); mais tandis que tante Chloé opérait méthodiquement et que tout, dans sa cuisine, se mouvait avec une ponctuelle régularité, Dinah, entêtée et opiniâtre au suprême degré, n'obéissait qu'à son caprice et aux inspirations de son génie.

Comme certains philosophes modernes, Dinah méprisait souverainement la logique et le raisonnement sous toutes leurs formes. Ni l'expérience ni l'autorité ne pouvaient lui persuader qu'il y eût une manière préferable à la sienne, ou qu'elle ferait bien de changer quelques-unes de ses habitudes. Son ancienne maîtresse, la mère de Marie, avait dû céder sur ce point, et « miss Marie, » comme Dinah appelait toujours Mme Saint-Clare, même depuis son mariage, trouvait plus facile de plier sous le joug que de contester. Ainsi, Dinah avait toujours conservé l'autorité suprême.

Dinah possédait à un haut degré le talent de rejeter ses fautes sur autrui. Elle avait pour maxime absolue qu'une cuisinière ne peut avoir tort; or, une cuisinière du Sud trouve toujours bon nombre de têtes sur lesquelles elle peut faire retomber tous les griefs pour maintenir sa réputation intacte. Le dîner présentait-il quelque défaut? elle avait cinquante bonnes raisons à alléguer pour se justifier : c'était la faute de cinquante

personnes dont elle s'était efforcé vainement de stimuler le zèle.

Il était rare, pourtant, que les dîners et les soupers de Dinah n'arrivassent pas à bonne fin. Quoiqu'elle eût l'habitude de faire les choses en suivant une multitude de détours et de circuits, que sa cuisine parût toujours comme ravagée par une tempête et qu'elle eût autant de places pour chaque ustensile qu'il y a de jours dans l'année, cependant, si l'on avait la patience de l'attendre, elle servait son dîner dans un ordre parfait, et avec tant de talent qu'un épicurien lui-même l'aurait trouvé sans défaut.

C'était l'heure de préparer le dîner. Dinah, qui avait besoin de repos et de réflexion, et qui cherchait ses aises en toutes choses, était assise sur le pavé de la cuisine, fumant une courte pipe qu'elle rallumait de temps en temps, quand elle sentait le besoin d'une nouvelle inspiration.

La bande des négrillons, toujours si nombreux dans les cuisines du Sud, écossaient des pois, pelaient des pommes de terre, plumaient des volailles et faisaient mille autres choses semblables. De temps à autre, Dinah interrompait ses méditations pour donner une tape à l'un, un coup à l'autre avec la cuiller de bois qu'elle tenait à la main. Dans le fait, Dinah gouvernait cette jeunesse avec une verge de fer, et la considérait comme étant née dans le seul but d'épargner ses pas. Au reste, ce n'était là que la conséquence naturelle du système sous lequel elle avait été élevée, conséquence qu'elle étendait jusqu'aux plus extrêmes limites.

Miss Ophélia, après avoir inspecté toutes les autres parties de la maison, arriva en dernier lieu à la cuisine. Dinah, sachant ce qu'elle venait y faire, résolut de se tenir sur la défensive pour conserver son autorité, bien déterminée à opposer la force passive de l'inertie à toute innovation.

La cuisine était une grande pièce pavée en briques ; une vaste cheminée à l'ancien genre occupait tout un côté. Saint-Clare avait vainement engagé Dinah à l'échanger contre un foyer plus moderne et plus commode ; elle n'avait jamais voulu. Nul conservateur d'aucune espèce ne fut jamais plus obstinément attaché que Dinah aux embarras consacrés par le temps.

Saint-Clare, à son retour du Nord, encore sous l'impression de l'arrangement admirable qui régnait dans la cuisine de son oncle, avait largement pourvu la sienne de buffets, de tiroirs et autres choses semblables, dans l'espérance illusoire que ces divers objets seraient de quelque secours à Dinah pour introduire l'ordre et la régularité dans son royaume. Mais, hélas ! les tiroirs et les armoires étaient autant de repaires où Dinah enfouissait de vieux chiffons, des peignes, des souliers usés, des rubans, des fleurs artificielles, de vieux chapeaux et autres bagatelles qui faisaient ses délices.

Quand miss Ophélia entra dans la cuisine, Dinah, sans daigner se lever, continua à fumer sa pipe dans un silence solennel, épiant ses moindres mouvements du coin de l'œil, tout en paraissant occupée de ses propres affaires.

Miss Ophélia commença la revue des tiroirs.

— A quoi sert ce tiroir, Dinah ? demanda-t-elle.

— A mettre plusieurs choses, miss, répondit sèchement la vieille négresse.

En effet, il était rempli d'objets différents. Miss Ophélia en retira d'abord une belle nappe damassée, tachée de sang, qui avait évidemment servi à envelopper de la viande fraîche.

— Comment, Dinah ! vous enveloppez la viande dans le plus beau linge de table de la maison ?

— Seigneur, madame ! je ne trouvais point de torchon et je me suis servie de cette nappe. Je l'avais mise de côté pour la laver ; c'est pourquoi elle se trouve là.

« Quel désordre ! » se dit miss Ophélia.

Puis elle commença à sortir l'un après l'autre les objets contenus dans le tiroir.

Elle y trouva d'abord une râpe et deux ou trois muscades ; un livre de cantiques méthodistes ; deux mouchoirs sales et tachés ; de la laine et un bas commencé ; un papier rempli de tabac, avec une pipe ; quelques biscuits ; deux soucoupes en porcelaine dorée, renfermant de la pommade ; de vieux souliers fins ; un morceau de flanelle soigneusement plié, contenant de petits oignons blancs ; plusieurs serviettes damassées ; quelques essuie-mains grossiers ; du fil et des aiguilles à coudre, enfin, plusieurs enveloppes à moitié déchirées, contenant des herbes odoriférantes qui s'échappaient confusément dans le tiroir.

— Où mettez-vous vos muscades, Dinah ? dit miss Ophélia de l'air de quelqu'un qui prie intérieurement pour obtenir de la patience.

— Un peu partout, miss ; il y en a quelques-unes dans cette tasse cassée ; un peu ici, un peu là; dans ce buffet...

— En voici d'autres encore, reprit miss Ophélia.

— Ah ! je les avais placées là ce matin, répondit Dinah ; j'aime à avoir les choses sous la main... Eh bien ! Jack, que fais-tu là ? Veux-tu que je te touche ? ajouta-t-elle en allongeant un coup de cuiller au criminel.

— Qu'est ceci ? demanda miss Ophélia en prenant la tasse remplie de pommade.

— C'est ma pommade, miss ; je l'ai mise là pour l'avoir à ma portée.

— Et vous employez les plus belles soucoupes à cet usage ?

— Là ! j'étais si pressée ! J'allais la mettre ailleurs aujourd'hui même.

— Voici deux serviettes damassées...

— Je sais ! je vais les faire laver un de ces jours.

— N'avez-vous donc rien ici pour enfermer le linge sale ?

— Pardon ! massa Saint-Clare a acheté ce coffre qne vous voyez là-bas pour cet usage; mais j'aime à pétrir ma pâte sur le couvercle, qui est d'ailleurs très-lourd et difficile à lever.

— Et pourquoi pas sur la pâtissoire que voici ?

— Je ne puis pas, miss ; elle est encombrée d'assiettes et d'autres choses...

— Mais vous devriez laver vos assiettes et les enfermer.

— Laver mes assiettes, vraiment ! s'écria Dinah, dont

la colère commençait à franchir les bornes du respect : est-ce que les dames s'imaginent en savoir plus que moi là-dessus ? Comment massa aurait-il son dîner prêt, si je passais mon temps à laver les assiettes et à les mettre en place ? Au reste, miss Marie ne me l'a jamais commandé.

— Allons ! voilà encore des oignons...

— Ah ! ces oignons, je les ai placés là pour les mettre dans un ragoût... J'avais oublié qu'ils étaient dans ce vieux morceau de flanelle.

Miss Ophélia souleva un papier percé qui contenait des herbes.

— Miss Phélia voudrait-elle me faire le plaisir de ne pas toucher à mes affaires ; il est nécessaire, avant tout, que je sache où les trouver, s'écria Dinah d'un ton décidé.

— Mais pourquoi ce papier est-il troué?

— C'est pour secouer les herbes plus commodément, répondit la vieille négresse avec dignité.

— Ne voyez-vous pas qu'elles se répandent dans le tiroir ?

— Je crois bien qu'elles se répandent, si miss bouleverse tout comme ça ! Miss en a fait perdre beaucoup : voyez ! continua Dinah en s'approchant du tiroir d'un air de mauvaise humeur. Si miss voulait seulement remonter l'escalier jusqu'à ce que mon temps de nettoyage arrive : elle verra que tout sera en ordre alors ; mais que voulez-vous que je fasse quand les dames sont autour de moi ? Elles ne font que m'embarrasser... Sam ! veux-tu

ne pas toucher au sucrier? Tu auras affaire à moi, si tu continues!

— Je suis venue pour inspecter la cuisine et mettre tout en ordre *une première fois*, Dinah ; ce sera à vous à le maintenir après cela.

— Seigneur! miss Phélia, ce n'est pas l'affaire des dames. Je n'ai jamais vu les dames faire de telles choses; ma vieille maîtresse ni miss Marie n'ont jamais rien fait de semblable, et je n'en vois pas la nécessité.

Puis, Dinah se mit à arpenter la cuisine d'un air indigné, tandis que miss Ophélia, sans se déconcerter, assortissait et empilait les assiettes, les nappes et les essuie-mains, nettoyant et arrangeant toutes choses de ses propres mains, avec une célérité qui confondait Dinah.

— Seigneur! si c'est ainsi que font les dames du Nord, elles ne sont guère dames pour le coup! dit-elle tout bas à une de ses satellites. Ma cuisine est en aussi bon ordre que celle de qui que ce soit après mon jour de nettoyage; mais je ne puis souffrir que les dames viennent rôder autour de moi pour se mêler de tout et mettre mes affaires là où je ne pourrai plus les retrouver.

Pour rendre justice à Dinah, elle avait, à de certaines époques, des accès d'arrangement qu'elle appelait ses jours de *nettoyage*. Ces jours-là, animée d'un grand zèle, elle vidait complétement ses tiroirs et ses armoires, déversant tout leur contenu sur les tables et sur le pavé. Elle rendait ainsi la confusion sept fois plus

grande; puis elle allumait sa pipe et réfléchissait à loisir sur les arrangements qu'elle avait à prendre, pendant que les négrillons placés sous ses ordres frottaient vigoureusement les ustensiles d'étain, de cuivre et de fer-blanc. Enfin, durant plusieurs heures, la cuisine présentait l'aspect du plus grand désordre, désordre qu'elle expliquait à ceux qui lui en demandaient la raison par ce seul mot: « Jour de nettoyage. » Elle ajoutait, en même temps: « Croyez-vous que je puisse laisser les choses comme elles sont? Il faudra bien que, désormais, cette jeunesse tienne les choses mieux rangées. »

Dinah, convaincue au fond qu'elle était un modèle d'ordre, rejetait sur toute cette jeunesse ou sur toute autre personne de la maison, la cause du moindre dérangement qui survenait. Quand la batterie de cuisine était bien écurée, que les tables étaient devenues blanches comme neige et que tout ce qui pouvait offusquer les regards avait disparu dans des trous ou dans des coins, Dinah, parée elle-même d'une robe voyante, d'un tablier blanc, d'un turban de madras aux brillantes couleurs, enjoignait à la jeune troupe de maraudeurs de déguerpir de la cuisine; car elle voulait maintenir les choses en ordre. Souvent, ces réformes périodiques tournaient au préjudice de la maison entière; car Dinah respectait si profondément son cuivre poli, qu'elle ne permettait plus qu'on s'en servît jusqu'à ce que l'ardeur du nettoyage fût passée.

Au bout de quelques jours, miss Ophélia avait revu avec soin les divers services de la maison; tout était

maintenant sur le meilleur pied ; mais partout où la coopération des esclaves était nécessaire, ses travaux ressemblaient à ceux de Sisyphe ou des Danaïdes. En désespoir de cause, elle alla trouver Saint-Clare.

— Il n'est pas possible d'obtenir de l'ordre dans cette maison ! s'écria-t-elle.

— Je le crois bien, dit Saint-Clare.

— C'est un désordre, une confusion incroyables !

— Je n'en doute pas.

— Ah ! Augustin, vous ne prendriez pas les choses si tranquillement, si vous aviez à diriger la maison !

— Ma chère cousine, il vaut mieux vous dire, une bonne fois pour toutes, que nous autres, maîtres d'esclaves, sommes divisés en deux classes : les oppresseurs et les opprimés. Nous qui sommes débonnaires et qui détestons la sévérité, nous devons nous soumettre à toutes sortes d'inconvénients. Si, pour notre commodité, nous croyons devoir entretenir une troupe d'êtres ignorants, paresseux, désordonnés, il faut en subir les conséquences. Je connais quelques personnes, mais elles sont rares, qui ont un tact particulier pour faire régner l'ordre dans leur maison, sans exercer des mesures sévères ; mais je ne suis pas de celles-là, et depuis longtemps je me suis décidé à laisser faire. Je ne permettrai jamais que ces pauvres créatures soient battues ; elles le savent, parfois elles en abusent.

— Mais la perte du temps, le dépérissement de toutes choses !...

— Ma chère Vermont, vous autres, gens du Nord, vous donnez au temps une valeur exagérée! Que voulez-vous qu'en fasse un homme qui en a deux fois plus qu'il ne sait en employer? Et quant à la régularité, que m'importe à moi, qui reste étendu tout le jour sur un sofa à lire les journaux, que le dîner soit servi une heure plus tôt ou plus tard? Après tout, Dinah ne nous en sert pas moins de magnifiques dîners; rien de plus distingué que ses potages, ses ragoûts, ses rôtis, ses desserts, ses crêmes, etc... Elle tire tout cela du chaos et des ténèbres de sa cuisine; elle a vraiment un talent sublime.

— Mais descendez dans son antre, voyez-la fumant sa pipe, au milieu de son désordre et de ses préparatifs, et puis dites-moi si vous aurez encore le courage de manger un seul morceau.

— Ma bonne cousine, dispensez-vous de toute préoccupation à ce sujet. Une telle surveillance serait pire qu'une pénitence catholique; d'ailleurs cela ne servirait qu'à vous faire perdre patience et à dérouter la pauvre Dinah; laissez-la plutôt continuer son train.

— Mais, Augustin, vous ne savez pas où en sont venues les choses!

— Je ne le sais pas? Est-ce que j'ignore que le rouleau à pâtisserie est sous son lit, et la râpe aux muscades dans sa poche avec son tabac? qu'elle a soixante sucriers dans soixante trous différents? qu'elle essuie sa vaisselle un jour avec une nappe, le lendemain avec un vieux jupon? Mais, en fin de compte, elle nous fait de superbes repas, du café délicieux; et, comme les guer-

riers et les hommes d'état, c'est par son succès que nous devons la juger.

— Mais le gaspillage, la dépense!

— Oh! pour cela, enfermez tout ce que vous pourrez et gardez la clé. Donnez les provisions par petites quantités, mais ne vous inquiétez pas du reste! C'est le mieux.

— Vous me donnez à penser, cher Augustin ; je commence à craindre que vos serviteurs ne soient pas strictement *honnêtes*. Etes-vous bien sûr qu'on puisse se fier à eux?

Augustin partit d'un grand éclat de rire en voyant le sérieux et l'anxiété avec lesquels miss Ophélia lui posait cette question.

— Oh! cousine, voilà qui est plaisant! *Honnêtes!* comme si on pouvait attendre cela d'eux! *Honnêtes!* et pourquoi le seraient-ils? Qu'est-ce qui pourrait les rendre tels?

— Mais pourquoi ne pas les instruire?

— Les instruire! Vous plaisantez, sans doute? Quelle instruction voulez-vous que je leur donne? et que cela m'irait bien! N'ai-je pas tout l'air d'un précepteur?

— Vous pensez donc qu'il n'y a point de nègres honnêtes?

— On en trouve bien çà et là quelques-uns que la nature a créés si simples, si vrais, si naïfs, que les plus mauvaises influences ne peuvent les pervertir. Mais voyez-vous, cousine, dès son bas âge, l'enfant de couleur sent et comprend qu'il ne peut rien obtenir sans la

dissimulation; que c'est la seule chose qui puisse lui servir avec ses parents, sa maîtresse et les enfants de ses maîtres qui l'associent à leurs jeux. La ruse et la fraude deviennent nécessairement chez lui des habitudes invétérées et on ne devrait pas même le punir pour cela. Quant à l'honnêteté, l'esclave est tenu dans un tel état de dépendance et de demi-enfance, qu'il n'y a pas moyen de lui faire comprendre que les biens de son maître ne sont pas les siens, s'il peut seulement s'en emparer. Pour ma part, je ne puis comprendre un esclave fidèle. Un nègre comme Tom, par exemple, est un vrai miracle moral.

— Et que deviennent leurs âmes? demanda gravement miss Ophélia.

— Oh! pour cela ce n'est pas mon affaire, répliqua Saint-Clare; je ne m'occupe que de la vie présente.

— C'est horrible! s'écria miss Ophélia; vous devriez avoir honte de vous-même!

— Je ne sais trop. En tous cas nous sommes en assez bonne compagnie sur cette route large, dit Saint-Clare. Regardez de toutes parts, au nord et au midi, dans le monde entier, c'est partout la même histoire.

— Ce n'est pas ainsi dans le Vermont.

— Oui, dans les Etats libres et dans la Nouvelle-Angleterre, vous êtes meilleurs que nous, je vous l'accorde. Mais voici la cloche qui sonne, cousine... Faisons taire un moment nos préjugés patriotiques, et allons dîner.

Vers le soir, miss Ophélia se trouvait dans la cuisine, quand un petit négrillon s'écria:

— Ah! voici la vieille Prue, qui arrive en grognant comme toujours.

Une femme de couleur, grande et sèche, entra dans la cuisine, portant sur sa tête une corbeille pleine d'échaudés et de petits pains.

— Ah! Prue, c'est vous! s'écria Dinah.

Prue avait une mine maussade et la voix rauque. Elle posa sa corbeille, s'assit par terre et appuya ses coudes sur ses genoux.

— Oh! Seigneur! que je voudrais être morte! murmura-t-elle.

— Et pourquoi voudriez-vous être morte? demanda miss Ophélia.

— Pour en avoir fini avec ma misère, répondit la femme d'un air lugubre, sans ôter les yeux de dessus le pavé.

— Pourquoi aussi vous grisez-vous toujours, mère Prue? dit une jolie femme de chambre quarteronne, qui faisait sonner en parlant ses boucles d'oreilles de corail.

La vieille femme lança sur elle un regard enflammé.

— Tu en viendras là un de ces jours, la belle, et je serai charmée de t'y voir. Alors tu voudras boire aussi comme moi, pour oublier tes malheurs.

— Venez ici, Prue, interrompit Dinah; je veux voir vos échaudés; miss vous les achètera.

Miss Ophélia en prit deux douzaines.

— Jack, monte sur cette étagère et prends quelques cachets dans cette vieille cruche, s'écria Dinah.

— Des cachets... Pourquoi faire? demanda miss Ophélia.

— Nous les achetons à son maître et elle nous donne des gâteaux en échange.

— On prend note de l'argent et des cachets, ajouta la vieille Prue, et quand j'arrive à la maison, si le compte n'y est pas, on m'assomme de coups.

— Et c'est bien fait, reprit Jeanne, la femme de chambre, puisque vous gardez l'argent pour vous enivrer ; car c'est ainsi qu'agit la mère Prue, miss.

— Oui, j'y suis forcée ; il me faut boire pour oublier mes malheurs !...

— Vous avez tort de voler l'argent de votre maître pour vous abrutir ainsi, dit miss Ophélia.

— C'est vrai, miss ; mais il me faut boire !

La vieille femme se leva lentement et posa de nouveau la corbeille sur sa tête ; mais, avant de sortir de la cuisine, elle jeta un sombre regard sur la jeune fille qui avait parlé, et qui était là balançant toujours ses boucles d'oreilles.

— Tu te crois bien belle comme ça, lui dit-elle, tu secoues la tête et tu méprises les autres. Va, ton tour viendra aussi ; tu deviendras une créature vieille, ridée et rossée de coups comme moi, et alors tu verras si tu ne te mets pas à boire, à boire jusqu'à ce que tu ailles en enfer !

Et la vieille femme sortit de la chambre en poussant un sourd gémissement.

Tom, qui avait assisté à cette conversation, suivit la pauvre négresse jusque dans la rue. Il la vit continuer son chemin, laissant échapper parfois un soupir concentré. A la fin, elle posa sa corbeille sur le seuil

d'une porte pour arranger le vieux châle fané qui couvrait ses épaules.

— Laissez-moi vous porter votre corbeille, dit Tom, ému de pitié.

— Pourquoi ? demanda la femme. Je n'ai besoin que personne m'aide.

— Vous paraissez malade ou en peine, dit Tom.

— Je ne suis pas malade, répondit-elle brusquement.

— Je voudrais, continua Tom avec ardeur, je voudrais vous persuader de ne plus boire. Ne savez-vous pas que cela finira par perdre votre corps et votre âme?

— Je le sais, dit la femme d'un air sombre: vous n'avez pas besoin de me le dire.

— O Seigneur, aie pitié de cette pauvre créature ! murmura Tom. Vous avez sans doute entendu parler de Jésus-Christ.

— Jésus-Christ... Qui est-il ?

— C'est le *Seigneur*, dit Tom.

— J'ai bien entendu parler du Seigneur, du jugement et de l'enfer. On m'a parlé de tout cela.

— Mais personne ne vous a dit peut-être que le Seigneur nous aime, nous, pauvres pécheurs, et qu'il est mort pour nous ?

— Je ne sais rien de tout cela, dit la femme. Personne ne m'a jamais aimée depuis que mon mari est mort.

— Qu'est-ce qui vous a engagée à boire ainsi ?

— Le besoin d'oublier ma misère. J'avais un enfant, tout ce qu'on pouvait voir de plus joli ! Madame elle-même semblait l'aimer d'abord; il ne pleurait jamais ; il

était si beau, si frais! Mais madame tomba malade; je la soignais constamment, et je pris la fièvre. L'enfant, privé de mes soins, dépérit peu à peu; il pleurait et criait nuit et jour, jusqu'à ce qu'enfin il n'eût plus que la peau et les os. Alors madame le prit en haine; elle dit qu'il était d'une méchanceté insupportable; elle souhaita sa mort... Elle ne me permettait pas même de le soigner durant la nuit, de peur que je ne fusse ensuite bonne à rien. Elle me faisait coucher dans sa chambre, tandis qu'il était loin de moi dans une espèce de galetas, et une nuit il cria tant, tant, qu'il finit par mourir. Ils ont fait cela, et c'est ce qui m'a poussée à boire! Et maintenant je bois et je boirai jusqu'au bout...

— O pauvre créature! dit Tom, personne ne vous a donc appris que le Seigneur Jésus vous aime et qu'il est mort pour vous? Personne ne vous a dit qu'il veut vous soulager et vous recevoir dans le ciel où vous trouverez enfin le repos et la paix? Ah! pauvre Prue, allez à lui!...

En ce moment la femme, poussant son gémissement accoutumé, replaça sa corbeille sur sa tête et s'éloigna à pas lents.

Tom reprit tristement le chemin du logis. Dans la cour il trouva la petite Eva, la tête couronnée de tubéreuses et les yeux brillants de plaisir.

— O Tom! je suis bien aise que vous soyez là! Papa veut que vous prépariez les poneys et que vous me fassiez faire une promenade dans ma petite voiture neuve. Mais, continua-t-elle en lui prenant la main, qu'avez-vous, Tom, vous êtes si triste?

— C'est vrai, miss Eva, dit-il. Mais je vais préparer les chevaux.

— Dites-moi d'abord ce que c'est ? je vous ai vu parler avec la vieille Prue.

Tom raconta alors à Eva, avec émotion et simplicité, toute l'histoire de la pauvre négresse. Eva ne laissa échapper aucune exclamation de surprise, elle ne versa pas une larme. Ses joues pâlirent, un nuage de tristesse passa dans ses yeux ; elle croisa les mains sur sa poitrine et soupira profondément.

CHAPITRE VIII.

SUITE DES EXPÉRIENCES ET OPINIONS DE MISS OPHÉLIA.

— Tom, ne préparez pas les chevaux, dit Evangéline, je ne sortirai pas.

— Et pourquoi, miss Eva ?

— Ces choses-là me brisent le cœur, Tom ! elles me brisent le cœur ! répéta Eva d'une voix triste ; je ne sortirai point. Et elle rentra dans la maison.

Quelques jours après, une autre femme vint, à la place de Prue, pour porter des échaudés. Miss Ophélia était encore dans la cuisine.

— Seigneur ! qu'est-il arrivé à Prue ? demanda vivement Dinah.

— Prue ne reviendra plus, répondit la femme d'un air mystérieux.

— Pourquoi ? serait-elle morte ?

— Nous ne le savons pas exactement. On l'a mise dans la cave, dit la femme en jetant un coup d'œil sur miss Ophélia.

Quand cette dernière eut choisi les échaudés, Dinah suivit la femme dans la cour.

— Voyons, dit-elle, qu'est-il arrivé à la mère Prue? Confiez-moi ça.

La femme semblait à la fois craindre et désirer de parler ; à la fin elle lui dit à voix basse :

— Promettez-moi de n'en rien dire ; Prue s'est enivrée de nouveau, et les maîtres l'ont jetée dans la cave... Ils l'ont laissée là tout le jour, et j'ai entendu dire que les mouches s'étaient mises sur elle et qu'*elle est morte.*

Dinah leva les mains au ciel, et quand elle se retourna, elle aperçut derrière elle Evangéline qui écoutait, pâle, tremblante et prête à défaillir ; ses grands yeux mystiques étaient dilatés d'horreur.

— Dieu nous bénisse ! miss Eva se trouve mal ! Aussi pourquoi lui laisser entendre de telles choses ; son père va être furieux.

— Je ne m'évanouirai pas, dit l'enfant avec fermeté ; pourquoi ne dois-je pas entendre cela ? Il ne m'est pas si pénible de l'entendre qu'à la pauvre Prue de le souffrir.

— Miséricorde ! ce n'est pas pour de jeunes demoiselles délicatement élevées comme vous que ces histoires sont faites. Il y en aurait assez pour les tuer !

Eva soupira de nouveau et monta l'escalier le cœur serré de tristesse.

Miss Ophélia s'informa avec inquiétude de ce qu'était devenue Prue. Dinah lui en fit un récit très-diffus, auquel Tom ajouta tout ce qu'il avait appris de la bouche de la vieille femme quelques jours auparavant.

— C'est une chose abominable, horrible ! s'écria miss

Ophélia en entrant dans le salon où Saint-Clare, à demi couché, lisait son journal.

— Quelle est cette nouvelle iniquité, je vous prie ? demanda-t-il.

— Cette iniquité? Eh bien! les maîtres de Prue l'ont battue et fouettée jusqu'à la faire mourir!

Et miss Ophélia lui raconta toute l'histoire, en s'appesantissant longuement sur les détails les plus révoltants.

— Je pensais bien que cela finirait par là, dit Saint-Clare en continuant sa lecture.

— Vous le pensiez! Et vous ne ferez rien pour empêcher qu'à l'avenir de semblables choses se renouvellent? reprit miss Ophélia. Je vous dis que c'est affreux, horrible, Augustin! Ces atrocités amèneront bien certainement sur ce pays la vengeance divine.

— Ma chère cousine, c'est un mal que je ne puis empêcher ; je le voudrais, que cela me serait impossible. Si les gens abrutis et dégradés veulent agir brutalement, que voulez-vous que j'y fasse? Ils ont un pouvoir absolu sur leurs esclaves : ce sont des despotes irresponsables. Il serait entièrement inutile d'intervenir en pareil cas, en l'absence d'une loi efficace. La seule ressource qui nous reste est de fermer nos yeux, de boucher nos oreilles et de laisser faire.

Puis suivit une longue conversation, dans laquelle Saint-Clare manifesta un grand mépris pour le système de l'esclavage.

— Alors, pourquoi soutenez-vous ce système en gardant des esclaves? demanda miss Ophélia.

— Que voulez-vous que je vous dise? répondit Saint-Clare. Les esclaves que j'ai me viennent de mon père, et, qui plus est, de ma mère; maintenant ils m'appartiennent, eux et leur postérité, qui est assez considérable. Mon père, vous le savez, à son arrivée dans la Nouvelle-Angleterre, était comme votre père, un vrai Romain, noble, intègre, énergique, avec une volonté de fer. Votre père demeura dans la Nouvelle-Angleterre pour régner sur des pierres et sur des rochers, et pour arracher son existence à la nature; le mien s'établit dans la Louisiane, pour gouverner des hommes et des femmes et pour attendre sa vie et sa fortune de la sueur de leurs fronts. Ma mère, continua Saint-Clare en s'approchant d'un portrait placé à l'autre extrémité du salon, et en le contemplant avec une vénération enthousiaste : *Oh! c'était un ange!...* Ne me regardez pas ainsi, cousine; vous savez ce que je veux dire. Elle était sans doute de la terre; mais, autant que je puis m'en souvenir, on ne trouvait chez elle nulle trace d'erreur ou de faiblesse humaine; et tous ceux qui l'ont connue, esclaves ou hommes libres, serviteurs, amis ou parents, tous disent la même chose... Ne vous étonnez pas si je parle ainsi de ma mère; pendant longtemps elle a été ma sauvegarde contre l'incrédulité. O ma mère! ma mère! répéta Saint-Clare en joignant les mains dans une sorte de transport passionné; puis, reprenant tout d'un coup son calme habituel, il vint s'asseoir sur une ottomane et continua en ces termes :

— Mon frère et moi étions jumeaux : on dit, vous le savez, que les jumeaux se ressemblent toujours,

mais nous formions en tous points un parfait contraste. Alfred avait des yeux noirs et ardents, des cheveux d'ébène, un beau profil romain et une forte constitution. J'avais les yeux bleus, les cheveux blonds, le profil grec et le teint délicat. Il était actif et réfléchi; moi rêveur et nonchalant. Il était généreux pour ses amis et pour ses égaux, mais fier, orgueilleux, tyrannique envers ses inférieurs, impitoyable au dernier point pour tout ce qui s'élevait contre sa volonté. Nous étions vrais tous les deux; lui par orgueil et par courage, moi par une sorte d'idéalité abstraite. Nous nous aimions, comme font les frères en général, par boutades. Il était le favori de mon père; j'étais celui de ma mère.

Doué d'une sensibilité maladive, d'une délicatesse de sentiment auxquelles mon frère et mon père étaient absolument étrangers, je ne leur inspirais que peu de sympathie. Mais ma mère me comprenait. Quand je m'étais querellé avec Alfred, et que mon père me regardait sévèrement, je me réfugiais dans la chambre de ma mère, et je m'asseyais près d'elle. Je vois encore sa figure pâle, ses yeux profonds, doux et sérieux, ses vêtements blancs; car elle était toujours habillée de blanc.

Elle avait un talent particulier pour la musique, et quand elle jouait de beaux airs, remplis de majesté et d'harmonie, je posais ma tête sur ses genoux, je pleurais, je rêvais, et j'éprouvais des choses si indéfinissables, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer!...

A cette époque, la question de l'esclavage n'avait en-

core soulevé aucune opposition ; personne n'y trouvait de mal.

Mon père occupait environ cinq cents nègres : c'était un homme inflexible, exact, pointilleux. Tout devait se faire chez lui systématiquement et avec une précision, une exactitude rigoureuse.

Il avait pour surveillant un grand gaillard d'une force de taureau et d'une dureté à toute épreuve. Ma mère n'avait jamais pu le souffrir et moi pas davantage; mais il possédait le plus grand ascendant sur l'esprit de mon père : cet homme exerçait dans la plantation un pouvoir despotique.

Je n'étais alors qu'un enfant, mais j'avais le même amour qu'à présent pour l'humanité sous toutes ses formes ; une sorte de passion pour l'étude de la race humaine me dominait. J'étais le favori des esclaves ; souvent on me trouvait dans leurs cases ou aux champs au milieu d'eux. Je rapportais à ma mère toutes les plaintes et tous les griefs qui parvenaient à mes oreilles, et nous formions ensemble une ligue pour le redressement des injustices.

Nous parvînmes ainsi à empêcher ou à adoucir un grand nombre de cruautés, et nous nous félicitions de tout le bien qu'il nous était donné de faire, lorsque, comme il arrive souvent, notre zèle dépassa le but. Stubbs, l'intendant de mon père, se plaignit à celui-ci qu'il n'avait plus d'autorité sur les esclaves, et il ajouta qu'il renoncerait à ses fonctions si cet état de choses continuait.

Mon père était un mari tendre et indulgent; mais il

ne reculait jamais devant ce qu'il croyait nécessaire ; il signifia à ma mère avec douceur, mais avec fermeté, qu'elle était maîtresse absolue des esclaves de la maison, mais qu'elle n'eût pas à se mêler de ceux qui travaillaient aux champs.

Plusieurs fois j'entendis ma mère raisonner sur ce sujet avec lui et s'efforcer d'exciter sa sympathie. Il écoutait les appels les plus pathétiques avec une politesse et un sang-froid décourageants. « La question, » disait-il, « se résume ainsi : dois-je me séparer de Stubbs ou le garder? Stubbs est un modèle de vigilance, de probité et d'activité ; il s'entend aux affaires et il a autant d'humanité que la plupart des surveillants. On ne peut pas attendre la perfection, et si je le garde il faut que je soutienne son administration dans son ensemble, quand même j'y trouverais quelque chose à blâmer dans les détails. Tout gouvernement implique nécessairement une certaine sévérité. »

Cette dernière maxime servait d'excuse à mon père chaque fois qu'on lui rapportait des actes de barbarie. Après l'avoir énoncée, il s'étendait sur le sofa comme un homme délivré d'un grand fardeau, lisait ou sommeillait, selon l'occasion.

Si les paroles de ma mère n'eurent aucune influence sur la conduite de mon père, en revanche elles me pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Elle ne contredisait jamais ouvertement mon père quand il émettait une opinion directement opposée à la sienne, mais elle imprimait et gravait en lettres de flamme dans mon cœur, avec toute la force et toute la profondeur de son ardente nature,

l'idée de la dignité et de l'excellence de toute âme humaine, même la plus humble et la plus ignorante. Je la regardais avec respect et avec admiration, quand elle me montrait les étoiles au milieu de l'obscurité de la nuit et qu'elle disait :

— « Vois, Augustin, l'homme le plus pauvre et le plus délaissé sur notre terre sera encore vivant quand toutes ces étoiles auront disparu ; son âme est immortelle comme Dieu ! »

Elle possédait quelques vieux tableaux pleins de beauté que je ne contemplais jamais sans une profonde émotion. L'un d'eux représentait Jésus guérissant l'aveugle-né. — « Augustin, » me disait-elle, « cet aveugle-né était un mendiant pauvre et repoussant; c'est pourquoi Jésus ne veut pas le guérir *de loin !* Non, il l'appelle à lui, et pose *ses mains sur lui !* Souviens-toi de cela, mon fils. » Si j'avais continué à grandir sous ses yeux, elle m'aurait inspiré l'amour du bien et de la perfection ; mais hélas ! hélas ! je la quittai à l'âge de treize ans, et je ne la revis jamais !

Saint-Clare se couvrit la figure de ses mains et garda le silence pendant quelques minutes, puis il releva la tête et continua :

— Mon père, en mourant, nous laissa, à mon frère et à moi, son bien à partager comme nous l'entendrions. Il n'est pas sur la terre d'âme plus noble, plus généreuse que celle d'Alfred dans ses rapports avec ses égaux ; aussi toutes nos affaires d'intérêt s'arrangèrent-elles sans un mot, sans un sentiment de désaccord. Nous entreprîmes de cultiver la plantation ensemble ; Alfred,

qui avait deux fois plus de capacité et de fermeté que moi, devint un planteur enthousiaste et obtint des succès étonnants.

Mais deux années suffirent pour me faire comprendre que je n'étais pas né pour un tel genre de vie. Comment, en effet, me résigner à gouverner, comme un troupeau de bétail, sept cents nègres que je ne pouvais connaitre personnellement, et auxquels je ne pouvais porter aucun intérêt ?... à les voir acheter, enfermer, nourrir, mener au travail avec une précision toute militaire ?... à calculer de combien nous pourrions augmenter nos bénéfices en leur accordant le moins de jouissances possible ?... Comment me résoudre surtout à recourir constamment et nécessairement à des inspecteurs, à des surveillants et à cet indispensable fouet, premier, dernier, unique argument ?... Tout cela m'était devenu odieux, répugnant, insupportable au suprême degré ; et quand je pensais à la valeur que ma mère attribuait à une seule âme, quelque méprisée qu'elle fût, oh ! alors je ne le considérais plus qu'avec horreur !...

— Comment finîtes-vous par abandonner votre vie de planteur ? demanda miss Ophélia.

— Je continuai à rester avec Alfred jusqu'à ce que celui-ci vît clairement que je ne pouvais me faire à cette vie-là, reprit Augustin. Il trouvait étrange, après avoir réformé et amélioré bien des abus d'après mes conseils, que je fusse encore mécontent. Le fait est que je haïssais le *système* en lui-même, la possession de ces hommes et de ces femmes, la perpétuation de cette

ignorance, de cette brutalité, de ces vices... dans le seul but de m'enrichir.

D'ailleurs j'étais obligé de me mêler aussi des détails. Etant moi-même le plus paresseux des mortels, j'ai toujours eu de la sympathie pour les personnes atteintes de ce défaut; et quand je voyais de pauvres misérables mettre des pierres au fond de leurs paniers de coton pour les rendre plus lourds, ou remplir leurs sacs de terre et ne les couvrir de coton qu'à la surface, je me sentais tellement capable d'en faire autant que je n'avais pas le courage de les châtier. Mais c'était là le renversement de la discipline établie, et je me trouvai bientôt à l'égard d'Alfred dans la même position où j'avais été à l'égard de mon père quelques années auparavant. Il me dit alors que je n'entendais rien aux affaires et me conseilla de prendre les rentes que nous avait laissées mon père, puis de m'établir dans la maison paternelle à la Nouvelle-Orléans, d'y faire de la poésie et de le laisser diriger la plantation. Nous nous séparâmes donc et je vins ici.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas affranchi vos esclaves?

— Oh! je n'en suis pas encore arrivé là. M'en servir pour gagner de l'argent, je ne le ferai jamais, mais les garder pour m'aider à le dépenser, cela ne me paraît pas tout à fait si mauvais. Quelques-uns sont d'anciens serviteurs auxquels je suis très-attaché, les autres sont leurs enfants. Tous paraissent satisfaits de leur position... Mais venez, cousine; j'entends la cloche qui nous invite à prendre le thé.

A table, Marie fit allusion à la mort de Prue.

— Je suppose que vous nous considérez comme de vrais barbares, cousine, dit-elle.

— Je pense que les maîtres de Prue ont commis un acte de barbarie, dit miss Ophélia, mais je ne vous considère pas tous pour cela comme des barbares.

— Voyez, dit Marie, il y a quelques-uns de ces esclaves dont on ne peut rien espérer ; ils sont tellement mauvais qu'ils ne méritent pas de vivre; aussi je ne me sens pas la moindre sympathie pour eux. S'ils se conduisaient bien on ne leur ferait point de mal.

— Mais, maman, objecta Eva, cette pauvre femme était malheureuse; c'est ce qui l'a portée à boire.

— Bah! comme si c'était là une excuse! Il y en a que la sévérité la plus grande ne peut dompter. Je me souviens que mon père avait un esclave si paresseux qu'il restait tout le jour caché dans les marais, volant et faisant toutes sortes de choses horribles. C'était en vain qu'on le battait, qu'on le fouettait; on ne parvint jamais à lui faire changer de conduite; en dernier lieu, il se traîna presque mourant jusqu'aux marais où il expira. Je ne puis comprendre pourquoi il se conduisait de cette manière, car mon père l'avait toujours traité avec bonté.

— J'en ai pourtant dompté un, dont ni maîtres ni surveillants n'avaient pu venir à bout, dit Saint-Clare.

— Vous! s'écria Marie ; j'aimerais bien savoir comment vous avez fait pour cela?

— C'était une espèce de géant d'une force prodigieuse, né en Afrique et qui semblait posséder au plus

haut degré l'instinct et l'amour de la liberté : un vrai lion africain. On l'appelait Scipion ; personne n'avait pu le maîtriser et il avait passé d'un maître à l'autre, lorsque Alfred l'acheta dans l'espérance de le soumettre. Mais un jour il terrassa le surveillant et se sauva dans les marécages. J'étais en visite chez Alfred, car c'était après notre séparation. Alfred était exaspéré. Quant à moi je lui dis que c'était sa faute à lui tout premièrement si son esclave était si récalcitrant et que je pariais de soumettre le rebelle. Il fut convenu alors qu'Alfred me le céderait pour en faire l'expérience, si nous parvenions à le saisir. Ils se mirent six ou sept à sa poursuite, armés de fusils et accompagnés de chiens. Vous savez qu'on peut éprouver autant d'enthousiasme à chasser un homme qu'à chasser un daim : ce n'est qu'une affaire de coutume. Dans le fait, j'étais un peu excité moi-même, quoique je ne fusse de la partie qu'en qualité de simple médiateur, dans le cas où Scipion serait pris.

Les chiens aboyaient et hurlaient ; nous parcourions les marécages en tout sens, lorsque enfin nous l'aperçûmes courant et bondissant comme un chamois. Pendant longtemps il nous laissa loin de lui ; mais s'étant aventuré dans un taillis impénétrable, il ne trouva plus moyen d'en sortir. Exaspéré, il se retourna en poussant des hurlements et des cris sauvages et entreprit avec les chiens une lutte désespérée. Jamais je n'ai vu pareil spectacle ; il les lançait à droite et à gauche avec une adresse admirable et en tua trois sans autre arme que ses poings. Mais un coup de fusil tiré par les chasseurs l'atteignit, et il vint tomber à mes pieds

tout baigné de sang. Le pauvre garçon leva sur moi des yeux où brillaient à la fois le courage et le désespoir. J'éloignai alors les chiens et les hommes, et je le réclamai comme mon prisonnier : c'était le seul moyen de les empêcher de le tuer dans l'ivresse du succès. Selon sa promesse, Alfred me le livra.

J'entrepris moi-même son éducation, et je réussis si bien, que dans l'espace de quinze jours il devint aussi doux et aussi traitable que je pouvais le désirer.

— Quel moyen employâtes-vous donc ? demanda Marie.

— Je suivis un procédé très-simple : je le fis porter dans ma propre chambre, sur un bon lit. Je pansai moi-même ses blessures et je le soignai avec sollicitude jusqu'à son entier rétablissement. Quelque temps après, je lui promis un acte d'affranchissement en lui disant qu'il pouvait aller où bon lui semblerait.

— Et que fit-il ? demanda miss Ophélia.

— Il déchira le papier en deux et refusa absolument de me quitter. Je n'ai jamais trouvé un serviteur plus fidèle, plus franc et plus honnête. Il embrassa plus tard le christianisme, et devint aussi doux qu'un enfant. Je l'avais nommé intendant de ma maison du Lac, quand il devint victime du choléra. Dans le fait, il donna sa vie pour moi ; j'étais malade, presque mourant, et quand mes autres serviteurs, saisis d'une terreur panique, s'étaient enfuis, Scipion me soigna sans crainte du danger et me ramena à la vie. Pauvre garçon ! il tomba malade à son tour, et rien ne put l'arracher à la mort... Jamais perte ne m'a été plus sensible.

Eva, pendant ce récit, s'était peu à peu rapprochée de son père; elle l'écoutait avidement, ses petites lèvres entr'ouvertes, ses grands yeux brillants fixés sur lui avec les signes du plus profond intérêt.

Quand il eut fini, elle jeta subitement ses bras autour de son cou, et fondit en larmes, en poussant des sanglots convulsifs.

— Eva! chère enfant! qu'y a-t-il? s'écria Saint-Clare, tandis que le corps frêle et délicat de sa fille tremblait et s'agitait dans la violence de ses émotions. — Cette enfant, ajouta-t-il, ne devrait pas entendre de telles choses; elle est trop nerveuse.

— Non, papa, je ne suis pas nerveuse, dit Eva reprenant tout d'un coup son empire sur elle-même, avec une force extraordinaire chez un enfant. Je ne suis pas nerveuse, mais ces choses-là me vont *au cœur*.

— Que veux-tu dire, Eva?

— Je ne puis vous l'expliquer, papa. Je pense bien des choses que je vous dirai peut-être un jour.

— Eh bien! ma chère petite, je te donne la permission de penser tout ce que tu voudras; seulement, ne pleure plus, car cela me fait de la peine, dit Saint-Clare... Vois la belle pêche que je t'ai gardée!

Eva prit le fruit en souriant, mais on pouvait remarquer encore un léger frémissement nerveux aux deux coins de ses lèvres.

— Viens! nous irons voir les poissons dorés, continua Saint-Clare, en lui prenant la main; et ils sortirent sur la vérandah.

Un moment après, de bruyants éclats de rire retenti-

rent à travers les rideaux de soie ; Eva et son père se lançaient des roses l'un à l'autre, tout en se poursuivant au milieu des allées du jardin.

Peut-être, craignez-vous, cher lecteur, que nous n'oubliions notre humble ami Tom dans la société de ces personnages distingués ; mais suivez-moi dans une petite pièce au-dessus de l'écurie, et vous pourrez vous mettre au courant de ses affaires. C'était une chambre bien propre, renfermant un lit, une chaise et une petite table en bois blanc, sur laquelle Tom avait l'habitude de poser sa Bible et son livre de cantiques. Nous le retrouvons assis devant cette table, son ardoise placée devant lui, et occupé à faire quelque chose qui semble lui coûter beaucoup de peine.

Le fait est que les aspirations de Tom vers son ancienne demeure étaient devenues si ardentes, qu'il avait conçu le projet hardi d'écrire une lettre, et avait prié Eva de lui donner une feuille de papier. Il composait maintenant, sur l'ardoise, son premier brouillon, rassemblant dans son esprit tout le talent qu'il avait acquis en écriture sous les leçons de massa Georges. Il avait entièrement oublié la forme de quelques-unes des lettres de l'alphabet, et il ne savait trop comment employer celles dont il se rappelait encore. Pendant qu'il était à l'ouvrage, suant et soufflant dans son ardeur, Eva, légère comme un oiseau, grimpa sur les barreaux de sa chaise et regarda par-dessus son épaule.

— Oh ! oncle Tom, quelles drôles de choses faites-vous là ? s'écria-t-elle.

— J'essaie d'écrire à ma pauvre femme et à mes petits enfants, miss Eva! dit Tom, en essuyant ses yeux du revers de sa main ; mais j'ai bien peur de ne pas réussir.

— Je voudrais bien vous aider, Tom ; j'ai appris un peu à écrire. L'an passé, je savais faire toutes les lettres ; mais je crains de les avoir oubliées.

Eva approcha sa belle chevelure dorée de la grosse figure noire de Tom, et alors s'éleva entre eux une grave discussion, tous deux étant également ignorants et désireux de bien faire. Enfin, après s'être longuement consultés sur la formation de chaque mot, ils finirent par juger que leur œuvre commençait à ressembler à de l'écriture.

— Oui, oncle Tom ! cela va très-bien, dit Eva avec ravissement. Comme votre femme et vos petits enfants vont être joyeux! Oh ! c'est bien mal qu'on vous en ait séparé ! Je demanderai à papa de vous faire retourner auprès d'eux.

— Madame a dit qu'elle enverrait l'argent pour me racheter dès qu'elle le pourrait, répondit Tom, et je suis sûr qu'elle le fera. Massa Georges m'a même promis de venir me chercher un jour ; il m'a donné ce beau dollar pour gage de sa parole.

Et Tom sortit le précieux dollar de dessous sa veste.

— Oh ! alors, il viendra certainement ! dit Eva ; j'en suis bien contente.

— Et il faut que je leur écrive où je suis, vous comprenez, et que je dise à ma pauvre Chloé que je ne

manque de rien. Pauvre âme! elle était si triste et si inquiète!

— Tom! dit la voix de Sant-Clare qui parut alors à la porte.

Eva et Tom tressaillirent.

— Que faites-vous là? demanda Saint-Clare en s'approchant et en regardant l'ardoise.

— Oh! c'est Tom qui écrit une lettre, et je lui aide, dit Eva; n'est-ce pas bien fait?

— Je ne voudrais vous décourager ni l'un ni l'autre, répondit Saint-Clare; mais il vaudra mieux, Tom, que j'écrive moi-même cette lettre. Je le ferai à mon retour de la promenade.

— Il faut absolument que Tom donne de ses nouvelles, dit Eva, parce que son ancienne maîtresse doit lui envoyer de l'argent pour le racheter; vous comprenez, papa! elle le lui a promis.

Saint-Clare pensa en lui-même que c'était une de ces promesses que les maîtres bienveillants font assez souvent à leurs esclaves pour adoucir les amertumes de la séparation, mais qu'en général ils n'ont pas l'intention de tenir. Toutefois il ne dit rien à ce sujet et ordonna à Tom de préparer les chevaux.

Le soir même, la lettre de Tom fut dûment écrite et mise à la poste.

Cependant miss Ophélia persévérait avec une ardeur infatigable dans ses travaux domestiques. Chacun s'accordait à reconnaître, dans toute la maison, depuis Dinah jusqu'au plus petit négrillon, que miss Ophélia était décidément *curieuse*, terme par lequel les escla-

ves, dans le Sud, désignent les personnes qui leur déplaisent.

Les esclaves de haut parage, tels qu'Adolphe, Jeanne et Rosa, déclarèrent qu'elle n'était nullement une dame, car, disaient-ils, « les dames ne travaillent pas de cette manière, » qu'elle n'avait point de *mine* et qu'ils étaient fort surpris qu'elle appartînt à la famille Saint-Clare. Marie elle-même assurait que l'activité de sa cousine finissait par la fatiguer ; et, dans le fait, miss Ophélia travaillait avec une ardeur si incessante qu'elle donnait bien quelque fondement à ces plaintes. Du matin au soir, on la voyait coudre avec l'énergie d'une personne qui attend sa subsistance de son travail ; puis, quand le jour baissait, elle pliait son ouvrage, sortait l'inévitable tricot, et la voilà de nouveau affairée et travaillant plus que jamais. C'était vraiment une fatigue de la voir faire.

CHAPITRE IX.

TOPSY.

Un matin que miss Ophélia était occupée à quelques soins domestiques, elle entendit la voix de Saint-Clare qui l'appelait du bas de l'escalier.

— Descendez vite, cousine, j'ai quelque chose à vous montrer.

— Qu'est-ce donc ? demanda miss Ophélia en arrivant avec son ouvrage à la main.

— Je vous ai acheté cela : voyez ! dit Sainte-Clare en poussant devant lui une petite négresse qui pouvait avoir huit ou neuf ans.

C'était un des plus noirs échantillons de sa race : ses yeux, ronds et brillants comme des grains de verroterie, lançaient des éclairs rapides sur toutes les parties de l'appartement. Sa bouche, à demi ouverte de surprise à la vue du splendide salon de son nouveau maître, laissait voir une belle rangée de dents blanches. Sa noire chevelure crépue était composée d'une quantité de petites tresses qui se hérissaient en tout sens. Il y avait dans sa physionomie un curieux mélange de finesse et de ruse, à demi voilé par un faux air de

mélancolie et de gravité. Vêtue d'un morceau de sac sale et déchiré, attaché autour de sa ceinture, elle se tenait là, debout, les mains croisées sur sa poitrine. Tout son ensemble offrait quelque chose de si drôle, de si lutin, et, comme disait miss Ophélia, de si *païen*, que cette bonne demoiselle en fut d'abord épouvantée. Elle se tourna vers Saint-Clare.

— Augustin, je vous en supplie, lui dit-elle, pourquoi m'avez-vous amené cette créature?

— Pour que vous fassiez son éducation et que vous lui enseigniez le chemin qu'elle doit suivre. Elle m'a semblé un assez drôle échantillon de son espèce. Ici, Topsy, ajouta-t-il en sifflant, comme s'il voulait appeler un chien; fais-nous voir un peu comment tu sais chanter et danser.

Les yeux noirs et brillants de Topsy prirent une expression de malice bouffonne, et, d'une voix claire et perçante, elle entonna une étrange mélodie dont elle marquait la mesure du pied et de la main, et se mit à tourner rapidement autour du salon, heurtant ses genoux l'un contre l'autre et tirant de son gosier ces sons gutturaux qui distinguent la musique de sa race. Enfin, après deux ou trois culbutes et une note finale prolongée, aussi aiguë que le sifflet d'une locomotive, elle se laissa tomber sur le tapis, les mains toujours croisées sur la poitrine, avec un air de douceur et de gravité que l'on aurait pu croire sincère, sans les regards obliques qu'elle lançait du coin de ses yeux.

Miss Ophélia, stupéfaite, gardait le silence; Saint-

Topsy présentée à miss Ophélia.

Clare jouissait malicieusement de sa surprise. A la fin, s'adressant de nouveau à l'enfant, il lui dit :

— Topsy, voilà ta nouvelle maîtresse; c'est à elle que je te livre ; maintenant tâche de te bien conduire.

— Oui, massa, répondit Topsy avec la même gravité et en clignant les yeux d'une façon hypocrite.

— Il te faut être sage, Topsy, tu comprends? dit Saint-Clare.

— Oh ! oui, massa, répéta Topsy en croisant dévotement les mains.

— Mais enfin, Augustin, dites-moi, je vous prie, ce que vous prétendez faire, reprit miss Ophélia. Votre maison est pleine de ces sales créatures, à tel point qu'on ne peut se mouvoir sans leur mettre le pied dessus. Je me lève le matin et je trouve un de ces noirs visages blotti derrière ma porte ; bientôt quelque autre m'apparaît, se dressant de dessous la table, et je me heurte contre un troisième, endormi sur le paillasson. On les aperçoit à toutes les fenêtres, criant, gambadant, grimaçant ; ils encombrent le pavé de votre cuisine, et vous y ajoutez encore celle-ci !

— Ma cousine, vous avez, sur l'éducation, des idées si justes et si élevées que j'ai pensé vous faire plaisir en vous donnant un sujet tout neuf pour faire l'application de votre système.

— Mais qu'avais-je besoin de cette enfant ? Je vous déclare que j'en ai par-dessus les yeux, de tous vos négrillons !

— Ah ! vous voilà bien, vous autres chrétiens ! Vous

êtes bons pour former des sociétés de missions et pour envoyer un pauvre missionnaire passer le reste de ses jours au milieu des païens. Mais s'agit-il de les garder auprès de vous, dans votre maison, et de travailler de bon cœur à leur conversion ? Oh ! alors, ils sont sales, ennuyeux, dégoûtants ; vous ne pouvez vous décider à prendre cette peine.

— Augustin ! je n'avais pas considéré la chose à ce point de vue, dit miss Ophélia évidemment radoucie. Eh ! c'est peut-être une œuvre missionnaire que je suis appelée à faire, ajouta-t-elle en jetant un regard plus favorable sur l'enfant.

Saint-Clare avait touché la corde sensible, car la conscience de miss Ophélia était toujours sur le qui-vive.

— Mais, continua-t-elle, je ne sais pourquoi vous avez acheté cette petite fille ; il y avait bien assez à faire dans votre maison pour employer mon temps et mes soins.

— Allons, cousine, dit Saint-Clare en la tirant à part, j'ai à vous demander pardon de mes paroles légères. Vous êtes si bonne que vous ne m'en voulez pas, j'en suis sûr. Le fait est que cette enfant appartenait à un maître et à une maîtresse ivrognes qui tiennent une taverne, devant laquelle je passe tous les jours. J'étais fatigué de l'entendre crier, et de la voir gronder et battre. Je lui ai trouvé un air à la fois drôle et intelligent, qui m'a fait espérer qu'on pourrait en faire quelque chose; je l'ai donc achetée et je vous en fais cadeau. Essayez de lui donner une bonne éducation, à la mode

de la Nouvelle-Angleterre ; vous savez que je n'ai rien en ce genre, et j'aimerais de vous voir essayer.

— Eh bien ! je ferai ce que je pourrai, répliqua miss Ophélia en s'avançant vers sa nouvelle élève de l'air d'une personne qui s'efforcerait de s'approcher avec des sentiments bienveillants d'une araignée noire.

— Elle est horriblement sale et à demi nue, ajouta-t-elle.

— Eh bien ! faites-la laver et habiller.

Miss Ophélia amena l'enfant dans la cuisine.

— Je ne vois pas quel besoin massa Saint-Clare peut avoir d'un autre négrillon, s'écria Dinah en jetant sur la nouvelle arrivée un regard peu amical. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas l'avoir dans mes jambes.

— Pouah ! firent Jeanne et Rosa avec un suprême dédain ; qu'elle ne vienne pas se mettre sur notre chemin ! Je ne comprends pas ce que massa veut faire de tant de nègres de bas étage.

— Voulez-vous bien vous taire ! Ils ne sont pas plus nègres que vous, miss Rosa, répondit tante Dinah, qui pensait que cette dernière remarque était à son adresse. Vous avez l'air de vous mettre au rang des blancs ; mais, allez, vous n'êtes ni blanche ni noire. Pour moi, j'aime mieux être tout un ou tout autre.

Miss Ophélia, voyant que personne ne voulait se charger du soin de nettoyer et d'habiller la nouvelle venue, fut obligée de le faire elle-même. Elle pria Jeanne, la mulâtresse, de l'aider, mais celle-ci s'y prêta de fort mauvaise grâce.

Des oreilles délicates ne sauraient entendre le récit de la première toilette d'une enfant maltraitée et à demi sauvage, sans en être profondément choquées. Le fait est que des milliers de créatures vivent ici-bas dans un état dont la seule description ébranlerait les nerfs d'une partie de leurs semblables. Miss Ophélia, douée d'un caractère ferme et résolu, remplit héroïquement sa tâche dans ses détails les plus minutieux et les plus dégoûtants, mais, il faut le dire, avec un air peu gracieux, car la patience était, dans ce moment, le meilleur sentiment que ses principes pouvaient lui donner. Toutefois, quand elle vit sur le dos et sur les épaules de l'enfant de larges cicatrices, son cœur s'émut de pitié.

— Voyez ! dit Jeanne en montrant les cicatrices, est-ce que cela ne fait pas voir sa malice ? Elle nous donnera de la besogne, je vous le garantis. Je ne puis souffrir ces négrillons. C'est une peste !... Comment massa a-t-il pu l'acheter ?

L'enfant écoutait toutes ces remarques avec l'air triste et soumis qui semblait lui être habituel, jetant parfois à la dérobée un regard perçant sur les boucles d'oreille de Jeanne.

Lorsque enfin elle fut équipée d'une manière décente et que sa chevelure hérissée fut tombée sous les ciseaux, miss Ophélia déclara, avec une certaine satisfaction, qu'elle avait un air un peu plus *chrétien*, et commença à méditer un plan d'éducation à son usage.

Elle s'assit en face d'elle et se mit en devoir de la questionner.

— Quel âge as-tu, Topsy ?

— Je ne sais pas, miss, répondit la petite négresse avec une grimace qui montra toutes ses dents.

— Tu ne sais pas ton âge? Personne ne te l'a appris?... Qui était ta mère ?

— Je n'en ai jamais eu, dit l'enfant avec une autre grimace.

— Tu n'as point de mère? Que veux-tu dire? Où es-tu née?

— Je ne suis jamais née, dit-elle en faisant encore une grimace.

— Il ne faut pas me répondre ainsi, enfant, reprit miss Ophélia avec une certaine sévérité. Dis-moi où tu es née, et où sont ton père et ta mère ?

— Je ne suis jamais née! s'écria la petite d'un ton encore plus péremptoire ; je n'ai eu ni père, ni mère, ni rien! La vieille tante Sue prenait soin de nous.

— Combien de temps es-tu restée chez ton ancien maître ?

— Sais pas, miss.

— Une année? Plus ou moins ?

— Sais pas, miss.

— As-tu entendu parler de Dieu, Topsy?

L'enfant parut étonnée et répéta sa grimace habituelle.

— Sais-tu qui t'a créée?

— Personne, bien sûr, dit l'enfant; et elle se mit à rire.

Cette idée paraissait l'amuser singulièrement, à en juger par l'éclat plus étincelant de ses yeux.

— Je suppose que j'ai poussé, reprit-elle ; je ne pense pas que personne m'ait créée.

— Sais-tu coudre? demanda miss Ophélia, qui se décida à lui faire des questions plus simples.

— Non, miss.

— Que sais-tu donc faire ? A quoi t'employait-on chez tes maîtres ?

— J'allais chercher de l'eau, je lavais les assiettes, je frottais les couteaux et je servais les gens.

— Tes maîtres étaient-ils bons pour toi?

— Je crois bien ! dit l'enfant en regardant sa maîtresse d'un air rusé.

Miss Ophélia termina ici cet encourageant dialogue ; Saint-Clare était appuyé sur le dossier de sa chaise.

— Vous avez là un terrain vierge, cousine, dit-il; plantez-y vos idées, vous n'en trouverez point à déraciner.

Les idées de miss Ophélia sur l'éducation, comme toutes ses autres idées, étaient assises et bien définies : c'étaient celles qui dominaient dans la Nouvelle-Angleterre il y a une centaine d'années, et que l'on retrouve intactes dans quelques coins retirés et primitifs où n'ont pas encore pénétré les chemins de fer. Elles se résument en peu de mots : enseigner aux enfants à écouter quand on leur parle, leur apprendre le catéchisme, la lecture et la couture, et les fouetter quand ils mentent.

Topsy fut bientôt considérée dans toute la maison comme appartenant à miss Ophélia; celle-ci, remarquant qu'on lui faisait mauvais accueil à la cuisine,

fut obligée de restreindre à sa propre chambre le théâtre de son éducation. Au lieu de faire elle-même son lit, de balayer sa chambre et de frotter les meubles, soins qu'elle avait pris jusque-là, au mépris des offres de service de la femme de chambre, elle se condamna au martyre d'enseigner à Topsy toutes ces opérations.

Le premier matin, miss Ophélia mena Topsy dans sa chambre et commença solennellement un cours d'instruction sur l'art mystérieux de faire un lit.

Voilà donc Topsy, lavée, débarrassée de toutes ses petites tresses de cheveux qui faisaient ses délices, revêtue d'une robe propre et d'un tablier bien empesé. Elle se tient respectueusement devant miss Ophélia, avec un air aussi grave que si elle assistait à un enterrement.

— Maintenant, Topsy, je vais t'apprendre à faire mon lit, commença miss Ophélia. Je suis très-difficile sur ce point; il faut que tu saches le faire parfaitement. Regarde bien : tu ramènes d'abord le drap de dessous par-dessus le traversin, comme cela; puis, aux pieds, tu le renfermes sous le matelas, bien égal et bien lisse... de cette façon; vois-tu ?...

— Oui, madame, dit Topsy avec une profonde attention.

— Et maintenant, le drap de dessus, continua miss Ophélia, doit être arrangé de cette manière, bien proprement et sans plis, comme cela... L'ourlet étroit se met toujours du côté des pieds.

— Oui, madame, dit encore Topsy.

Mais nous ajouterons ce que miss Ophélia ne vit pas. Tandis que la bonne demoiselle avait le dos tourné, dans le zèle de ses démonstrations, la jeune élève s'était emparée d'un ruban et d'une paire de gants, qu'elle avait glissés adroitement dans chacune de ses manches. Quand miss Ophélia se retourna, elle avait repris sa première attitude.

— A présent, Topsy, voyons comment tu t'y prendras, dit miss Ophélia en s'asseyant, après avoir enlevé les draps.

Avec une étonnante dextérité, Topsy répéta la leçon, à la complète satisfaction de miss Ophélia; elle unit bien les draps, passa la main sur le moindre pli, et acheva sa tâche avec un sérieux et une gravité qui édifièrent grandement son institutrice. Mais à peine avait-elle fini, qu'un malencontreux mouvement fit sortir de l'ouverture d'une de ses manches un petit bout de ruban qui attira tout de suite l'attention de miss Ophélia.

En un instant la digne demoiselle l'eut saisi.

— Qu'est-ce que cela, méchante enfant? tu m'as volé cela! s'écria-t-elle.

Le ruban fut tiré de la manche de Topsy, sans qu'elle en fût le moins du monde déconcertée; elle le regardait, au contraire, avec l'air de la surprise et de l'innocence.

— Las! n'est-ce pas le ruban de miss Ophélia? Comment se trouve-t-il dans ma manche?

— Topsy, méchante fille, ne dis pas de mensonge! tu as volé ce ruban!

— Non, miss, je vous assure que non ; c'est la première fois de ma vie que je le vois.

— Topsy, ne sais-tu pas que c'est mal de mentir ?

— Je ne dis jamais de mensonge, miss Ophélia, répondit Topsy avec le plus grand sérieux ; je vous ai dit la vérité, et pas autre chose.

— Topsy, je te punirai, si tu mens ainsi.

— Las ! miss, vous pourriez me fouetter tout le jour, que je ne dirais pas autrement, dit Topsy commençant à pleurer. Je n'ai jamais vu ce ruban ; il sera entré dans ma manche. Miss Phélia l'avait sans doute laissé sur son lit ; il sera resté dans les draps, et puis se sera faufilé dans ma manche.

Miss Ophélia, indignée de tant d'audace, saisit l'enfant et la secoua avec violence.

— Ne répète plus de pareils mensonges ! dit-elle.

La secousse fit sortir les gants de l'autre manche, et ils tombèrent sur le plancher.

— Vois-tu ! s'écria miss Ophélia ; diras-tu maintenant que tu n'as pas volé le ruban ?

Topsy confessa qu'elle avait pris les gants ; mais elle persista à nier d'avoir pris le ruban.

— Voyons, Topsy, reprit miss Ophélia, si tu m'avoues ta faute, je ne te fouetterai pas pour cette fois.

Ainsi adjurée, Topsy confessa, avec force protestations de n'y plus retourner, le vol du ruban et des gants.

— Et maintenant, ajouta sa maîtresse, je sais que tu dois avoir pris autre chose encore ; car je t'ai laissé

tout hier la liberté de courir par la maison. Avoue-moi ce que tu as pris, et je ne te punirai pas.

— Pardonnez-moi, miss! J'ai pris cette belle chose rouge que miss Eva porte à son cou.

— Tu as pris ce collier, méchante! et quoi de plus?

— J'ai pris encore les boucles d'oreilles rouges de Rosa.

— Va me chercher ces objets à l'instant même.

— Hélas! miss, je ne puis pas; je les ai brûlés!

— Brûlés? quel conte! Va les chercher, ou je te fouetterai.

Topsy, avec de nouvelles protestations et avec larmes, déclara qu'elle ne le pouvait pas.

— J'ai tout brûlé, répéta-t-elle.

— Et pourquoi les as-tu brûlés? demanda miss Ophélia.

— C'est que je suis si méchante!... Je suis quelquefois horriblement méchante, et je ne puis faire autrement.

Dans ce moment, Eva entra sans se douter de rien dans la chambre, portant autour du cou le collier en question.

— Où as-tu trouvé ton collier, Eva? demanda miss Ophélia.

— Où je l'ai trouvé? mais je l'ai porté tout aujourd'hui, répondit Eva.

— Et hier, le portais-tu aussi?

— Oui; et ce qu'il y a de singulier, ma tante, c'est que je l'ai gardé toute la nuit. J'avais oublié de l'ôter hier au soir.

Miss Ophélia parut entièrement confondue; et son étonnement fut au comble, lorsqu'elle vit entrer Rosa, une corbeille de linge sur la tête et les oreilles ornées de ses pendants de corail.

— Que puis-je faire de cette enfant? s'écria-t-elle avec désespoir. Mais, Topsy, pourquoi m'as-tu dit que tu avais pris ces deux objets?

— Miss me disait d'avouer, et je n'avais plus rien à avouer, murmura Topsy en se frottant les yeux.

— Mais je ne t'ai jamais commandé de confesser ce que tu n'as pas fait. Ne comprends-tu pas que c'est là mentir aussi bien que si tu nies ce que tu as fait?

— Ah! vraiment? dit Topsy d'un air d'innocence.

— Las! peut-on attendre d'elle rien de bon? s'écria Rosa en jetant un regard indigné sur Topsy. Si j'étais massa Saint-Clare, je la ferais fouetter jusqu'au sang! Je la corrigerais d'une bonne manière.

— Non, non, Rosa, dit Eva avec cet air d'autorité que l'enfant prenait quelquefois; vous ne devez pas parler ainsi, Rosa; je ne puis pas le souffrir.

— Ah! miss Eva, vous êtes trop bonne; vous ne savez pas comment il faut traiter les nègres. Il n'y a d'autre moyen de leur faire entendre raison que de les bien fouetter; c'est moi qui vous le dis.

— Silence, Rosa! dit Evangéline. Pas un mot de plus!

Les yeux de l'enfant étincelaient; ses joues s'étaient colorées d'une vive rougeur.

Rosa changea de ton à l'instant.

— Miss Eva a du sang des Saint-Clare dans les veines,

ça se voit. Elle peut tenir le même langage que son père, dit-elle en sortant de la chambre.

Cependant Eva regardait Topsy.

Ainsi se trouvaient en présence ces deux enfants représentant les deux classes extrêmes de la société. L'une belle, bien élevée, à la tête blonde, aux yeux intelligents, au front noble, à la démarche pleine de charme et de dignité; l'autre noire, craintive, cauteleuse, rampante, et pourtant pleine de pénétration. Types vivants de leurs races, la première représentait la race saxonne, formée par des siècles de civilisation, de puissance, d'éducation, de supériorité physique et morale; la seconde, la race africaine, avilie par des années d'oppression, d'esclavage, d'ignorance et de vice.

Peut-être que cette pensée traversa comme un éclair rapide l'esprit d'Eva; mais les idées des enfants sont vagues, confuses : ce sont des instincts indéfinis; et Eva ne savait pas exprimer tout ce qu'elle éprouvait, tous les sentiments qui s'agitaient dans sa noble nature. Pendant que miss Ophélia ne tarissait pas sur la méchanceté de Topsy, sur sa coupable conduite, l'enfant semblait triste et chagrine; puis elle se tourna vers la petite négresse, et lui parla avec douceur.

— Pauvre Topsy! qu'as-tu besoin de voler? On va prendre bien soin de toi maintenant. Plutôt que de te voir voler, j'aimerais mieux te donner quoi que ce soit.

C'était la première parole de bonté que l'enfant eût entendue dans tout le cours de sa vie; ces manières, ce son de voix si doux tombèrent sur ce cœur sauvage et dur, et quelque chose de semblable à une larme brilla

dans ses yeux malins et perçants; mais cette émotion passagère fut bientôt suivie de sa grimace et de son rire habituels.

C'est que l'oreille qui n'a jamais entendu que des reproches ou des injures ne peut croire à quelque chose d'aussi céleste que la bonté. Topsy trouva seulement dans les paroles d'Eva quelque chose de drôle et d'inexplicable : elle ne les crut pas.

Mais que fallait-il faire de Topsy ? Miss Ophélia jugea le cas fort embarrassant. Elle résolut de prendre du temps pour réfléchir ; mais espérant sans doute que les cabinets noirs possèdent quelque vertu secrète, elle enferma Topsy dans un petit reduit à côté de sa chambre, en attendant d'avoir formé un plan pour l'avenir.

— Je ne vois pas, dit miss Ophélia à Saint-Clare, comment je viendrai à bout de cette enfant sans employer le fouet.

— Eh bien ! fouettez-la tant que vous voudrez ; vous savez que je vous ai donné plein pouvoir sur elle.

— Je n'ai jamais entendu dire qu'on pût élever les enfants sans les fouetter quelquefois, reprit miss Ophélia.

— C'est possible, dit Saint-Clare ; agissez comme vous l'entendrez. Seulement, permettez-moi une observation. J'ai vu cette enfant maltraitée, battue à coups de pelle et de pincettes : rien n'y a fait ; et puisqu'elle est habituée à ce genre de correction, je vous préviens qne votre fouet aura besoin d'être joliment énergique pour produire le moindre effet.

— Alors, que faut-il faire? demanda miss Ophélia.

— Ah! cousine vous soulevez là une grande question, à laquelle je voudrais pouvoir répondre, repartit Saint-Clare. Que faut-il faire à une créature humaine qu'on ne peut gouverner qu'à coups de fouet, lorsque le fouet devient impuissant?... C'est un cas qui se présente très-souvent dans ce pays.

— En vérité, je n'en sais rien! Je n'ai jamais vu pareille enfant.

— Des enfants comme Topsy sont très-communs parmi nous ; il y a même des hommes et des femmes qui lui ressemblent singulièrement. Or, je le répète, comment faut-il les gouverner? demanda Saint-Clare.

— C'est un problème que je ne puis résoudre, dit miss Ophélia.

— Ni moi non plus, reprit Saint-Clare. Ces actes déplorables de barbarie, que l'on voit de temps à autre imprimés dans les journaux, à quoi aboutissent-ils? Ils produisent d'ordinaire un endurcissement graduel de part et d'autre ; le maître devient de plus en plus cruel, l'esclave de plus en plus insensible. Le fouet et les coups sont comme le laudanum : il faut en doubler la dose à mesure que la sensibilité diminue. J'ai compris cela dès que je suis devenu possesseur d'esclaves ; aussi je n'ai jamais voulu commencer, parce que je ne savais pas quand ou comment je m'arrêterais, et que j'étais résolu à me défendre contre l'endurcissement. Il en est résulté que mes serviteurs sont comme des enfants gâtés; mais cela ne vaut-il pas mieux que si nous étions abrutis les uns et les autres? Vous m'a-

vez souvent parlé du devoir d'instruire les esclaves; voilà pourquoi je désire que vous fassiez l'essai de vos belles théories sur un enfant qui ressemble à des milliers d'autres autour de nous.

— C'est votre système qui produit de tels enfants, dit miss Ophélia.

— Je le sais, mais le mal existe; ces enfants sont au monde : que faut-il en faire ?

— Vraiment, Augustin, je ne puis vous remercier de la tâche que vous m'avez donnée; mais comme il me semble qu'il y a là un devoir à remplir, je continuerai à faire de mon mieux.

Et, en effet, miss Ophélia se remit à l'œuvre avec une énergie et un zèle louables. Elle s'imposa la tâche de faire travailler Topsy régulièrement deux heures par jour et entreprit de lui apprendre à lire et à coudre.

L'enfant fit des progrès rapides dans la lecture; elle apprenait les lettres comme par magie, et sut bientôt lire des choses faciles; mais, pour la couture, ce fut autre chose. Souple comme un chat et agile comme un singe, elle avait en horreur l'immobilité à laquelle la condamnait ce travail. Elle cassait ses aiguilles, les jetait par la fenêtre ou les cachait dans quelque fente; elle embrouillait et salissait son fil, et en faisait adroitement disparaître des pelotons entiers. Ses mouvements étaient d'une extrême rapidité et elle possédait un talent particulier pour changer l'expression de sa physionomie. Miss Ophélia comprenait bien qu'il n'était pas naturel que tant d'accidents divers arrivassent en si peu de temps; mais quoiqu'elle ne la laissât pas un seul

moment toute seule, elle ne pouvait la prendre en flagrant délit.

Le caractère de Topsy fut bientôt connu de toute la maison. Son talent pour toute espèce de grimaces et de bouffonneries, sa dextérité à danser, à grimper, à siffler, à imiter toutes sortes de sons, semblaient sortir d'un fonds inépuisable. Aux heures de récréation, tous les enfants de la maison l'entouraient, la bouche béante de surprise et d'admiration, — tous, sans en excepter Eva, qui semblait fascinée par ses innombrables tours, comme la timide colombe par le regard séducteur du serpent.

Miss Ophélia voyait avec déplaisir le goût qu'Eva semblait prendre à la société de Topsy, et elle pria Saint-Clare de lui défendre tout rapport avec elle.

— Bah ! laissez cette enfant, dit Saint-Clare ; cela n'a pas d'inconvénient.

— Mais une enfant si dépravée ?... ne craignez-vous pas qu'elle corrompe votre fille ?

— Elle pourrait corrompre d'autres enfants, mais quant à Eva, le mal glisse sur elle comme la rosée sur une feuille de chou, sans y pénétrer.

— Ce n'est pas bien sûr, objecta miss Ophélia. Pour moi, je n'aurais jamais laissé un de mes enfants jouer avec Topsy.

— Vos enfants, peut-être, auraient pu en recevoir du mal, mais non la mienne, dit Saint-Clare. Si Eva pouvait être corrompue, elle le serait depuis longtemps.

Topsy n'éprouva d'abord que mépris et dédain de la part de l'aristocratie des esclaves ; cependant, leur in-

térêt les porta bientôt à changer de conduite à son égard. On s'aperçut que toute injustice ou tout mauvais traitement infligé à Topsy attirait sur son auteur une prompte vengeance. Tantôt c'était une paire de boucles d'oreilles ou quelque colifichet favori que l'on ne retrouvait plus, un article de toilette, soudainement détruit sans retour; ou bien l'offenseur se laissait tomber, sans savoir comment, dans un chaudron d'eau bouillante ; ou bien encore une main invisible versait sur sa tête un déluge d'eau sale, lorsqu'il sortait paré de ses plus beaux atours. Et quand on en venait aux recherches, pour savoir l'auteur de ces méfaits, on ne trouvait personne à condamner.

Topsy était souvent citée à comparaître devant l'assemblée des serviteurs ; mais elle soutenait toujours ces interrogatoires avec un air de gravité et de candeur vraiment édifiant. Personne ne mettait en doute sa culpabilité; mais il était impossible de fournir une seule preuve, et miss Ophélia était trop juste pour la punir sans preuve certaine.

La malicieuse enfant savait parfaitement choisir les moments favorables pour accomplir ses méchants tours. Ainsi, quand elle voulait se venger de Jeanne et de Rosa, les deux femmes de chambre, elle attendait toujours qu'elles fussent en disgrâce auprès de leur maîtresse (ce qui leur arrivait assez fréquemment), en sorte que leurs plaintes ne pouvaient rencontrer aucune sympathie. Enfin, Topsy fit comprendre à la maison entière que ce qu'il y avait de mieux à faire c'était de la laisser tranquille, et chacun s'y décida.

Topsy était active et intelligente pour tout ce qui concernait les occupations manuelles, et apprenait toutes choses avec une surprenante promptitude. Au bout de quelques leçons, elle était en état de faire la chambre de miss Ophélia, sans que cette dernière y trouvât rien à redire. Personne n'aurait pu si bien poser la couverture, arranger les coussins, balayer et frotter avec autant de perfection que Topsy, quand elle voulait... mais elle ne voulait pas toujours. Si par malheur miss Ophélia, après l'avoir surveillée avec patience pendant trois ou quatre jours, avait la bonne foi de croire qu'elle pouvait laisser Topsy toute seule, et sortait pour s'occuper d'autres choses, Topsy faisait de la chambre une scène de désordre et de confusion. Au lieu de remplir sa tâche, elle s'amusait à découdre la taie des oreillers et y enfonçait sa tête crépue, jusqu'à ce qu'elle parût grotesquement ornée de plumes, qui se dressaient dans toutes les directions. Ou bien elle grimpait au ciel du lit, puis, arrivée à la cime, elle se suspendait la tête en bas. Elle traînait les draps par toute la chambre ; elle habillait le traversin des vêtements de nuit de miss Ophélia, et, en présence de ce personnage de sa façon, exécutait des scènes comiques, chantant, sifflant et se faisant des grimaces à elle-même devant la glace.

Un jour, par extraordinaire, miss Ophélia avait oublié la clé à son tiroir. En rentrant, elle surprit Topsy la tête affublée de son beau châle de crêpe de Chine roulé en turban, et posant avec de grands airs de reine devant la glace.

— Topsy ! s'écria la pauvre demoiselle à bout de patience, pourquoi te conduire ainsi ?

— Sais pas, miss ; c'est sans doute que je suis bien méchante.

— Je ne sais vraiment que faire pour te punir.

— Las ! miss, il faut me fouetter ; ma vieille maîtresse me fouettait toujours. Je suis habituée à l'être.

— Mais, Topsy, je ne voudrais pas te fouetter. Tu pourrais bien faire, si tu voulais ; pourquoi ne veux-tu pas ?

— Las ! miss, je suis habituée à être fouettée ; il ne faut attendre rien de bon de moi.

Miss Ophélia essaya de la recette.

Topsy fit aussitôt un vacarme épouvantable, se démenant, hurlant, suppliant ; puis, demi-heure après, perchée sur un balcon, elle exprimait le plus profond dédain pour toute l'affaire, devant la jeunesse réunie de la maison.

— Las ! le fouet de miss Phélia ! s'écria-t-elle ; il ne tuerait pas une mouche. Fallait voir le vieux massa faire jaillir le sang ! Il s'y entendait, le vieux massa !

Au reste, Topsy semblait se faire gloire des fautes et des désobéissances dont elle se rendait coupable. Elle paraissait les considérer comme des titres de distinction.

— Savez-vous, négrillons, disait-elle s'adressant à une partie de son auditoire, savez-vous que vous êtes tous pécheurs ? Oui, vous l'êtes, et tout le monde l'est. Les blancs sont pécheurs aussi bien que nous, — miss Phélia le dit ; — pourtant je crois que les nègres pèchent plus que les autres. Mais, Seigneur ! quelqu'un peut-il

être aussi mauvais que moi? Je suis si méchante, que personne ne peut rien faire de moi. Je faisais jurer ma vieille maîtresse après moi tout le jour. Je crois que je suis la plus méchante créature qui soit au monde.

Et Topsy terminait ce discours par une cabriole, puis se retrouvait sur ses pieds, avec l'air de quelqu'un très-satisfait et glorieux de lui-même.

Tous les dimanches, miss Ophélia faisait apprendre le catéchisme à Topsy avec un zèle et une ardeur infatigables. Topsy possédait une mémoire peu commune et récitait sa leçon avec une facilité qui encourageait beaucoup son institutrice.

— Quel bien voulez-vous que cela lui fasse ? lui dit un jour Saint-Clare.

— Quel bien? mais cela fait toujours du bien aux enfants d'apprendre le catéchisme. Ne savez-vous pas qu'on le leur enseigne toujours ? répondit miss Ophélia.

— Qu'ils le comprennent ou non ?

— Oh ! les enfants ne le comprennent jamais tout d'abord : mais quand ils sont devenus grands, cela leur revient.

— Pour moi, je crois l'avoir oublié, reprit Saint-Clare, quoique je puisse bien attester que vous avez mis tous vos soins à le graver dans ma mémoire quand j'étais enfant.

— Ah ! vous aviez bonne mémoire, Augustin, et j'avais de grandes espérances à votre sujet, dit miss Ophélia.

— Et vous n'en avez plus maintenant ? demanda Saint-Clare en souriant.

— Je voudrais que vous fussiez aussi bon que vous l'étiez alors, Augustin.

— Et moi aussi, cousine, dit Saint-Clare. Continuez donc à catéchiser Topsy: peut-être parviendrez-vous à un bon résultat.

Topsy, qui, pendant cet entretien, s'était tenue les mains dévotement croisées et immobile comme une statue de marbre noir, continua à réciter sur un signe de miss Ophélia.

« Nos premiers parents, livrés à eux-mêmes et à leur » propre volonté, désobéirent à Dieu et tombèrent de » l'état dans lequel ils avaient été créés. »

Topsy cligna les yeux, comme si elle voulait connaître le sens de ces paroles.

— Qu'y a-t-il, Topsy? demanda miss Ophélia.

— S'il vous plaît, miss, est-ce *de l'Etat* du Kentucky qu'il est ici question?

— Quel Etat, Topsy?...

— L'Etat d'où tombèrent nos premiers parents. J'ai souvent entendu dire à massa que nous étions tous descendus du Kentucky.

Saint-Clare se mit à rire.

—Vous avez besoin de lui donner une explication, cousine, dit-il, autrement elle vous en fera une à sa manière.

— Augustin, restez tranquille, je vous prie, dit miss Ophélia; comment puis-je enseigner quelque chose à cette enfant, si vous continuez à rire?

— Eh bien, je vous promets de ne plus vous déranger.

Et Saint-Clare prit son journal pour le lire jusqu'à ce

que Topsy eût fini sa leçon. Elle la sut parfaitement bien ; seulement, de temps à autre, elle transposait des mots très-importants, et persistait dans sa manière de dire, en dépit des observations de son institutrice. Saint-Clare, malgré toutes ses promesses, prenait un malin plaisir aux fautes que faisait Topsy ; plus d'une fois, il l'appela auprès de lui pour lui faire réciter, dans la seule intention de s'amuser, les passages tronqués, sans tenir compte des remontrances de miss Ophélia.

— Comment puis-je élever cette enfant si vous continuez ainsi, Augustin ? dit enfin la pauvre demoiselle.

— Allons, cousine, je ne le ferai plus ; mais j'aime à entendre cette drôle de petite créature s'embarrasser dans ces grands mots.

— Mais, bien loin de la reprendre, vous la confirmez dans ses erreurs.

— Et quelle erreur y a-t-il pour elle, je vous prie ? Une parole lui est aussi bonne qu'une autre.

— Puisque vous désirez que j'élève cette enfant, vous devriez vous rappeler qu'elle est une créature raisonnable, et tâcher d'exercer une bonne influence sur elle.

— Oui, j'en conviens, j'ai tort, et vous avez raison ; mais je dirai comme Topsy : Je suis si méchant !

L'éducation de Topsy continua de la sorte pendant un an ou deux. Jour après jour, miss Ophélia poursuivit patiemment la tâche qu'elle s'était imposée. Elle finit avec le temps par s'y accoutumer, comme on s'habitue à un mal chronique, à la névralgie ou à la migraine.

Saint-Clare s'amusait de l'enfant comme un autre s'amuserait d'un perroquet ou d'un chien d'arrêt. Aussi,

quand Topsy, par quelque espièglerie, était en disgrâce auprès de quelqu'un, venait-elle se réfugier derrière la chaise de Saint-Clare.

Celui-ci trouvait toujours le moyen de faire la paix. De plus, c'était de lui que la petite recevait quelques pièces de monnaie, dont elle achetait des noix et des sucreries, qu'elle distribuait ensuite généreusement aux autres petits noirs de la maison ; car Topsy, il faut lui rendre cette justice, quoique malicieuse pour ceux qui lui voulaient du mal, était au fond généreuse et bonne enfant.

CHAPITRE X.

KENTUCKY.

Peut-être serez-vous bien aise, cher lecteur, de faire un pas en arrière et de jeter un coup d'œil dans la case de l'oncle Tom, pour savoir ce que sont devenus ceux que nous y avons laissés.

C'était à la fin d'une après-midi d'été; toutes les portes et les fenêtres du grand salon étaient ouvertes, comme pour inviter à entrer le moindre souffle de vent. M. Shelby était assis dans un grand vestibule qui occupait toute la façade de la maison et qui se terminait par un balcon à chaque extrémité. Nonchalamment couché dans son fauteuil, les deux pieds appuyés sur une chaise placée devant lui, il savourait avec délices son cigare de l'après-dînée. Mme Shelby, assise près de la porte, s'occupait à un ouvrage de broderie, avec l'air d'une personne qui a quelque chose à dire, mais qui attend le moment favorable pour entrer en matière.

— Sais-tu, dit-elle enfin, que Chloé a reçu une lettre de Tom?

— Ah! vraiment? répondit son mari. Il paraît que Tom a trouvé des amis là-bas. Que fait-il, ce brave garçon?

— Il a été acheté par une bonne famille, à ce que je crois, continua Mme Shelby. Il est bien traité et n'a pas grand'chose à faire.

— Ah! tant mieux, j'en suis bien aise! dit cordialement M. Shelby. Je suppose qu'il finira par s'accoutumer à sa nouvelle résidence et qu'il ne pensera plus à revenir.

— Au contraire; il demande avec inquiétude quand nous aurons l'argent pour le racheter.

— Oh! pour cela, je n'en sais rien, reprit M. Shelby. Une fois que les affaires vont mal, cela n'en finit plus: c'est comme si l'on sautait de fondrière en fondrière au beau milieu d'un marais. On emprunte à l'un pour payer l'autre; puis l'on emprunte encore pour rembourser celui-ci; ou bien ce sont de maudits billets dont l'échéance arrive avant qu'on ait le temps de fumer un cigare ou de se retourner : sans compter les lettres et les messages de créanciers importuns qui vous tombent dessus comme la grêle.

— Il me semble, cher ami, que l'on pourrait faire quelque chose pour mettre ordre à tout cela, dit Mme Shelby d'un air sérieux. Si nous vendions tous nos chevaux et même une de nos fermes pour payer ces dettes?

— Quelle idée ridicule, Emilie! Tu es la meilleure femme du Kentucky; mais permets-moi de te le dire, tu n'entends rien aux affaires. Les femmes ne peuvent et ne pourront jamais y rien comprendre.

— Mais au moins, répliqua Mme Shelby, ne pourrais-tu pas me donner un petit aperçu de notre situation? une liste de tes dettes et de tes créances?... J'essaierais, je

verrais si je ne puis pas t'aider à faire des économies.

— Oh! s'il te plaît, ne me tourmente plus à ce sujet; je ne saurais t'en rendre un compte exact, s'écria M. Shelby. Je sais bien à peu près où en sont les choses; mais les affaires d'argent ne s'accommodent pas comme Chloé accommode ses pâtés. Je te le répète, ma chère, tu n'entends rien du tout à cela.

Et M. Shelby, en peine de raisons pour donner force à ses paroles, éleva la voix, mode d'argument très-convaincant lorsqu'un mari parle d'affaires avec sa femme.

Mme Shelby se tut et laissa échapper un soupir. Dans le fait, quoiqu'elle ne fût qu'une femme, comme son mari le lui avait rappelé dédaigneusement, elle possédait un esprit lucide, énergique, pratique, et une force de caractère très-supérieure à celle de M. Shelby; de sorte que la proposition qu'elle lui avait faite de l'aider à diriger ses affaires n'était pas aussi présomptueuse que son mari paraissait le croire. Elle avait à cœur de tenir sa promesse à Tom et à Chloé, et elle soupirait à la vue des obstacles qui s'amoncelaient autour d'elle.

— Mais ne crois-tu pas que nous pourrions trouver un moyen de nous procurer l'argent que nous avons promis à Chloé, et sur lequel elle compte tant? reprit-elle enfin.

— J'ai eu tort de faire cette promesse sans être bien sûr de pouvoir la réaliser, dit M. Shelby. Il vaudrait peut-être mieux dire la vérité à Chloé, afin qu'elle en prît son parti. D'ici à quelque temps, Tom aura pro-

bablement une autre femme, et elle-même ferait bien de choisir un autre mari.

— M. Shelby! j'ai appris à mes gens que leurs mariages sont aussi sacrés que le nôtre, et je ne pourrai jamais leur donner un pareil conseil...

— Tu as eu tort, ma chère, de leur inculquer une morale que leur position ne leur permet pas de pratiquer.

— Ce n'est que la morale de la Bible, M. Shelby.

— Bien! bien! Emilie; je ne prétends pas intervenir dans ces matières, mais je ne puis m'empêcher de croire que tes principes religieux ne s'accordent nullement avec leur condition d'esclaves.

— C'est vrai, dit Mme Shelby, et voilà pourquoi je ne puis souffrir ce système. Mais, mon ami, ajouta-t-elle, je ne puis me délier de la promesse que j'ai faite à ces infortunés. Si je ne puis me procurer l'argent d'une autre manière, je donnerai des leçons de musique, et je mettrai en réserve ce que je gagnerai.

— Tu ne t'abaisseras pas à ce point, Emilie! Jamais je n'y consentirai, s'écria M. Shelby.

— M'abaisser ?... Serait-ce m'abaisser davantage que de manquer de parole envers des malheureux?

— Tu es toujours héroïque et courageuse, reprit M. Shelby; mais tu feras bien de réfléchir avant d'entreprendre un pareil exploit de don Quichotte.

Ici la conversation fut interrompue par tante Chloé, qui parut à l'autre bout de la vérandah.

— S'il vous plaît, madame, dit-elle.

— Eh bien ! Chloé, qu'y a-t-il ? demanda sa maîtresse en se levant pour la rejoindre.

— Si madame voulait seulement venir voir ces volailles, dit-elle.

Mme Shelby sourit à la vue des poulets et des canards étendus sans vie sur la table, devant lesquels se tenait Chloé avec un air grave et pensif.

— Je pensais que madame voudrait, sans doute, que je fisse un pâté de ces volailles, commença-t-elle.

— Vous savez, tante Chloé, que je ne m'occupe pas de cela, et que vous avez la liberté de servir ce qu'il vous plaît.

Mais Chloé continuait à manier ses poulets d'un air distrait; il était évident que ses pensées étaient ailleurs. A la fin, elle laissa échapper le petit rire qui, chez les gens de sa couleur, est toujours l'introduction d'une demande hasardée.

— Las ! dit-elle, pourquoi massa et madame se troubleraient-ils de ce qu'ils n'ont pas l'argent ? Pourquoi donc ne se servent-ils pas de ce qu'ils ont sous la main.

Et Chloé rit de nouveau.

— Je ne comprends pas, Chloé, dit Mme Shelby.

D'après ce qu'elle connaissait des habitudes de tante Chloé, elle ne doutait nullement que cette dernière n'eût entendu toute la conversation qu'elle avait eue avec son mari.

— Excusez-moi, madame, continua Chloé riant encore; les gens louent leurs nègres pour en tirer de l'argent. Pourquoi garder à la maison tant de bouches inutiles ?

— Eh bien! Chloé, qui proposeriez-vous qu'on louât?

— Las! je n'ai rien à proposer; seulement, Sam me disait l'autre jour qu'un pâtissier de Louisville avait besoin d'une habile ouvrière pour la pâtisserie et les gâteaux, et qu'il lui donnerait quatre dollars par semaine.

— Eh bien! Chloé?

— Eh bien! madame, je pensais qu'il était temps de mettre Sally à faire quelque chose. Sally a profité de mes leçons, et maintenant elle sait faire un dîner presque aussi bien que moi; et si madame voulait seulement me le permettre, j'irais et je lui gagnerais de l'argent. Je ne crains pas de mettre mes pâtés à coté de ceux du premier pâtissier venu.

— Mais, Chloé, laisseriez-vous vos enfants?

— Oh! madame, les garçons sont assez grands pour travailler et assez capables; Sally prendra soin de la petite. Elle est si gentille, qu'elle ne donnera pas beaucoup de peine.

— Savez-vous que Louisville est bien loin?

— Las! madame, qui est-ce qui s'en effraie? Il faut descendre la rivière... et c'est peut-être près de mon pauvre homme? ajouta Chloé d'un ton interrogatif en regardant Mme Shelby.

— Non, Chloé, c'est à plusieurs centaines de milles de là, répondit sa maîtresse.

Le désappointement le plus vif se peignit sur le visage de Chloé.

— C'est égal, vous serez toujours plus près de lui,

Chloé, reprit Mme Shelby. Oui, vous pouvez aller, et tous vos gages, jusqu'au dernier sou, seront mis en réserve pour racheter votre mari.

La noire figure de Chloé s'illumina soudain, comme un nuage sombre doré par un brillant rayon de soleil.

— Las! madame est trop bonne! dit-elle. J'avais précisément la même idée; et puis, je n'aurai besoin ni de vêtements, ni de souliers, ni de rien; je pourrai conserver tout l'argent, jusqu'au dernier centime. Combien y a-t-il de semaines dans l'année, madame?

— Cinquante-deux, répondit Mme Shelby.

— Et si je gagne quatre dollars par semaine, combien cela fera-t-il dans un an?

— Deux cent huit dollars, dit Mme Shelby.

— Vraiment! s'écria tante Chloé avec l'accent de la surprise et du ravissement. Et combien de temps faudra-t-il que je reste à Louisville, madame?

— Quatre ou cinq ans à peu près, Chloé; mais vous n'aurez pas besoin de gagner toute la somme : j'y ajouterai quelque chose.

— Je ne veux pas entendre parler que madame donne des leçons, ni rien de semblable. Massa a bien raison de ne pas le vouloir : ce ne serait pas convenable. Personne de la famille ne s'abaissera jusque-là, tant que j'aurai des mains pour travailler.

— Ne craignez rien, Chloé, je prendrai soin de l'honneur de la famille, dit Mme Shelby en souriant; mais quand voulez-vous partir?

— Je ne sais pas, répondit Chloé d'un air indifférent;

mais Sam, qui va descendre la rivière avec les poulains, m'a dit que je pourrais aller avec lui, et j'ai fait justement mon paquet. Si donc madame le permet, je partirai demain matin avec Sam. Madame serait peut-être assez bonne pour m'écrire une passe et me donner une recommandation ?

— Oui, Chloé, je le ferai, si M. Shelby n'y met pas d'opposition. Je vais lui en parler.

Mme Shelby remonta l'escalier, et tante Chloé, ravie, s'en alla à sa case pour achever ses préparatifs.

— Savez-vous, massa Georges, que je pars demain pour Louisville? dit-elle à son jeune maître, qui la trouva activement occupée à mettre en ordre les vêtements de sa petite fille. — Oui, massa Georges, je vais gagner quatre dollars par semaine, et madame mettra tout cela de côté pour racheter mon pauvre homme.

— Bravo! s'écria Georges, quelle bonne affaire! Et quand partez-vous?

— Demain, avec Sam. Et maintenant, massa Georges, vous allez vous asseoir et écrire à mon pauvre Tom, et lui raconter tout cela, n'est-ce pas?

— Oui, dit Georges. Oncle Tom va être joliment content de recevoir de nos nouvelles! Je vais à la maison chercher du papier et de l'encre... et puis, tante Chloé, je pourrai lui parler des jeunes poulains et de tout le reste.

— Sans doute, sans doute, massa Georges; dépêchez-vous, et ensuite je vous ferai un beau pâté, je vous assure; car de longtemps vous ne mangerez plus de soupers comme ceux de votre pauvre vieille tante!

CHAPITRE XI.

L'HERBE SE FLÉTRIT, LA FLEUR SE FANE.

Jour après jour la vie passe, et nous passons avec elle : c'est ainsi que notre ami Tom avait vu s'écouler deux années de son existence. Quoique séparé de ceux qu'il aimait le plus sur la terre, et rempli d'inquiétudes à leur égard, au fond il n'était pourtant pas malheureux.

Dans le *Livre* qui formait à lui seul toute sa bibliothèque, il avait lu l'histoire d'un homme *qui avait appris à être content de l'état où il se trouvait* (1) : ce sentiment lui paraissait bon, raisonnable et conforme aux principes qu'il avait puisés dans la lecture de ce même livre.

La lettre dont nous avons parlé dans un précédent chapitre, et qu'il avait envoyée à sa femme, avait reçu de massa Georges une réponse en belle et bonne écriture : « on pouvait la lire d'un bout de la chambre à l'autre, » disait Tom. Elle contenait plusieurs nouvelles que nous connaissons déja ; savoir, que tante Chloé

(1) Philip., IV, 11.

était placée chez un pâtissier de Louisville, où son habileté lui valait de merveilleuses sommes d'argent, qui contribueraient un jour à le racheter ; que Moïse et Pierre prospéraient, et que la petite trottait par toute la maison, sous la surveillance de Sally en particulier, et de toute la famille en général.

La case de Tom était pour le moment inhabitée, mais Georges s'étendait longuement sur les embellissements qu'il espérait y faire, quand Tom serait de retour.

Georges, dans le reste de sa lettre, faisait la nomenclature de ses études et de ses leçons. Chaque paragraphe commençait par une magnifique majuscule. Il apprenait en même temps à Tom les noms de quatre poulains, nés depuis son départ, et terminait sa phrase en disant que son père et sa mère se portaient bien. Le style de la lettre, décidément net et concis, fut considéré par Tom comme le plus magnifique chef-d'œuvre des temps modernes. Il ne pouvait se lasser de l'admirer, et même il tint conseil avec Eva, pour savoir comment il pourrait encadrer la lettre, afin de la suspendre dans sa chambre. Ce qui l'arrêta dans cette entreprise, ce fut l'impossibilité de l'arranger de manière que les deux côtés de la page pussent se voir à la fois.

L'amitié qui existait entre Tom et Eva ne faisait que croître à mesure que l'enfant grandissait. Il serait difficile de dire quelle place elle occupait dans le cœur tendre et affectionné de son fidèle serviteur. Il l'aimait comme quelque chose de terrestre et de fragile, en même temps qu'il lui rendait presque un culte comme à un

être divin. Il la considérait avec un mélange d'admiration et de tendresse : se plier à ses gracieux caprices, aller à la rencontre de ses moindres désirs, c'était pour lui le suprême bonheur.

Le matin, quand il se rendait au marché, ses regards cherchaient aussitôt parmi les étalages, et il s'empressait d'y choisir les fleurs les plus rares, le pêches les plus vermeilles ou les plus belles oranges, pour les lui offrir à son retour. Ce qu'il aimait surtout, c'était d'apercevoir sa tête blonde qui guettait son arrivée, et d'entendre la question enfantine qu'elle lui adressait invariablement : « Eh bien ! oncle Tom, que m'apportez-vous aujourd'hui ? »

Eva n'était pas moins empressée à lui rendre de bons offices. Quoique enfant, elle lisait très-bien : son oreille fine et musicale, son imagination poétique et un penchant instinctif pour tout ce qui est grand et beau, donnaient un tel accent à ses lectures de la Bible, que Tom n'avait jamais entendu rien de semblable. D'abord elle lut pour faire plaisir à son humble ami, mais bientôt sa nature enthousiaste, fortement saisie par la majesté de ce livre, s'y attacha avec une ardeur surprenante. Eva l'aimait parce que chacune de ses paroles réveillait au-dedans d'elle une étrange sympathie, des émotions vagues et profondes telles que les enfants à imagination vive aiment à en ressentir. A toutes les autres parties de la Bible, elle préférait les prophéties et le livre de l'Apocalypse, dont le langage véhément et les images à la fois mystérieuses et sublimes l'impressionnaient d'autant plus qu'elle n'en comprenait pas bien le sens.

Au reste, Eva et son naïf ami, le vieil enfant et la jeune fille, éprouvaient les mêmes sentiments à ce sujet. Tout ce qu'ils pouvaient comprendre, c'est que ces livres parlaient d'une gloire qui allait être révélée, de quelque chose de merveilleux qui était à venir. Leurs âmes se réjouissaient sans savoir exactement pourquoi.

A ce moment de notre histoire, la famille Saint-Clare est établie dans la villa du lac Ponchartrain. Les ardeurs brûlantes de l'été ont amené sur les bords de ce lac, pour y jouir de ses brises rafraîchissantes, tous les habitants de la Nouvelle-Orléans qui ont pu quitter le séjour étouffant et malsain de la ville.

La villa de Saint-Clare était construite dans le style des maisons de campagne des Indes orientales. Elle était entourée de légères vérandahs formées de bambous, et s'ouvrant de toutes parts sur des jardins splendides ou de fraîches pelouses. La porte du salon donnait sur un grand jardin, orné de plantes pittoresques et des fleurs embaumées des tropiques; des sentiers sinueux conduisaient jusqu'aux rives du lac, dont la nappe argentée s'élevait et s'abaissait doucement sous les rayons du soleil, — spectacle toujours changeant et toujours beau.

Nous assistons maintenant à un magnifique coucher de soleil, éclatant d'or et de lumière, qui enveloppe l'horizon d'une couronne de gloire, et qui fait de l'eau un autre ciel. Les ondes paisibles du lac semblent divisées en bandes roses et dorées, interrompues seulement par de blanches voiles, qui glissent çà et là comme

des fantômes. Déjà quelques étoiles d'or scintillent au ciel, réfléchissant leur image tremblante dans le miroir des eaux.

A l'extrémité du jardin, Tom et Eva étaient assis sur un banc de mousse, à l'ombre d'un berceau. C'était un dimanche soir; la Bible d'Eva était ouverte sur ses genoux. Elle lut :

« *Et je vis une mer de verre, mêlée de feu.* »

— Tom, dit Eva en s'arrêtant soudain et en désignant le lac, la voilà!

— Quoi? miss Eva.

— Ne voyez-vous pas? — là! dit l'enfant en montrant les eaux miroitantes qui réfléchissaient dans leurs ondulations l'éclat et la splendeur du ciel. — Voilà cette mer de verre mêlée de feu.

— C'est vrai, miss Eva, dit Tom; et il se mit à chanter :

Aube du jour, oh! si j'avais ton aile,
Vers Canaan je volerais;
Par les anges conduit, chez moi je monterais,
A la Jérusalem nouvelle.

— Où pensez-vous que soit la nouvelle Jérusalem, oncle Tom? demanda Eva.

— Là-haut, au-dessus des nuages, miss Eva.

— C'est bien cela! je la vois, dit Eva; regardez ces nuages : ne ressemblent-ils pas à de grandes portes de perles? Et derrière eux, loin, loin, bien loin, tout est d'or... Tom, chantez : « *Les esprits brillants...* »

Et Tom chanta ces paroles d'une hymne bien connue :

Je les vois, chacun sur un trône !
Je vois ces êtres surhumains !
Un éclat divin les couronne ;
La lumière les environne,
Et des palmes sont dans leurs mains !

— Oncle Tom, je les *ai vus !* dit Eva.

Tom n'en doutait pas ; il n'en était nullement surpris. Si Eva lui eût dit qu'elle avait habité le ciel, il aurait trouvé la chose probable.

— Ils viennent quelquefois me visiter dans mon sommeil, ces esprits bienheureux, continua l'enfant. — Et ses yeux revêtirent leur expression mystique et rêveuse, tandis qu'elle murmurait à voix basse :

La lumière les environne,
Et des palmes sont dans leurs mains !

— Oncle Tom, dit Eva, *j'y vais !*

— Où ? miss Eva.

L'enfant se leva, et de sa petite main montra le ciel ; et tandis que ses yeux y restaient fixés avec ardeur, les feux du soir illuminaient son visage et doraient sa chevelure d'un éclat céleste et surnaturel.

— Je vais *là*, vers les esprits brillants ! répéta-t-elle. Tom, *j'irai, j'irai bientôt !*

Ce bon et fidèle ami fut frappé au cœur. Il avait bien remarqué, depuis six mois, que les petites mains d'Eva devenaient de jour en jour plus maigres, que son teint était plus transparent, sa respiration plus courte ; il avait remarqué aussi qu'elle ne pouvait plus courir et jouer plusieurs heures dans le jardin comme autrefois, mais

qu'elle était de suite lasse et abattue. Il avait même entendu miss Ophélia parler d'une toux opiniâtre que tous ses remèdes ne pouvaient guérir, et dans ce moment même les joues et les petites mains de l'enfant étaient brûlantes de fièvre; mais jamais la pensée que venait d'exprimer Eva ne lui était venue à l'esprit.

La conversation de Tom et d'Eva fut interrompue par un appel réitéré de miss Ophélia.

— Eva, Eva! la rosée tombe; tu ne devrais pas rester dehors si tard, mon enfant.

Eva et Tom se hâtèrent de rentrer.

Miss Ophélia était fort habile dans l'art de soigner les malades. Elle avait appris à discerner les premiers symptômes de cette maladie lente et insidieuse, qui fait tant de victimes parmi ce que la terre a de plus beau et de plus aimable, et qui, avant qu'une seule fibre de vie semble brisée, les scelle irrévocablement pour la mort.

Elle avait remarqué cette faiblesse toujours croissante, cette toux sèche, la rougeur passagère des joues d'Eva, et son expérience ne pouvait être trompée par l'éclat brillant de ses yeux et par la vivacité factice que lui donnait l'ardeur de la fièvre.

Elle essaya de communiquer ses craintes à Saint-Clare; mais il rejeta ses insinuations, avec une agitation bien différente pourtant de son insouciance habituelle.

— Ne dites plus cela, cousine, je ne puis le souffrir, répondit-il. Ne voyez-vous pas que la petite grandit? Les enfants s'affaiblissent toujours quand ils grandissent trop vite.

— Mais elle a une toux...

— Oh! ce n'est rien que cette toux, absolument rien. Elle a pris un léger froid, sans doute.

— Oui, mais c'est justement ainsi qu'ont été prises Elisa, Jane, ainsi qu'Ellen et Maria Sanders...

— Bah! ce sont des contes de nourrice, cousine. Vous avez tant de prudence qu'un enfant ne saurait tousser ni éternuer sans que vous désespériez aussitôt de sa vie. Continuez seulement à soigner notre chère petite, empêchez-la de respirer l'air du soir, et vous verrez qu'elle se portera à merveille.

Ainsi disait Saint-Clare ; il n'était pourtant pas lui-même sans inquiétude. Jour après jour il observait Eva avec une fiévreuse anxiété. Il répétait sans cesse que l'enfant allait très-bien, que sa toux n'était rien de grave, que c'était seulement une légère affection d'estomac très-fréquente chez les enfants. Mais il restait plus souvent près d'elle, la menait plus souvent avec lui dans ses promenades à cheval, apportait presque chaque jour à la maison quelque nouvelle potion ou quelque élixir fortifiant ; « non pas, » disait-il, « que l'enfant en eût *besoin*, mais cela ne pouvait lui faire du mal. »

La maturité toujours croissante de l'esprit et des sentiments d'Eva était ce qui le frappait le plus au cœur. Quoique revêtue encore de toutes les grâces de l'enfance, elle laissait tomber, à son insu, des paroles d'une haute portée et d'une sagesse surnaturelle, qui paraissaient lui être inspirées d'en haut. Dans ces occasions, Saint-Clare, saisi d'un tressaillement soudain, la serrait dans ses bras, comme si cette étreinte

passionnée pouvait la retenir, et il prenait tout bas, dans sa terreur, la folle détermination de ne jamais s'en séparer.

Le cœur et l'âme de l'enfant semblaient absorbés dans des œuvres de bonté et d'amour. Elle était généreuse de sa nature, mais on remarquait maintenant chez elle je ne sais quoi de sensible et de réfléchi, qui révélait la maturité d'une femme. Elle aimait encore à jouer avec Topsy ou avec les autres enfants de couleur, mais elle semblait préférer être spectatrice de leurs jeux; elle restait quelquefois des demi-heures à rire des tours grotesques de Topsy; puis un nuage passait sur son front, ses yeux se voilaient et ses pensées prenaient une autre direction.

— Maman, dit-elle un jour à sa mère, pourquoi n'apprenez-vous pas à lire à vos esclaves?

— Quelle question! mon enfant. Personne ne le fait.

— Et pourquoi? demanda Eva.

— Cela ne leur servirait à rien; ils ne travailleraient pas mieux pour cela.

— Mais ils pourraient lire la Bible, maman, et apprendre à connaître la volonté de Dieu.

— Oh! ils peuvent l'entendre lire.

— Mais il me semble, maman, que la Bible a été écrite pour que chacun de nous puisse la lire. Bien souvent les esclaves n'ont personne pour leur en faire la lecture.

— Eva! tu es une singulière enfant, lui dit sa mère.

— Tante Ophélia a appris à lire à Topsy, poursuivit Eva.

— Oui, et tu vois quel bien cela lui fait. Topsy est la plus mauvaise créature que j'aie jamais connue.

— Et la pauvre Mammy! dit Eva. Elle aime tant la Bible, et elle désirerait tant savoir la lire! Comment fera-t-elle quand je ne pourrai plus lui faire la lecture?

Marie, qui était très-occupée à arranger ses tiroirs, lui répondit :

— Oh! sans doute, Eva, tu auras plus tard bien autre chose à faire qu'à lire la Bible aux domestiques. Je ne dis pas que cela ne soit convenable; je le faisais souvent moi-même quand je me portais bien. Mais quand viendra le temps où tu devras t'habiller pour aller en soirée, alors tu n'en auras pas le loisir. — Vois ces bijoux, ajouta-t-elle, je te les donnerai quand tu seras grande. Je les portais la première fois que j'allai au bal, et je puis te dire, Eva, que j'y fis sensation.

Eva prit l'écrin et en sortit un collier de diamants. Elle y fixa ses grands yeux pensifs, mais son esprit était ailleurs.

— Qu'as-tu, mon enfant? tu es si sérieuse! dit Marie.

— Maman, cela vaut-il beaucoup d'argent?

— Oh! oui. Mon père fit venir ces bijoux de France. Ils valent une petite fortune.

— Je voudrais les avoir, pour en disposer à mon gré, dit Eva.

— Eh bien! qu'en ferais-tu?

— Je les vendrais, puis avec l'argent j'achèterais un terrain dans les Etats libres; j'y amènerais tous mes es-

claves, et je ferais venir des instituteurs pour leur apprendre à lire et à écrire.

Eva fut interrompue par un éclat de rire de sa mère.

— Ainsi tu fonderais une maison d'éducation! et tu leur apprendrais, sans doute, à toucher du piano et à peindre sur le velours?

— Je leur enseignerais à lire la Bible, à écrire leurs lettres et à lire celles qu'ils reçoivent, poursuivit Eva avec fermeté. Je sais, maman, qu'il leur est très-pénible de ne pouvoir eux-mêmes faire ces choses. Tom le sent, ainsi que Mammy et beaucoup d'autres.

— Allons, allons, Eva, tu n'es qu'une enfant, et tu ne comprends rien à ces choses.

Eva sortit de la chambre, mais à partir de ce jour elle donna assidûment des leçons de lecture à Mammy.

CHAPITRE XII.

HENRIQUE.

Vers cette époque, Alfred Saint-Clare vint passer un jour ou deux chez son frère, avec son fils aîné âgé de douze ans.

Rien de plus étrange à la fois et de plus beau à voir que ces deux frères jumeaux. La nature, au lieu d'établir entre eux des ressemblances, s'était plu à les faire contraster en tous points ; cependant un lien mystérieux semblait les unir d'une amitié plus qu'ordinaire.

Ils se promenaient souvent en se donnant le bras le long des allées du jardin : Augustin avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds, sa taille souple et élancée, sa physionomie gracieuse et mobile; Alfred avec ses yeux noirs, son profil noble et fier, ses membres robustes et sa démarche assurée. Toujours en discussion sur leurs vues particulières et sur leurs différentes manières d'agir, ils n'en trouvaient pas moins de charmes dans la société l'un de l'autre ; dans le fait, leurs diversités semblaient les unir.

Henrique, comme son père, avait des yeux noirs, une démarche noble et distinguée, de la vivacité et de l'es-

prit. Dès le premier moment de son arrivée, il parut complétement fasciné par les grâces de sa cousine.

Eva possédait un petit poney favori, blanc comme la neige, aussi doux que sa jeune maîtresse et dont l'allure était facile comme le balancement d'un berceau. Tom avait conduit le poney au bout de la vérandah, tandis qu'un garçon mulâtre, âgé d'environ treize ans, menait par la bride un petit cheval arabe, d'un noir d'ébène, que l'on avait fait venir à grands frais pour Henrique.

Henrique, tout fier de sa nouvelle acquisition, s'avançait pour prendre les rênes de la main du jeune groom ; mais ayant jeté un coup d'œil sur l'animal, son front se rembrunit aussitôt.

— Qu'est-ce que je vois, Dodo? s'écria-t-il; chien de paresseux! tu n'as pas étrillé mon cheval ce matin.

— Oh! si, massa, répondit Dodo d'un air soumis; mais il a dû prendre de la poussière depuis lors.

— Tais-toi, coquin! dit Henrique en colère et en levant sa cravache; comment oses-tu ouvrir la bouche?

Le jeune garçon était un beau mulâtre, aux yeux brillants, de la même taille que son maître; les boucles de ses cheveux encadraient son front fier et hardi. Le sang reflua vers ses joues et son regard étincela, tandis qu'il essayait de se justifier.

— Massa Henrique! commença-t-il.

Sans lui laisser le temps de s'expliquer, Henrique le frappa au visage d'un coup de cravache; puis, le saisissant par le bras, il le força à s'agenouiller et se mit à le battre jusqu'à en perdre la respiration.

— Va ! chien impudent ! c'est pour t'apprendre à ne plus répliquer quand je parle, dit-il enfin en le lâchant. Emmène le cheval et étrille-le soigneusement. Je saurai bien te mettre à ta place !

— Mon jeune massa, observa Tom, Dodo allait sans doute vous dire que le cheval s'est roulé par terre comme il le faisait sortir de l'écurie ; il est si vif ! C'est de cette manière qu'il s'est sali. Je l'ai vu l'étriller ce matin.

— Retenez votre langue jusqu'à ce qu'on vous interroge ! dit Henrique avec hauteur ; et tournant les talons il monta l'escalier pour rejoindre Eva, qui était là, revêtue de son costume d'amazone.

— Chère cousine, je suis fâché que ce stupide garçon vous fasse attendre si longtemps, dit-il. Asseyons-nous ici, sur ce banc, jusqu'à ce qu'il ait réparé sa faute. Mais qu'avez-vous, cousine ? vous paraissez si triste ?

— Comment pouvez-vous être si méchant et si cruel envers ce pauvre Dodo ? lui dit Eva.

— Méchant ! cruel ! répéta le jeune garçon avec surprise. Que voulez-vous dire, chère Eva ?

— Je n'aime pas que vous m'appeliez chère Eva, quand vous agissez ainsi, répondit-elle.

— Chère cousine, vous ne connaissez pas Dodo ; c'est le seul moyen de le corriger de ses ruses et de ses mensonges. Il faut l'humilier et ne pas lui laisser ouvrir la bouche ; c'est toujours ainsi que fait papa.

— Mais l'oncle Tom vous a assuré qu'il n'y a pas de sa faute, et Tom ne dit jamais que la vérité.

— Alors, c'est une rareté que ce vieux nègre ! s'écria Henrique ; Dodo dit autant de mensonges que de paroles.

— Vous le forcez à mentir en le traitant de cette manière.

— Vraiment, Eva, vous prenez tant d'intérêt à Dodo que je vais en être jaloux.

— Mais vous l'avez battu, et il ne le mérite pas.

— Eh bien ! cela fera compensation avec une autre fois où je ne le battrai pas quoiqu'il le mériterait... C'est un mauvais drôle que ce Dodo, vous pouvez m'en croire ; les coups ne peuvent que lui faire du bien ; mais à l'avenir je ne le battrai plus devant vous, puisque cela vous fait de la peine.

Eva n'était pas satisfaite, mais elle ne parvint pas à faire comprendre ses sentiments à son cousin.

Dodo parut bientôt avec les chevaux.

— Allons, Dodo, c'est assez bien cette fois, lui dit son jeune maître d'un air plus gracieux. Et maintenant, tiens le cheval de miss Eva, pendant que je l'aiderai à se mettre en selle.

Dodo s'approcha pour tenir le poney d'Eva. Son visage était bouleversé ; on voyait qu'il avait pleuré.

Henrique, qui se piquait d'être très-galant, eut bientôt placé sa jolie cousine sur la selle ; puis rassemblant les rênes, il les lui remit.

Mais Eva se pencha vers Dodo, de l'autre côté du cheval, et lui dit au moment où il lui remettait la bride :

— Vous êtes un bon garçon ; merci, Dodo.

Dodo leva des regards étonnés vers ce doux visage ;

le sang lui monta aux joues, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Ici Dodo ! cria son maître impérieusement.

Dodo s'élança pour tenir le cheval pendant que son maître y montait.

— Tiens, voilà de quoi acheter du sucre candi, Dodo, dit Henrique, et il lui jeta un picaillon (1).

Henrique ralentit l'allure de son cheval pour le mettre au pas de celui d'Eva, tandis que Dodo, immobile, suivait des yeux les deux enfants. L'un lui avait donné de l'argent; l'autre lui avait donné ce dont il avait bien autrement besoin, une parole affectueuse prononcée avec bonté. Depuis peu de mois seulement, Dodo était séparé de sa mère; Alfred l'avait acheté à un marché d'esclaves à cause de sa belle figure, pour faire le pendant du superbe cheval arabe, et il faisait maintenant son apprentissage sous les soins de son jeune maître.

La scène que nous venons de décrire avait eu pour témoins les deux frères Saint-Clare, placés à l'autre bout du jardin.

Augustin rougit, mais il se contenta de dire avec sa nonchalance ironique :

— Je suppose que c'est là ce que vous appelez une éducation républicaine, Alfred?

— Henrique est très-violent quand le sang lui monte à la tête, répondit Alfred d'un ton indifférent.

— Et vous pensez, sans doute, que l'usage du fouet

(1) Pièce de monnaie qui vaut 30 centimes.

est pour lui une pratique instructive? dit Augustin, d'un ton plus animé.

— Je ne pourrais rien pour le retenir, quand même je le voudrais : Henrique est une véritable tempête, sa mère et moi l'avons reconnu depuis longtemps. Au reste ce Dodo est, je crois, de la nature des esprits; les coups de fouet ne peuvent lui faire du mal.

— Des fils élevés comme votre Henrique seront de bons gardiens de nos institutions, reprit Augustin; ils sont si calmes! ils ont tant d'empire sur eux-mêmes! Le proverbe dit : « Ceux qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes ne sauront pas mieux gouverner les autres. »

— Le mauvais côté de notre système, dit Alfred, devenu soucieux, est sans nul doute de rendre difficile l'éducation de nos enfants. Il donne un trop libre essor aux passions, qui, dans notre climat, sont déja bien assez violentes. Henrique me cause parfois de l'inquiétude à ce sujet. L'enfant est généreux, il a bon cœur; mais c'est un vrai pétard quand il s'échauffe. Je crois que, pour achever son éducation, je l'enverrai dans le Nord, où l'obéissance est mieux pratiquée, et où il aura plus de rapports avec ses égaux et moins avec ses inférieurs.

— Puisque l'éducation de la jeunesse est l'affaire la plus importante de l'humanité, continua Augustin, je me demande si ce n'est pas une forte considération contre le système de l'esclavage, qu'il y soit si peu favorable?

— Il l'est à certains égards, j'en conviens, mais sous d'autres rapports, il a ses avantages. Nos enfants appren-

nent de bonne heure à devenir vaillants et courageux; de plus, les vices d'une race abjecte tendent à les fortifier dans les vertus contraires. Ainsi, par exemple, je pense qu'Henrique est plus saisi de la beauté de la vérité quand il voit que le mensonge et la fraude sont les caractères constants de la race noire.

— C'est une manière tout à fait chrétienne d'envisager le sujet! observa Augustin en souriant malicieusement.

— C'est la vérité, que ce soit chrétien ou non, répliqua son frère. Mais je crois, Augustin, qu'il est entièrement inutile de discuter sur cette grave question. Que pensez-vous d'une partie de trictrac?

Les deux frères montèrent l'escalier de la vérandah, et bientôt après ils étaient installés devant une légère table de bambou, avec la boîte du jeu au milieu. Avant de commencer, Alfred se mit à dire :

— Je vous assure, Augustin, que si j'avais vos idées, je tenterais quelque chose.

— Oh! je n'en doute pas; vous êtes un homme d'action, vous! Mais que feriez-vous?

— Je ferais instruire mes esclaves pour servir de modèles aux autres, dit Alfred assez dédaigneusement.

— Autant vaudrait leur mettre le mont Etna sur les épaules, et leur ordonner de se tenir debout avec ce fardeau, que d'instruire les esclaves, quand tout le poids de la société pèse sur eux et les écrase. D'ailleurs, à quoi peuvent aboutir les efforts d'un seul homme, quand tous les autres agissent en sens inverse? L'éducation, pour faire quelque chose, doit être une éducation de

l'Etat, ou tout au moins il faut qu'un assez grand nombre de personnes s'accordent pour la répandre.

— C'est à vous de jouer, interrompit Alfred.

Et les deux frères furent bientôt tellement absorbés par le jeu, qu'ils continuèrent en silence jusqu'à ce que le pas des chevaux retentît sous la vérandah.

— Voici les enfants, s'écria Augustin en se levant. Regardez, Alfred ! avez-vous jamais vu un plus beau spectacle?

C'était un beau spectacle, en effet : Henrique, avec son front élevé, ses boucles noires et luisantes, ses joues animées, riait gaiement en se penchant vers sa cousine. Celle-ci portait une amazone bleue, avec un chapeau de même couleur. L'exercice avait donné à ses joues un incarnat plus vif, qui rehaussait encore l'effet de son teint transparent et de ses cheveux dorés.

— Quelle éblouissante beauté! dit Alfred. Que de cœurs elle va faire soupirer un de ces jours !

— Oh ! oui, bien des cœurs se briseront à son sujet, je le crains! murmura Saint-Clare avec une soudaine amertume ; et il s'avança pour la faire descendre de cheval.

— Eva, ma chérie ! n'es-tu pas bien fatiguée ? demanda-t-il en la serrant dans ses bras.

— Non, papa, répondit l'enfant ; mais sa courte et pénible respiration alarma son père.

— Pourquoi galoper si fort, ma chère petite ? tu sais que cela te fait mal.

— Je me sentais si bien, papa, et c'était si agréable, que je l'ai oublié.

Enrique et Eva.

Saint-Clare la porta dans ses bras jusqu'au salon où il la déposa sur un canapé.

— Henrique! dit-il à son neveu, vous n'auriez pas dû laissser courir Eva si vite; il faut maintenant prendre bien soin d'elle.

— Je m'en charge très-volontiers, dit Henrique en s'asseyant près de sa cousine et en lui prenant la main.

Bientôt Eva se sentit mieux. Son père et son oncle reprirent leur jeu et les enfants furent laissés seuls.

— Savez-vous, Eva, commença Henrique, que je regrette bien que papa ne veuille rester ici que deux jours parce que je ne vous reverrai pas de bien longtemps? Je voudrais essayer de devenir bon et de ne plus maltraiter Dodo. Vous le savez, je suis quelquefois un peu vif, mais autrement je lui donne souvent de petites pièces de monnaie, et vous pouvez voir qu'il est bien vêtu; Dodo a donc tout lieu d'être satisfait.

— Et seriez-vous satisfait, si vous n'aviez personne auprès de vous pour vous aimer?

— Moi? il va sans dire que non.

— Et vous avez séparé Dodo de tous ses amis, de toutes les personnes qui pouvaient l'aimer? qui serait heureux dans cette situation?

— Que voulez-vous que j'y fasse? Je ne puis lui rendre sa mère, et je ne puis l'aimer moi-même.

— Et pourquoi ne l'aimeriez-vous pas? dit Eva.

— *Aimer Dodo!* vous ne le voudriez pas, cousine! Je puis avoir des bontés pour un esclave, mais l'aimer! Vous n'aimez pas vos esclaves, je pense?

— Mais si, je les aime.

— C'est singulier !

— La Bible ne dit-elle pas que nous devons aimer tout le monde ?

— Oh ! la Bible ! Elle dit beaucoup de choses semblables, c'est vrai ; mais vous savez bien, Eva, que personne ne songe à les faire.

Eva, les yeux fixes et rêveurs, gardait le silence.

— Quoi qu'il en soit, cher cousin, reprit-elle, aimez le pauvre Dodo et soyez bon pour lui ; faites-le pour l'amour de moi.

— Il n'est rien que je ne fasse pour l'amour de vous, chère cousine, car vous êtes, en vérité, la plus aimable créature que je connaisse !

L'ardeur avec laquelle parlait Henrique anima singulièrement sa belle physionomie. Eva l'écoutait avec simplicité, sans que l'expression de sa figure fût le moins du monde altérée. Elle se contenta de lui répondre :

— Je suis bien aise que vous pensiez ainsi, cher Henrique. J'espère que vous vous souviendrez de votre promesse.

La cloche du dîner termina cet entretien.

CHAPITRE XIII.

PRÉSAGES.

Alfred et Henrique Saint-Clare partirent deux jours après. Eva, qui avait été stimulée par la société de son jeune cousin à faire de l'exercice au delà de ses forces, commença à décliner rapidement. Sant-Clare avait repoussé jusqu'alors la pensée de consulter un médecin; il lui eût semblé, en le faisant, donner de la réalité à un douloureux pressentiment. Mais Eva ayant été assez souffrante pour être obligée pendant plusieurs jours de garder la chambre, un homme de l'art fut appelé. Au bout de quelques semaines, il parut s'opérer une notable amélioration dans l'état de la jeune fille... décevante illusion, hélas! dont cette inexorable maladie berce souvent des cœurs angoissés, sur le bord même de la tombe! On vit encore Eva parcourir d'un pas léger la vérandah et les jardins; on la vit de nouveau jouer et rire, et son père, dans le transport de sa joie, déclara qu'elle aurait bientôt repris sa belle santé.

Seuls, miss Ophélia et le médecin ne furent point abusés par cette trêve momentanée. Mais je me trompe; il y avait aussi un autre cœur qui ne se faisait point illu-

sion. C'était celui d'Eva. Quelle est cette voix mystérieuse, qui parle quelquefois à l'âme, avec tant de calme et tant de clarté, de son prochain départ? Est-ce le secret instinct de la nature qui se meurt, ou la vive impulsion de l'âme vers l'immortalité qui s'avance?... Quoi qu'il en soit à cet égard, Eva possédait au fond de son cœur la certitude pleine de douceur et de paix qu'elle était maintenant près du ciel, — certitude calme comme un beau coucher du soleil, douce comme le silence d'une soirée d'automne, à laquelle ne se mêlait d'autre sentiment pénible que la pensée du chagrin de ceux qui l'aimaient.

Quoique dès le berceau Eva eût été entourée des soins les plus délicats et que la vie ne déroulât devant elle que des perspectives de joie et de bonheur, la mort ne causait aucun regret à Eva.

En parcourant le livre qu'elle lisait si souvent avec son vieil ami, l'image de Celui qui aimait les petits enfants avait saisi son jeune cœur; elle s'y était gravée, et, à force de la contempler et d'y penser, cette image avait cessé d'être pour elle le tableau d'un passé lointain; elle était devenue une réalité vivante qui l'enveloppait de toutes parts. L'amour de ce bon Sauveur pénétrait son cœur simple et enfantin d'une tendresse surnaturelle, et c'était à *Lui*, disait-elle, et dans *son* ciel qu'elle voulait aller.

Cette âme sensible souffrait toutefois; mais c'était pour ceux qu'elle laissait en arrière; pour son père surtout et pour sa mère. Elle souffrait aussi à l'idée de quitter ces esclaves fidèles et dévoués, pour qui elle était

comme un rayon de soleil; plus que jamais elle brûlait d'un vague désir de faire quelque chose pour eux, et non-seulement pour eux, mais pour toute leur race : désir passionné qui contrastait amèrement avec la faiblesse de sa frêle enveloppe.

— Oncle Tom, dit-elle un jour en interrompant sa lecture, je comprends maintenant que Jésus ait *voulu* mourir pour nous.

— Comment cela? miss Eva.

— Parce que j'ai éprouvé quelque chose de pareil.

— Je ne comprends pas, miss Eva. Que voulez-vous dire?

— Je ne saurais l'expliquer; mais quand j'ai vu sur le bateau où nous étions, vous et moi, ces pauvres créatures que l'on avait séparées de leurs mères, de leurs maris... quand j'ai entendu les femmes demander à grands cris leurs enfants, et quand dernièrement on m'a raconté l'histoire de la pauvre Prue... enfin, dans bien d'autres occasions encore, j'aurais désiré mourir, si ma mort avait pu mettre un terme à tant de souffrances. Oui, Tom, *je voudrais mourir* pour les esclaves, si c'était possible, répéta l'enfant avec ardeur, en posant sa petite main amaigrie sur la main noire de son ami.

Tom regarda sa jeune maîtresse avec admiration, et quand, à la voix de son père, elle se fut éloignée doucement, il la suivit du regard en essuyant ses larmes.

— C'est en vain que nous voudrions garder miss Eva près de nous, dit-il à Mammy qu'il rencontra un moment après; le Seigneur l'a marquée de son sceau.

— Ah! oui, s'écria Mammy en élevant les mains, je

l'ai toujours dit. Elle n'a jamais été comme un enfant qui doit vivre. Il y a quelque chose de si profond dans ses yeux ! Je l'ai dit à madame bien souvent, et voilà que cela arrive... nous ne le voyons que trop !... Cher petit agneau !

Eva monta légèrement l'escalier de la vérandah pour rejoindre son père. Le jour touchait à sa fin ; les rayons du soleil couchant formaient comme une auréole autour de sa tête blonde ; elle s'avançait vêtue de blanc, les cheveux ondoyant sur les épaules, les joues teintes des plus vives couleurs, les yeux brillants de la fièvre qui la consumait.

Saint-Clare l'avait appelée pour lui montrer une statuette qu'il venait d'acheter ; mais en la voyant approcher, son apparence presque surnaturelle lui causa une impression aussi subite que douloureuse. Il est un genre de beauté si parfaite et pourtant si fragile, que nous ne pouvons en supporter la vue. Saint-Clare prit vivement sa fille entre ses bras, oubliant presque ce qu'il voulait lui dire.

— Eva, chérie, tu es mieux ces jours-ci, n'est-ce pas ?

— Papa, répondit Eva avec l'accent d'une soudaine fermeté, j'ai beaucoup de choses à vous dire et je voudrais le faire aujourd'hui, avant d'être plus faible.

Saint-Clare frissonna. Eva s'assit sur ses genoux. Elle posa sa tête sur le sein de son père, et continua :

— Il est inutile, papa, que je vous cache plus longtemps ce que j'ai sur le cœur. Je vais vous quitter, et vous quitter pour ne plus revenir !

L'enfant se mit à sangloter.

— Oh! ma chère petite Eva! dit Saint-Clare d'une voix tremblante, mais qu'il s'efforçait de rendre gaie; tu deviens nerveuse, tu te laisses décourager, mais il faut éloigner de ton esprit ces sombres pensées. Vois la statuette que je t'ai apportée.

— Non, dit Eva en la repoussant doucement, ne cherchez pas à vous faire illusion. Je ne suis pas mieux, je le sens bien, et je partirai dans peu de temps. Je ne suis pas nerveuse, je ne suis pas découragée. Si ce n'était à cause de vous, papa, et de tous les amis que je laisse ici-bas, je serais parfaitement heureuse de m'en aller. J'ai besoin d'aller au ciel... Je brûle d'y aller!

— Chère enfant, qu'est-ce donc qui fait désirer à ton pauvre petit cœur de quitter cette terre? Ne t'avons-nous pas donné tout ce qui pouvait te rendre heureuse?

— C'est uniquement à cause de ceux que j'aime que je consentirais à rester encore, mais j'aime mieux aller au ciel! répéta l'enfant. Il y a tant de choses ici-bas qui m'attristent, qui me paraissent terribles! Il vaut mieux que je m'en aille, papa; seulement je ne voudrais pas vous quitter... Cette pensée me brise le cœur!

— Quelles sont ces choses, Eva, qui t'attristent et qui te paraissent terribles?

— Oh! des choses qui se sont faites de tout temps. Je suis triste à cause de nos pauvres esclaves; ils m'aiment tant, ils ont toujours été si bons pour moi. Je désirerais, papa, qu'ils fussent tous *libres!*

— Et crois-tu qu'ils ne soient pas heureux maintenant?

— Oui, mais si quelque chose vous arrivait, papa, que deviendraient-ils? Il n'y a pas beaucoup d'hommes comme vous, papa. Oncle Alfred n'est pas comme vous, ni les maîtres de la pauvre Prue. Quelles horribles choses se font et peuvent se faire!

Et Eva frémit involontairement.

— Chère enfant, tu es trop sensible; je regrette que tu aies entendu toutes ces histoires.

— Voilà justement ce qui me fait de la peine, papa : vous voudriez que je n'eusse aucune douleur, aucune souffrance, que je n'entendisse jamais rien de triste, quand la vie entière de tant de pauvres créatures n'est que douleurs et chagrins! cela me semble trop égoïste. Je dois connaître toutes ces choses; je dois m'en attrister. Elles me sont toujours allées profondément au cœur. J'y ai beaucoup pensé, papa; n'y aurait-il pas moyen de rendre la liberté à tous les esclaves?

— C'est une question difficile, ma chérie. Il n'y a pas de doute que ce ne soit un détestable état de choses; c'est mon opinion et celle de beaucoup de gens. Je souhaite du fond de mon cœur qu'il n'y ait plus d'esclaves sur la terre; mais je ne sais comment il faudrait s'y prendre pour atteindre ce résultat.

— Papa, vous êtes si bon, si noble, si généreux, vous avez une manière si agréable de dire les choses : ne pourriez-vous pas persuader à tout le monde que c'est mal d'agir ainsi? Quand je serai morte, papa, vous vous rappellerez ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas? et vous tenterez quelque chose pour l'amour de moi.

— Quand tu seras morte ! Que dis-tu , Eva ? s'écria Saint-Clare éperdu. Oh ! mon enfant , ne parle pas ainsi ! tu es tout ce que j'aime sur la terre !

— L'enfant de la pauvre Prue était aussi ce qu'elle aimait le plus sur la terre , et pourtant elle a dû entendre ses cris sans pouvoir les apaiser ! Papa , ces pauvres créatures aiment leurs enfants autant que vous m'aimez ; oh ! faites quelque chose pour elles ! La pauvre Mammy aime ses enfants ; j'ai vu les larmes couler de ses yeux en parlant d'eux. Tom aussi aime ses enfants. C'est affreux , papa , que tous les jours on sépare les pauvres nègres de leurs enfants !

— Assez , assez , ma bien-aimée , dit Saint-Clare en la calmant ; ne t'afflige pas ainsi , et ne parle plus de la mort ; je ferai tout ce que tu désires.

— Eh bien ! promettez-moi , cher père , de rendre la liberté à Tom , dès que... Elle s'arrêta , puis elle ajouta en hésitant : — dès que je serai partie !

— Oui , oui , ma chérie , je ferai tout ce que tu voudras... Je ferai tout ce que tu demandes.

— Cher papa , dit l'enfant en appuyant sa joue brûlante contre celle de son pére , combien j'aimerais que nous pussions aller ensemble !

— Où , ma bien-aimée ? demanda Saint-Clare.

— Dans la demeure que nous a préparée notre Sauveur ; là tout est doux et paisible... là tout est amour !

Sans le croire , l'enfant parlait de ce lieu comme si elle l'eût déjà habité : — Ne voudriez-vous pas y venir , papa ? ajouta-t-elle.

Saint-Clare ne répondit pas, mais il la serra plus étroitement sur son cœur.

— Vous viendrez me rejoindre, reprit l'enfant avec ce ton de ferme certitude qu'elle prenait quelquefois.

— Oui, je te suivrai, je ne t'oublierai pas...

Les ombres de la nuit s'épaississaient autour d'eux, et Saint-Clare pressait encore silencieusement sur son cœur la frêle créature.

Il ne voyait plus son regard profond; mais sa voix arrivait à son oreille, semblable à celle de quelque esprit céleste; alors, dans une espèce de vision, sa vie passée se déroula tout entière à ses yeux; il lui sembla entendre les hymnes et les prières de sa mère; il crut encore éprouver les mouvements de ferveur et les aspirations vers le bien qu'il avait ressentis dans sa jeunesse. Il se souvint aussi qu'entre ce passé plein de douceur et le présent si rempli d'amertume, s'étaient écoulées de longues années d'incrédulité et de mondanité, — ce qu'on appelle, hélas! dans le monde, une vie honorable.

L'homme est capable de penser beaucoup en peu de temps. Saint-Clare vit et sentit beaucoup de choses, ce soir-là, mais il garda ses pensées dans son cœur. Lorsque l'obscurité de la nuit eut tout envahi, il porta l'enfant dans sa chambre, et quand l'heure de la coucher fut arrivée, Saint-Clare renvoya les domestiques, et la berça lui-même dans ses bras en chantant doucement, jusqu'à ce qu'elle fût endormie.

CHAPITRE XIV.

LA PETITE ÉVANGÉLISTE.

C'était un dimanche après-midi. Saint-Clare, étendu sur un fauteuil de bambou dans la vérandah, fumait son cigare. Dans la chambre, en face de la fenêtre, Marie, tenant à la main un livre de prières élégamment relié, reposait à demi couchée sur un canapé, sous l'abri d'un moustiquaire de gaze.

Quant à miss Ophélia, qui avait découvert dans les environs une petite réunion méthodiste, elle s'y était fait conduire, ainsi qu'Eva, par Tom, qui remplissait toujours les fonctions de cocher. A leur retour, miss Ophélia marcha droit à sa chambre pour poser son chapeau et son châle, selon son invariable habitude, tandis qu'Eva, répondant à l'appel de son père, vint s'asseoir sur ses genoux pour lui raconter ce qu'elle avait entendu à la réunion. Tout à coup partirent de la chambre de miss Ophélia de grandes exclamations, ainsi que de violents reproches adressés à quelqu'un.

— Quelque nouvelle sottise de Topsy ! dit Saint-Clare. Je me trompe fort si ce n'est pas elle qui occasionne tout ce vacarme.

Miss Ophélia parut alors, en proie à une violente indignation, et traînant la coupable après elle.

— Avance donc ! lui dit-elle ; je vais tout raconter à ton maître !

— Qu'y a-t-il ? demanda Augustin.

— Ce qu'il y a, c'est que je ne veux pas être tourmentée plus longtemps par cette enfant ! C'est plus que la chair et le sang ne peuvent supporter. Je l'avais enfermée, et lui avais donné un cantique à apprendre ; mais savez-vous ce qu'elle a fait ? Elle a découvert l'endroit où je tiens mes clés, a sorti de ma commode une garniture de chapeau, qu'elle a mise en pièces pour en faire une robe à sa poupée ! A-t-on jamais vu pareille chose ? Augustin, ajouta la bonne demoiselle, je ne sais plus que faire. Je me suis épuisée à instruire, à exhorter, à reprendre cette malheureuse enfant ; je l'ai fouettée, je lui ai infligé toutes sortes de punitions, et elle est absolument la même qu'au premier jour.

— Viens ici, petite guenon ! dit Saint-Clare à l'enfant.

Topsy s'approcha, en clignotant avec une singulière expression de crainte et d'espièglerie.

— Pourquoi as-tu fait cette méchanceté ? demanda Saint-Clare, que la physionomie de l'enfant amusait malgré lui.

— C'est sans doute la faute de mon mauvais cœur, répondit Topsy d'un air d'humilité ; miss Ophélia le dit.

— Ne vois-tu pas combien ta maîtresse se donne de peine pour toi ? Elle a fait tout ce qu'elle a pu s'imaginer pour t'apprendre à te bien conduire.

— Oui, massa, c'est vrai ; ma vieille maîtresse disait la même chose. Elle me fouettait bien plus fort, elle m'arrachait les cheveux et me frappait la tête contre la porte ; mais tout cela n'a servi de rien. Je crois qu'elle m'aurait arraché tous les cheveux de la tête sans me rendre meilleure... Je suis si méchante ! Je ne suis qu'une négresse, voyez-vous !

— Il faudra que j'abandonne son éducation, dit miss Ophélia à Saint-Clare ; je ne puis y tenir plus longtemps.

— Cousine, permettez-moi de vous faire une question, dit Saint Clare.

— Laquelle ?

— Puisque votre Evangile n'a pas assez de puissance pour convertir une petite païenne que vous avez là entre les mains, à vous toute seule, tout le jour, à quoi sert-il d'envoyer un ou deux pauvres missionnaires parmi des multitudes d'individus qui ne valent pas mieux qu'elle ? Topsy n'est qu'un échantillon de milliers de ses compatriotes.

Pendant que miss Ophélia cherchait une réponse, Eva, jusqu'alors témoin silencieux de cette scène, fit signe à Topsy de la suivre dans un petit salon vitré, placé à un bout de la vérandah, et dont Saint-Clare avait fait son cabinet de lecture. C'est là qu'entrèrent Eva et Topsy.

— Que va faire Eva ? dit Saint-Clare ; je suis curieux de le savoir.

Et s'avançant sur la pointe des pieds, il souleva le rideau qui couvrait la porte ; puis mettant son doigt

sur sa bouche, il fit signe à miss Ophélia d'avancer. Les deux enfants étaient assises sur le pavé, en face l'une de l'autre : Topsy, avec son air drôle et insouciant; Eva, les yeux pleins de larmes et l'air profondément ému.

— Qu'est-ce qui te rend si méchante, Topsy? lui disait-elle. Pourquoi ne veux-tu pas essayer d'être bonne? N'aimes-tu personne, Topsy?

— Sais pas ce que c'est qu'aimer; j'aime le sucre candi et les bonbons, répondit Topsy.

— Mais n'aimes-tu pas ton père et ta mère?

— Je n'en ai jamais eu, vous le savez bien. Je vous l'ai dit, miss Eva.

— Oh! j'oubliais, reprit Eva avec tristesse; mais n'as-tu point de frère, de sœur, de tante?

— Non, je n'ai rien de tout cela. Je n'ai jamais eu personne.

— Mais, Topsy, si seulement tu essayais d'être bonne, tu y parviendrais.

— Et quand même je serais bonne, je ne serais qu'une négresse après tout, dit Topsy. Si je pouvais changer de peau et devenir blanche, alors j'essaierais.

— Mais on peut t'aimer, quoique tu sois noire, Topsy. Miss Ophélia t'aimerait, si tu étais bonne.

Topsy fit entendre le petit rire par lequel elle exprimait d'ordinaire son incrédulité.

— Ne le crois-tu pas? demanda Eva.

— Non; elle ne peut pas me souffrir parce que je suis noire. Elle aimerait autant toucher un crapaud que moi. Personne n'aime les nègres, et les nègres ne peu-

vent rien faire de bon. Mais cela m'est égal, ajouta Topsy en se mettant à siffler.

— Oh ! Topsy ! pauvre enfant ! je t'aime, *moi !* dit Eva, avec une soudaine explosion de tendresse et en posant sa petite main maigre sur l'épaule de Topsy. Je t'aime, parce que tu n'as ni père, ni mère, ni amis... parce que tu es une enfant pauvre et méprisée... Je t'aime, et je voudrais te rendre bonne. Je suis bien malade, Topsy ; je ne crois pas que je vivrai longtemps, et je suis affligée de te voir si méchante. Essaie de devenir bonne, pour l'amour de moi ! J'ai si peu de temps à rester avec toi, Topsy !...

A l'ouïe de ces paroles, les yeux de la petite négresse débordèrent de grosses larmes, qui tombèrent une à une sur la petite main blanche de sa compagne. Dans ce moment, un rayon de foi et d'amour divin perça les ténèbres de son âme ! Elle courba la tête sur ses genoux, et se mit à pleurer et à sangloter ; tandis que la belle enfant, penchée sur elle, ressemblait à un de ces anges de lumière qui viennent ramener le pécheur.

— Pauvre Topsy ! poursuivit Eva, ne sais-tu pas que Jésus nous aime tous également ? Il veut t'aimer autant que moi ; il t'aime comme je t'aime, seulement son amour est bien plus fort. Il t'apprendra à devenir bonne, afin qu'après la mort tu puisses être pour toujours un ange dans le ciel, tout comme si tu étais blanche. Pense un peu à cela, Topsy ! tu peux devenir un de ces esprits rayonnants dont parlent les hymnes de l'oncle Tom.

— Oh ! chère miss Eva ! chère miss Eva ! s'écria l'en-

fant; j'essaierai! oui, j'essaierai! Je ne m'en étais jamais souciée jusqu'à présent.

Saint-Clare laissa retomber le rideau.

— Voilà qui me rappelle ma mère, dit-il à miss Ophélia; ce qu'elle me disait est vrai : si nous voulons rendre la vue aux aveugles, il faut faire comme Jésus : les appeler à nous, et *leur imposer les mains.*

— J'ai toujours eu de l'antipathie pour les nègres, répondit miss Ophélia ; et c'est un fait, je ne pouvais souffrir que cette enfant me touchât, mais je ne croyais pas qu'elle s'en fût aperçue.

— Fiez-vous aux enfants pour découvrir ces sortes de choses, reprit Saint-Clare. Vous aurez beau les combler de faveurs et de bienfaits, vous n'exciterez pas chez eux le moindre sentiment de reconnaissance tant qu'ils devineront cette répugnance de votre cœur; c'est singulier, mais c'est ainsi.

— Je ne sais comment me débarrasser de ce sentiment; les nègres me sont désagréables, cette enfant en particulier, continua miss Ophélia. Que faire pour me vaincre?

— Voyez Eva, elle y est bien parvenue.

— Oh! c'est qu'elle est si aimante!... Après tout, elle n'est que l'image de Jésus-Christ, et nous sommes tous appelés à lui devenir semblables, dit miss Ophélia avec sérieux. Combien je voudrais aussi lui ressembler!

CHAPITRE XV.

MORT.

Si quelqu'un, au matin, voilé par le trépas,
Disparaît dans la tombe, oh! ne le pleurez pas.

La chambre à coucher d'Eva était une pièce spacieuse qui donnait sur la vérandah. Elle communiquait d'un côté avec l'appartement de son père et de sa mère, et de l'autre avec celui de miss Ophélia. Saint-Clare s'était plu à orner cette pièce ; son goût exquis avait su la mettre en parfaite harmonie avait celle qui l'occupait. Aux fenêtres étaient des rideaux de mousseline blanche et rose; sur le pavé s'étendait un tapis dont Saint-Clare avait fourni le dessin et qu'il avait fait venir de Paris ; on y voyait tout autour une guirlande de feuilles et de boutons de roses, et au centre un bouquet des mêmes fleurs épanouies. Le lit, les chaises et les fauteuils étaient faits de bambou et ornés de gracieuses sculptures.

Sur une console d'albâtre, au chevet du lit, une belle statue d'ange, les ailes déployées, tenait à la main une couronne de myrte. Cette couronne supportait de légers

rideaux de gaze rose, lamée d'argent, qui retombaient autour du lit, précaution indispensable dans ce climat pour se défendre des moustiques. Les moelleux sofas de bambou étaient garnis de coussins roses et enveloppés de rideaux de gaze, pareils à ceux du lit, que des statues sculptées soutenaient de leurs mains. Au milieu de la chambre, sur une petite table de bambou, était un vase en marbre de Paros, ayant la forme d'un lis entouré de ses boutons; son calice était toujours rempli de fleurs. Les livres d'Eva, ses petits bijoux et une élégante écritoire, que son père lui avait donnée lorsqu'elle avait commencé à écrire, y trouvaient place également.

Une belle statuette du Seigneur Jésus bénissant les petits enfants occupait le milieu de la cheminée, entre deux vases de marbre que Tom était heureux et fier d'orner chaque matin de nouveaux bouquets. Deux ou trois belles peintures, représentant divers sujets simples et enfantins, garnissaient les murs de la chambre. Enfin, le regard ne rencontrait partout que des images de paix, d'innocence et de beauté; et quand les yeux d'Eva s'ouvraient aux premières lueurs du jour, ils ne manquaient jamais de se reposer sur des objets propres à lui inspirer de gracieuses et douces pensées.

La force factice qui avait soutenu Eva pendant quelque temps déclinait avec rapidité. Elle ne se promenait plus que rarement sur la galerie; le plus souvent, on la voyait couchée sur un petit sofa, près de la fenêtre ouverte, ayant ses grands yeux fixés sur le lac, dont ils suivaient les ondulations.

C'est dans cette attitude qu'elle reposait une après-midi, sa Bible à demi ouverte sur ses genoux, ses petits doigts transparents glissant négligemment entre les feuillets du livre, quand elle entendit soudain la voix de sa mère.

— Petite drôlesse !... Quelle nouvelle sottise as-tu faite là ? Tu as coupé toutes mes fleurs !

— Las ! madame c'est pour miss Eva, répondit une voix qu'on reconnaissait pour celle de Topsy.

— Miss Eva ? Belle excuse ! Crois-tu qu'elle ait besoin de tes fleurs ?

En un clin d'œil, Eva fut sur pied et parut dans la vérandah.

— Oh ! chère maman, j'aime tant les fleurs ! Laisse-la faire !

— A quoi bon, Eva ? ta chambre en est pleine.

— Je ne saurais en avoir trop, dit Eva. Topsy, apporte-les-moi, je te prie.

Topsy, l'air chagrin, la tête basse, s'avança alors pour offrir les fleurs. Elle le fit avec une hésitation et une timidité bien différentes de sa vivacité et de sa hardiesse habituelles.

— Quel charmant bouquet ! s'écria Eva avec admiration. Au fait, c'était un singulier bouquet, composé d'un géranium écarlate et d'un camélia blanc aux feuilles luisantes. La petite négresse s'était plu évidemment au contraste des couleurs et à l'arrangement minutieux de chaque feuille.

Topsy parut tout heureuse lorsque Eva lui dit :

— Topsy, tu arranges fort joliment les fleurs. Vois-

tu? Voici un vase qui est vide; je désire que tu me le garnisses tous les jours.

— Topsy! tu entends l'ordre de ta jeune maîtresse, dit Marie; ne l'oublie pas.

Topsy baissa les yeux et fit une petite révérence; comme elle se retournait, Eva surprit une larme qui coulait le long de ses joues noires.

— Voyez! maman, je savais bien que la pauvre Topsy voulait faire quelque chose pour moi, dit Eva à sa mère.

— Bah! c'est seulement parce qu'elle se plaît au dégât. On lui a défendu de couper les fleurs, et voilà pourquoi elle le fait. Mais qu'il en soit comme tu le désires.

— Maman, je crois que Topsy a bien changé : elle essaie de se corriger.

— Elle aura longtemps à essayer avant d'y parvenir, dit Marie.

— Oui, maman; mais vous savez que la pauvre Topsy a tout le monde contre elle.

— Non pas depuis qu'elle est ici. Ne l'a-t-on pas catéchisée, exhortée, conseillée? ne lui a-t-on pas fait tout ce qui était possible? Pourtant elle est toujours aussi méchante et le sera toujours. Il n'y a pas moyen de changer cette créature.

— Mais, maman, c'est si différent d'être élevée comme moi au milieu de tant de personnes qui m'aiment et de tant de choses qui peuvent me rendre bonne et heureuse, ou bien d'être élevée comme la pauvre petite l'a été, jusqu'au moment où elle est venue ici!

— Sans doute, dit Marie.

— Maman, ne croyez-vous pas que Topsy pût devenir un ange comme nous, si elle était chrétienne ?

— Topsy ? Quelle idée ridicule, Eva ! Il n'y a que toi pour en avoir de semblables. Après tout, ce ne serait pas impossible.

— Dieu n'est-il pas son Père aussi bien que le nôtre, maman ? Jésus n'est-il pas son Sauveur ?

— Je n'en disconviens pas. Dieu a créé tout ce qui existe, répliqua Marie.

— C'est affreux... Oh ! c'est affreux ! murmura Eva, les yeux fixés sur le lac et comme se parlant à elle-même.

— Qu'y a-t-il de si affreux ? demanda sa mère.

— Eh bien ! que des créatures qui sont destinées à devenir des anges de lumière et à vivre de la vie du ciel tombent si bas, si bas, et qu'il n'y ait personne qui vienne à leur aide !

— Nous n'y pouvons rien, Eva ; c'est inutile de s'en affliger, mais il nous faut être reconnaissants des avantages dont nous jouissons.

— Je le puis à peine, dit Eva ; il m'est si pénible de voir tant de créatures qui ne possèdent aucun de ces avantages !... Maman, continua-t-elle, je voudrais me faire couper une partie de mes cheveux.

— Et pourquoi ? dit Marie.

— Parce que, maman, je voudrais les distribuer à mes amis, tant que j'en ai encore la force. Voulez-vous dire à ma tante qu'elle vienne le faire ?

Marie appela miss Ophélia.

Quand elle entra, l'enfant se souleva à demi sur sa couche, et, secouant ses longues boucles dorées, elle lui dit avec enjouement :

— Allons, petite tante, venez tondre votre agneau !

— Qu'est-ce? demanda Saint-Clare, qui arrivait en ce moment avec des fruits qu'il venait de cueillir pour sa fille.

— Papa, je priais ma petite tante de couper un peu de mes cheveux ; j'en ai tellement qu'ils m'échauffent la tête, et puis je veux les donner.

Miss Ophélia s'approcha, armée de ciseaux.

— Prenez garde de gâter cette belle chevelure, dit son père ; coupez en dessous pour que rien n'y paraisse : les boucles d'Eva sont ma gloire.

— Oh ! papa, murmura Eva avec tristesse.

— Oui, et je veux qu'elles soient dans toute leur beauté quand je t'amènerai à la plantation de ton oncle pour voir ton cousin Henrique, reprit Saint-Clare avec un rire forcé.

— Je n'irai jamais à la plantation, papa, dit Eva en secouant la tête ; je m'avance vers une contrée bien plus belle. Oh ! croyez-moi ! Ne voyez-vous pas que je suis de jour en jour plus faible ?

— Pourquoi veux-tu que je m'appesantisse sur une pensée si cruelle, Eva ? lui demanda son père.

— Parce que c'est la *vérité*, répondit l'enfant, et peut-être que si vous y pensiez maintenant, vous finiriez par vous en réjouir comme moi.

Saint-Clare se tut et regarda tristement tomber une

à une les belles et longues boucles de l'enfant, qui les recevait à mesure sur ses genoux.

Elle les soulevait, les entortillait autour de ses doigts amaigris, et, de temps à autre, ses regards se portaient avec émotion sur son père.

— J'avais bien prévu tout cela, dit Marie ; je l'avais prévu depuis longtemps! Vous voyez maintenant, Saint-Clare, que j'avais raison.

Et Marie se renversa sur le canapé, se couvrant le visage de son mouchoir.

Les grands yeux bleus d'Eva allaient tour à tour de l'un à l'autre. C'était le regard calme et clairvoyant d'une âme à moitié détachée de ses liens terrestres.

Elle fit signe de la main à son père. Il vint avec empressement s'asseoir à son côté.

— Papa, dit-elle, mes forces s'en vont chaque jour et je sais que je vais m'en aller aussi... Mais il y a des choses que je voudrais, que je devrais vous dire, et vous ne me permettez pas d'aborder ce sujet... Et pourtant cela va arriver, rien ne saurait l'empêcher. Ne voulez-vous pas que je vous parle maintenant?

— Eh bien! mon enfant, parle, je te le permets, répliqua Saint-Clare, couvrant ses yeux d'une main et de l'autre tenant la main d'Eva.

— Je voudrais que l'on fît venir nos gens ici, autour de moi ; j'ai quelque chose à leur dire.

— Bien! dit Saint-Clare avec un ton d'amère souffrance.

Miss Ophélia donna des ordres, et bientôt tous les esclaves entrèrent dans la chambre.

Eva était étendue sur des coussins, ses beaux cheveux tombant épars sur son visage ; la vive couleur de ses joues formait un pénible contraste avec la blancheur mortelle de son teint et la maigreur de ses traits. Elle fixa sur chacun des assistants des yeux pleins d'une animation céleste.

Les esclaves furent tous frappés d'une soudaine émotion. La figure éthérée de leur jeune maîtresse ; les longues boucles de ses cheveux coupés et posés près d'elle ; la douleur muette de ce père qui se tenait là, le visage caché dans ses mains ; les sanglots de Marie, tout se réunissait pour toucher profondément ces cœurs sensibles et impressionnables. Ils se regardaient les uns les autres en soupirant et en secouant la tête, et ils gardaient un silence aussi profond que s'ils eussent assisté à des funérailles.

Eva, se soulevant à demi, regarda longtemps et sérieusement ceux qui l'entouraient. Tous paraissaient remplis de tristesse et d'anxiété ; plusieurs femmes se cachaient la tête dans leur tablier.

— Chers amis, dit Eva, je vous ai envoyé chercher parce que je vous aime ! Je vous aime tous et j'ai quelque chose à vous dire dont je désire que vous vous souveniez toujours. Je vais vous quitter. Dans peu de temps vous ne me verrez plus...

Ici l'enfant fut interrompue par une explosion générale de gémissements, de lamentations, de sanglots qui étouffèrent sa faible voix. Elle attendit un moment ; puis, d'une voix qui fit cesser tous les sanglots, elle reprit :

— Si vous m'aimez ne m'interrompez plus ainsi. Ecoutez ce que j'ai à vous dire. Je veux vous parler de vos âmes. Plusieurs de vous, je le crains, n'y pensent pas ; ils ne vivent que pour ce monde. Je voudrais leur dire qu'il y a un monde bien plus beau, où est Jésus. C'est là que je vais, et vous pouvez y venir aussi ; le ciel est pour vous aussi bien que pour moi. Si vous désirez y aller , il ne faut plus vivre dans la légèreté et l'insouciance : il vous faut être chrétiens. Rappelez-vous que vous pouvez devenir des anges, des anges pour l'éternité... Si vous désirez être chrétiens, Jésus vous aidera. Il faut le prier, il faut lire...

L'enfant s'arrêta, les regarda avec tristesse et ajouta en soupirant :

— Oh ! chers amis, vous ne savez pas lire !... Pauvres créatures !

Et elle cacha son visage dans ses coussins en sanglotant, tandis qu'autour d'elle, agenouillés sur le parquet, ceux qu'elle exhortait ainsi pleuraient amèrement.

— N'importe, dit-elle en relevant sa tête, où un doux sourire brillait au milieu des larmes ; j'ai prié pour vous et je sais que Jésus vous aidera, quand même vous ne sauriez pas lire. Faites seulement tous vos efforts; priez chaque jour ; demandez à Dieu de vous assister, faites-vous lire la Bible chaque fois que vous le pourrez, et j'espère que je vous reverrai tous dans le ciel.

— Amen ! répondirent tout d'une voix Tom, Mammy et plusieurs autres qui appartenaient à une Eglise mé-

thodiste. Les plus jeunes même et les plus indifférents sanglotaient en courbant la tête.

— Je sais, dit Eva, que vous m'aimez tous...

— Oui, oh! oui, nous vous aimons... Que le Seigneur vous bénisse! s'écrièrent-ils tous involontairement.

— Oui, je le sais, vous avez été tous bons pour moi et je veux vous donner quelque chose que vous ne puissiez regarder sans vous rappeler de moi : c'est une boucle de mes cheveux. Vous penserez, en la voyant, que je vous ai aimés, que je suis allée au ciel et que je désire vous y retrouver tous.

Il est impossible de décrire la scène qui suivit. Les esclaves se pressaient autour de leur jeune maîtresse avec des larmes et des sanglots pour recevoir de sa main le dernier témoignage de son affection. Ils s'agenouillaient, gémissaient, priaient ; ils baisaient le bord de sa robe; les plus âgés lui adressaient, avec une exaltation enthousiaste, des expressions pleines de tendresse, entremêlées de prières et de bénédictions.

A mesure que chaque esclave recevait le précieux souvenir, miss Ophélia, qui redoutait les suites de tant d'émotions pour sa petite malade, lui faisait signe de sortir de l'appartement.

Enfin, il ne resta plus que Tom et Mammy.

— Oncle Tom, dit Eva, voici une bien belle boucle pour vous. Oh! je suis si heureuse, oncle Tom, de penser que je vous reverrai dans le ciel, car je suis sûre de vous y voir; et Mammy... chère bonne Mammy!

ajouta-t-elle en jetant ses bras autour du cou de sa vieille nourrice, je sais que vous y viendrez aussi.

— O miss Eva! je ne sais comment je pourrai vivre sans vous! dit la fidèle créature. C'est comme si l'on me prenait tout ce que j'ai!

Et Mammy donna un libre cours à sa douleur.

Miss Ophélia la poussa doucement, ainsi que Tom, hors de la chambre, et crut que tout le monde était sorti; mais en se retournant, elle aperçut Topsy.

— D'où sors-tu? lui demanda-t-elle vivement.

— J'étais là, dit Topsy en essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux. O miss Eva! j'ai été une bien méchante fille, mais n'allez-vous rien me donner à moi?

— Oh! oui, pauvre Topsy! répondit Eva; je vais te donner aussi une boucle; chaque fois que tu la regarderas, souviens-toi que je t'ai aimée, et que j'ai désiré que tu devinsses bonne!

— O miss Eva! j'*essaie*, dit Topsy avec sérieux, mais c'est bien difficile d'être bon... on voit bien que je n'y étais pas accoutumée.

— Jésus le sait, Topsy, et il a pitié de toi; mais il te donnera la force qui te manque.

Topsy, le visage couvert de son tablier, fut silencieusement conduite hors de la chambre par miss Ophélia; et à peine l'enfant fut-elle sortie qu'elle cacha la précieuse boucle dans son sein.

Voyant qu'il ne restait plus personne, miss Ophélia ferma la porte. La digne demoiselle avait plus d'une fois essuyé ses larmes durant le cours de cette scène,

mais elle conservait assez d'empire sur elle-même pour mettre au-dessus de tout l'intérêt de l'enfant confié à ses soins.

Pendant tout ce temps, Saint-Clare, la main sur les yeux, n'avait pas fait un mouvement, et quand les esclaves eurent tous quitté la chambre, il restait encore immobile.

— Papa! dit Eva en posant doucement sa main sur la sienne.

Il tressaillit et frissonna sans faire de réponse.

— Cher papa! répéta Eva.

— Je ne *puis pas*, dit Saint-Clare en se levant, je ne *puis pas* le supporter! Le Tout-Puissant me châtie bien cruellement!

Saint-Clare prononça ces paroles avec une amertume pleine d'angoisse.

— Augustin! Dieu n'a-t-il pas le droit de disposer de ce qui lui appartient? demanda mis Ophélia.

— Oui, sans doute, mais cela ne console pas, répondit-il d'un ton sec et sans larmes; puis il détourna la tête.

— Papa, vous me brisez le cœur! dit Eva en se levant et en se jetant dans ses bras; vous ne devez pas dire cela!

Et l'enfant se mit à pleurer et à sangloter avec une violence qui les alarma tous, et qui donna un autre cours aux pensées de son père.

— Eva, ma bien-aimée! dit-il, tranquillise-toi, je t'en conjure!... J'avais tort, j'étais un méchant; mais je veux penser et sentir autrement... Seulement ne

t'afflige pas, ne te désole pas ainsi! je me résignerai à l'avenir.

Un moment après, Eva, comme une colombe fatiguée, reposait dans les bras de son père qui, penché sur elle, tâchait de la calmer par les plus tendres paroles.

— Tu ne m'as point donné de boucles, Eva, dit son père avec un triste sourire.

— Elles sont toutes à vous! répondit-elle en souriant, à vous et à maman, et vous en donnerez aussi à ma chère petite tante autant qu'elle en voudra. J'ai voulu moi-même les distribuer à nos gens, parce que vous savez, papa, on aurait pu les oublier après ma mort; et puis j'ai pensé que cela les ferait ressouvenir des choses du ciel... Vous êtes chrétien, n'est-ce pas, cher papa? poursuivit Eva d'un air de doute.

— Pourquoi me fais-tu cette question?

— Je ne sais pas. Vous êtes si bon que je ne puis croire que vous ne soyez pas chrétien.

— Qu'entends-tu par être chrétien, Eva?

— C'est aimer Jésus-Christ par-dessus tout.

— Et toi, l'aimes-tu ainsi, Eva?

— Oh! certainement.

— Mais tu ne l'as jamais vu, dit Saint-Clare.

— Cela ne fait rien, dit Eva, je crois en lui, et dans peu de jours je *le verrai*.

Et son visage rayonna d'une douce joie.

Saint-Clare ne dit plus rien. Il avait déjà vu ces sentiments chez sa mère, mais ils ne faisaient vibrer aucune corde dans son cœur.

Depuis ce moment Eva déclina rapidement; il n'y eut plus de doute possible sur le douloureux événement qui approchait; le cœur le plus attaché à l'espérance ne pouvait s'y tromper. Aux yeux de tous sa jolie chambre à coucher était une chambre mortuaire... Nuit et jour miss Ophélia remplissait les fonctions de garde malade et s'en acquittait de manière à faire plus que jamais apprécier son mérite par ses amis. Rien d'aussi remarquable que son expérience et sa parfaite adresse pour tout arranger avec ordre et propreté, et pour voiler à tous les regards les incidents désagréables de la maladie. Elle montrait en outre une telle présence d'esprit et une telle ponctualité à suivre les prescriptions du médecin, que celui-ci la regardait comme son bras droit. Ceux qui avaient haussé les épaules à la vue de ses petites manies et de ses soins minutieux, si différents de l'insouciance des habitants du Sud, reconnaissaient maintenant que personne n'eût pu la remplacer dans cette douloureuse circonstance.

Tom était souvent dans la chambre d'Eva. L'enfant souffrait de douleurs nerveuses et trouvait du soulagement à se faire porter.

C'était le bonheur de Tom de prendre dans ses bras cette frêle créature et de la promener dans la chambre ou quelquefois dans la vérandah. Quand de fraîches brises soufflaient du lac, il la portait même dans le jardin, sous les orangers en fleurs; et, s'asseyant sur un de leurs siéges favoris, il lui chantait les hymnes qu'elle préférait.

Saint-Clare remplissait souvent le même office; mais

comme il avait moins de force, il était plus vite fatigué. Eva lui disait alors :

— O papa ! laissez-vous remplacer par Tom. Pauvre ami ! cela lui fait tant de plaisir : vous savez qu'il désire faire quelque chose pour moi.

— Et moi donc ? lui dit son père ; ne penses-tu pas que je le désire aussi ?

— Oh ! mais vous papa, vous pouvez faire tout, et vous êtes tout pour moi. Vous me faites la lecture, vous me veillez la nuit, et Tom ne peut que chanter et me porter. D'ailleurs, il est plus fort que vous, cela ne le fatigue pas.

Tom n'était pas le seul qui désirât être utile à sa petite maîtresse. Tous les autres esclaves de la maison manifestaient le même désir et le même empressement à faire pour elle tout ce qui était en leur pouvoir.

Cependant cette jeune âme était si sereine et si rayonnante à l'heure des derniers adieux, des brises si fraîches et si parfumées semblaient pousser sa petite barque vers les rivages célestes, qu'il était impossible de s'imaginer que la mort fût si proche. L'enfant n'éprouvait aucune douleur, mais sa faiblesse allait croissant de jour en jour. Elle était si belle, si paisible, si heureuse, que l'on subissait malgré soi l'influence de cette atmosphère d'innocence et de paix qu'elle semblait répandre autour d'elle. Saint-Clare sentait un calme étrange pénétrer dans son cœur. Ce n'était pas l'espérance... Non, car il était impossible de fermer les yeux en présence d'une douloureuse réalité... Ce n'était pas non plus de la résignation. C'était un

doux repos dans le présent, qui lui semblait si beau que son âme s'y abandonnait sans songer à l'avenir. C'était la tranquillité d'esprit que nous éprouvons en automne, au sein d'une forêt silencieuse, quand les feuilles des arbres ont revêtu leur teinte rougeâtre, et que les dernières fleurs se penchent tristement au bord des ruisseaux : nous jouissons d'autant plus de ces éphémères beautés que nous les sentons prêtes à s'évanouir et à disparaître.

Tom était le confident des pressentiments et des pensées d'Eva. C'est à lui qu'elle disait bien des choses qu'elle n'aurait voulu confier à son père, dans la crainte de l'affliger. C'est à lui qu'elle faisait part de ces mystérieuses révélations qui sont souvent envoyées à l'âme lorsque les liens qui l'attachent à son enveloppe d'argile commencent à se briser.

A la fin Tom ne voulut plus coucher dans sa chambre ; il passait chaque nuit dans la vérandah, prêt à se lever au premier appel.

— Oncle Tom, lui dit un soir miss Ophélia, quelle singulière manie vous a pris de vous coucher partout comme un chien? Je croyais que vous aviez des habitudes régulières, et que vous préfériez coucher dans votre lit, comme doit le faire un chrétien.

— En effet, miss Phélia, dit Tom avec mystère; mais maintenant...

— Eh bien?

— Ne parlons pas si haut; il ne faut pas que massa Saint-Clare l'entende!... Miss Phélia, vous savez bien qu'il faut que quelqu'un attende l'époux...

— Que voulez-vous dire, Tom?

— Vous savez ce qui est dit dans la Bible : *A minuit, il se fit un grand cri, disant : Voici l'époux qui vient.* Et je l'attends maintenant chaque nuit, miss Phélia ; je ne pourrais dormir loin, de peur de ne pas l'entendre.

— Oncle Tom, qu'est-ce qui vous fait penser cela?

— Miss Eva m'en parle souvent; le Seigneur envoie son messager à son âme. Il faut que je sois ici, miss Phélia, parce que, lorsque cette bienheureuse enfant entrera dans le royaume des cieux, la porte sera ouverte si grande que nous pourrons jeter un regard dans la gloire.

— Oncle Tom, miss Eva vous a-t-elle dit qu'elle se sentait plus mal ce soir?

— Non, mais ce matin elle m'a dit qu'elle est bien près du ciel... Ce sont les anges qui le lui disent.

Ce dialogue avait lieu entre dix et onze heures, un soir que miss Ophélia, après avoir pris tous ses arrangements pour passer la nuit, trouva Tom étendu dans la vérandah, au moment où elle allait fermer la porte extérieure.

Elle n'était ni nerveuse ni impressionnable; mais la solennité avec laquelle ces paroles furent prononcées la frappa vivement. Eva avait été plus gaie et plus radieuse que de coutume pendant le cours de l'après-midi; elle s'était fait apporter toutes ses petites boîtes et ses bijoux, et avait désigné les personnes à qui elle voulait les donner; ses gestes semblaient plus animés, sa voix plus naturelle que depuis bien des semaines, et son

père avait déclaré, en l'embrassant, que jamais Eva n'avait autant ressemblé à ce qu'elle était autrefois avant sa maladie.

— Je crois qu'après tout, nous la sauverons, cousine, dit-il à miss Ophélia avant de rentrer dans sa chambre ; elle est certainement beaucoup mieux.

Et il se retira, le cœur plus léger que depuis bien longtemps.

Mais à minuit... heure étrange et mystique, où le voile qui sépare le fragile présent de l'avenir éternel devient transparent... à minuit, le messager parut!

Il y eut d'abord du mouvement, puis un bruit de pas se fit entendre dans la chambre. C'était miss Ophélia qui, résolue de veiller toute la nuit auprès de l'enfant, avait remarqué, au coup de minuit, ce que les gardes-malades appellent *un changement*. Elle courut ouvrir la porte extérieure, et Tom, qui veillait aussi, fut debout en un clin d'œil.

— Allez chercher le docteur, Tom ; ne perdez pas un moment, dit miss Ophélia.

Alors, traversant la chambre, elle alla frapper à la porte de Saint-Clare.

— Cousin, venez vite! dit-elle.

Ces paroles tombèrent sur le cœur de Saint-Clare comme des mottes de terre sur un cercueil. En un instant il fut dans la chambre et se pencha sur Eva qui dormait encore.

Que vit-il donc qui arrêta soudain les battements de son cœur? Pourquoi ne prononça-t-il pas une parole? On ne voyait pourtant pas d'empreinte effrayante sur

le front de l'enfant. Non ; c'était, au contraire, une expression de sublime sérénité; c'était comme l'ombre des esprits célestes se mouvant doucement au-dessus d'elle, comme l'aurore de l'immortalité.

Ils étaient là si muets, si immobiles, que le tic-tac de la montre semblait un bruit importun. Au bout de quelques minutes, Tom revint avec le docteur. Celui-ci jeta un regard sur l'enfant et garda le silence comme les autres.

— Quand ce changement a-t-il eu lieu? demanda-t-il à voix basse à miss Ophélia.

— A minuit, répondit-elle.

Marie, réveillée par l'arrivée du docteur, se précipita dans la chambre.

— Augustin! ma cousine! qu'y a-t-il? demanda-t-elle avec empressement.

— Silence! dit Saint-Clare d'une voix étouffée; *elle se meurt!*

Mammy entendit ces paroles et courut appeler les autres serviteurs. La maison entière fut bientôt sur pied; les lumières couraient en tous sens; on entendait le bruit des pas; des figures angoissées passaient et repassaient sur la vérandah, et des yeux pleins de larmes regardaient à travers les portes vitrées.

Mais Saint-Clare n'entendait rien, ne disait rien; il ne voyait qu'une chose : l'expression étrange répandue sur le visage de l'enfant endormie.

— Oh! si seulement elle pouvait se réveiller et parler encore! dit-il enfin.

Et, se penchant sur elle, il lui murmura à l'oreille :

— Eva, ma chérie!

Les grands yeux bleus de l'enfant s'entr'ouvrirent; un sourire effleura ses lèvres; elle essaya de soulever la tête et de parler.

— Ne me reconnais-tu pas, Eva?

— Cher papa! dit l'enfant; et, par un suprême effort, elle jeta ses bras autour du cou de son père; mais bientôt ils retombèrent sans force. Saint-Clare releva la tête et vit le spasme de l'agonie passer sur ses traits... Elle respirait avec peine et agitait ses petites mains.

— O mon Dieu! c'est horrible! dit-il.

Et se retournant avec angoisse, il étreignit convulsivement la main de Tom, sachant à peine ce qu'il faisait.

— Oh! Tom! mon garçon! cela me tue! murmura-t-il.

Tom tenait la main de son maître dans les siennes, et le visage inondé de larmes, il levait les yeux vers le ciel pour chercher le secours là où il avait l'habitude de le trouver.

— Prie pour que ce soit bientôt fini! dit Saint-Clare; cela me déchire le cœur!

— Oh! Dieu soit béni! c'est passé, entièrement passé, mon cher maître, dit Tom; regardez-la!

L'enfant reposait palpitante et épuisée sur ses coussins. Ses grands yeux bleus étaient ouverts et fixés en haut.

Ah! comme ce regard parlait du ciel!

La terre et les douleurs terrestres étaient passées;

mais l'expression triomphante de ce visage était si mystérieuse et si solennelle, qu'elle réprimait même les sanglots de la douleur. Tous se pressaient en silence autour d'elle, retenant leur souffle.

— Eva ! dit Sainte-Clare doucement.

Elle n'entendit pas.

— Oh ! Eva; dis-nous ce que tu vois ! Que vois-tu ? poursuivit son père.

Un brillant et glorieux sourire illumina sa figure, et elle dit d'une voix entrecoupée :

— Oh ! amour !... joie !... paix !...

Et, poussant un soupir, elle passa de la mort à la vie...

Adieu, enfant bien-aimée ! les portes brillantes et éternelles se sont refermées sur toi : nous ne reverrons plus ton doux visage...

Oh ! malheur à ceux qui t'ont suivie jusqu'à ton entrée dans les cieux et qui vont retrouver, en s'éveillant, la froide et amère réalité de la vie terrestre !

CHAPITRE XVI.

LA FIN DE TOUTE CHOSE TERRESTRE.

Les statuettes et les peintures de la chambre d'Eva furent voilées de blanc. Quelques paroles échangées à voix basse, quelques pas furtifs se firent seuls entendre dans ce lieu où pénétrait un demi-jour solennel, à travers la jalousie soigneusement fermée.

Le lit avait été drapé de blanc, et là, sous les ailes déployées de la statue d'ange, reposait un petit corps endormi, endormi pour ne plus se réveiller.

Elle était là, vêtue d'une des simples robes blanches qu'elle avait coutume de porter durant sa vie. Les reflets roses des rideaux coloraient d'une teinte chaude son visage glacé par la mort; ses longs cils abaissés sur ses joues délicates, sa tête tournée légèrement de côté auraient pu faire croire à un sommeil ordinaire ; mais une expression céleste répandue sur tous ses traits, un mélange de calme et de ravissement montraient clairement que ce n'était pas un sommeil terrestre et passager, mais ce long et parfait repos que *le Seigneur accorde à ceux qu'il aime.*

Il n'y a point de mort pour ceux qui sont tels que

toi, chère Eva! Non, pour eux point de ténèbres, point d'ombres de mort. Ils s'éteignent dans la lumière, comme l'étoile du matin qui disparaît sous les rayons brillants de l'aurore. A toi, Eva, la victoire sans le combat, à toi la couronne sans la lutte...

Ainsi pensait Saint-Clare, tandis que debout, les bras croisés, il la contemplait en silence. Mais qui pourrait dire tout ce qui se passait dans son âme? Depuis l'heure qu'il avait entendu des voix murmurer autour de lui : « Elle est partie! » ses yeux s'étaient voilés d'un sombre nuage, une angoisse profonde était tombée de tout son poids sur son cœur. Il avait ouï des bruits de voix dans la chambre; on lui avait adressé des questions, il y avait répondu; on lui avait demandé quand et comment se feraient les funérailles, et il avait répliqué avec impatience que cela lui était indifférent.

Adolphe et Rosa avaient rangé la chambre. Malgré leur frivolité et leur enfantillage, ils n'en avaient pas moins un bon cœur et une extrême sensibilité; et tandis que miss Ophélia présidait à tout ce qui concernait l'ordre et la propreté, ils donnaient à tous ces arrangements un caractère de poésie et de douceur qui ôtait à la chambre mortuaire cet aspect sombre et sévère qui caractérise trop souvent les cérémonies funèbres de la Nouvelle-Angleterre.

Toutes les étagères, couvertes de blanc, furent garnies de fleurs délicates et suaves dont les feuilles retombaient avec grâce. La petite table d'Eva, recouverte aussi de blanc, supportait toujours son vase favori, orné d'un seul bouton de rose blanche mousseuse. Chaque

pli des draperies et des rideaux avait été arrangé par Adolphe et par Rosa avec ce goût exquis et cette justesse de coup d'œil dont les nègres sont en général doués. Tandis que Saint-Clare était toujours absorbé dans ses pensées, Rosa se glissa doucement dans la chambre, une corbeille de fleurs à la main. Arrivée derrière lui, elle s'arrêta, pleine de respect pour cette douleur muette; enfin, voyant qu'il ne faisait nullement attention à elle, elle s'approcha pour entourer de fleurs le corps de l'enfant. Saint-Clare la vit, comme dans un songe, placer dans les petites mains de sa fille une superbe branche de jasmin et disposer les autres fleurs autour de sa couche avec un goût parfait.

La porte s'ouvrit de nouveau, et Topsy, les yeux gonflés de larmes, parut, tenant quelque chose sous son tablier. Rosa, d'un geste rapide, lui enjoignit de sortir; mais elle persista à avancer.

— Sors, dit Rosa d'une voix basse, mais impérieuse; tu n'as rien à faire ici!

— Oh! laissez-moi entrer! j'apporte une fleur, une si belle fleur! dit Topsy en montrant une rose thé à peine entr'ouverte; laissez-moi seulement la poser.

— Va-t'en, te dis-je! répéta Rosa d'un ton encore plus décidé.

— Laissez-la! s'écria Saint-Clare en frappant brusquement du pied; qu'elle entre.

Rosa se retira, tandis que Topsy s'avançait doucement et déposait son offrande aux pieds de la morte : alors, poussant soudain un cri sauvage de désespoir, elle se

jeta sur le parquet, pleurant et gémissant à haute voix.

Miss Ophélia voulut essayer, mais en vain, de lui imposer silence et de l'arracher de là.

— Oh! miss Eva, miss Eva! je voudrais être morte aussi! sanglota la petite.

Il y avait tant de douleur dans ce cri, que le sang remonta au visage de Saint-Clare, froid et immobile comme le marbre; et les premières larmes qu'il eût versées depuis la mort d'Eva jaillirent de ses yeux.

— Lève-toi, enfant, dit miss Ophélia avec douceur; ne te désole pas ainsi; miss Eva est allée au ciel. Elle est un ange maintenant.

— Mais je ne la vois pas, dit Topsy; je ne la verrai plus!

Et elle se remit à sangloter.

Il y eut un moment de silence.

— Elle m'aimait, reprit Topsy; oui, elle *m'aimait!* Hélas! hélas! je n'ai plus personne qui m'aime maintenant!... personne!...

— Ce n'est que trop vrai, murmura Saint-Clare. — Puis se tournant vers miss Ophélia, il lui dit: — Tâchez de consoler cette pauvre enfant.

— Je voudrais n'être jamais née! continua Topsy. Je ne vois pas pourquoi je suis née; je n'en avais pas besoin.

Miss Ophélia la releva avec douceur, mais avec fermeté, et l'emmena dans sa chambre, tout en pleurant elle-même.

— Topsy, ma pauvre enfant, lui dit-elle, console-toi; je puis aussi t'aimer, moi, quoique je ne sois pas

comme la chère petite Eva. Elle m'a appris, je l'espère, quelque chose de l'amour de Christ. Je puis t'aimer, je t'aime, et je veux t'aider à devenir une bonne fille chrétienne.

Le ton de voix et les larmes sincères que versait miss Ophélia en disaient plus que ses paroles. Dès cette heure, elle acquit sur l'esprit de cette enfant délaissée une influence qu'elle ne perdit jamais.

— O mon Eva, dont la courte apparition sur la terre a fait tant de bien, pensait Saint-Clare, quel compte n'aurai-je pas à rendre pour mes longues et inutiles années !

Des chuchotements et un léger bruit de pas se firent de nouveau entendre dans la chambre. Les serviteurs vinrent l'un après l'autre jeter un dernier regard sur l'enfant; puis on apporta le petit cercueil : ce fut le commencement des funérailles. Enfin des voitures s'arrêtèrent devant la porte, et des étrangers entrèrent et s'assirent. Il y eut des rubans et des écharpes blanches, des bandes de crêpe, des vêtements de deuil; on lut des passages de la Bible, on fit des prières. Saint-Clare vivait, marchait, se mouvait comme un homme qui n'a plus de larmes à verser. Depuis le commencement jusqu'à la fin, il ne vit qu'une seule et même chose : la petite tête aux boucles d'or dans le cercueil; mais on la recouvrit bientôt d'un linceul, et le couvercle fut fermé... Saint-Clare se mit à marcher avec les autres jusqu'à l'extrémité du jardin. C'est là qu'on avait creusé la petite tombe, tout près du banc de mousse, où Eva avait si souvent chanté et lu avec Tom. Saint-Clare s'arrêta sur

le bord, et y plongea un vague regard. Il vit descendre le petit cercueil; il entendit, comme à travers un songe, ces paroles solennelles : *Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort* (1). Et à mesure qu'on recouvrait la fosse de terre, il ne pouvait croire que ce fût sa petite Eva que l'on dérobait ainsi à sa vue.

Et ce n'était pas elle, en effet. — Non, ce n'était pas Eva, mais seulement la frêle semence de ce corps immortel et glorieux qu'elle doit revêtir au jour du Seigneur Jésus.

Puis tout le monde se retira, et les affligés seuls revinrent dans cette maison qui ne devait plus *la* revoir. Quant à Marie, elle se tenait enfermée dans sa chambre, s'abandonnant à la plus vive douleur.

Tom se sentait toujours plus attiré vers son maître; il le suivait partout avec une sorte de sollicitude; il sympathisait à sa tristesse, et quand il le voyait assis dans la chambre d'Eva si pâle et si tranquille, tenant ouverte sur ses genoux la petite Bible de l'enfant, sans que ses yeux fixes et sans larmes pussent en saisir un seul mot, une seule lettre, il comprenait toute la profondeur de cette silencieuse souffrance.

Quelques jours après, la famille Saint-Clare était de retour à la ville. Augustin, dans l'espoir d'échapper à sa douleur, en donnant une nouvelle direction à ses pensées, avait voulu fuir des lieux si remplis de pénibles souvenirs. Il quitta donc la maison, le jardin, la

(1) Jean, XI, 25.

petite tombe, pour revenir à la Nouvelle-Orléans. Là, il parcourait les rues d'un air affairé, cherchant à remplir le vide de son cœur par les distractions, le tumulte et le changement de lieu. Les gens qui le voyaient dans la rue, ou qui le rencontraient au café, ne connaissaient la perte qu'il venait de faire que par le crêpe de son chapeau. Toujours souriant, causant, lisant les journaux, parlant politique, s'occupant d'affaires, qui aurait deviné que sous ces dehors joyeux se cachait un cœur silencieux et sombre comme un tombeau?

Tom, qui suivait son maître de près, le vit entrer un jour dans la bibliothèque; après avoir vainement attendu qu'il en sortît, il se décida enfin à entrer doucement. Sur un canapé, à l'extrémité de la pièce, Saint-Clare était couché, la Bible d'Eva ouverte à côté de lui. Tom s'approcha en hésitant, et il se tenait immobile et silencieux près de Saint-Clare, lorsque celui-ci se leva tout à coup. L'honnête visage de Tom était si empreint de douleur, son expression suppliante témoignait de tant d'affection et de sympathie, que son maître en fut frappé. Il saisit la main de l'humble nègre et y appuya son front.

— Tom, mon garçon, murmura-t-il, le monde entier est vide, aussi vide qu'une coquille d'œuf!

— Je le sais, massa, je le sais; mais si massa pouvait seulement lever les regards là-haut, où notre chère miss Eva est allée, là-haut où demeure notre bon Sauveur Jésus!...

— Hélas! Tom, je le fais; mais ce qui me trouble, c'est que je ne vois rien. Ah! que ne puis-je!...

Tom soupira profondément.

— Il semble que c'est aux enfants et aux simples créatures comme toi qu'il est donné de voir ce que nous ne pouvons voir, continua Saint-Clare. D'où cela vient-il?

— *Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, mais tu les as révélées aux petits enfants,* murmura Tom; *il en est ainsi, ô Père, parce que tu l'as trouvé bon* (1)!

— Tom, je ne crois point, je ne puis croire. J'ai pris depuis longtemps l'habitude de douter, dit Saint-Clare. Je voudrais croire à la Bible, et je ne le puis.

— Cher massa, priez le bon Dieu; dites-lui : *Seigneur, je crois, aide-moi dans mon incrédulité* (2).

— Qui peut comprendre et sonder quelque chose? dit Saint-Clare le regard fixe et rêveur, et comme se parlant à lui-même. Il n'y a plus d'Eva... ni de ciel... ni de Christ... ni rien! rien!...

— Oh! cher massa, tout cela existe! je le sais, moi; j'en suis sûr, s'écria Tom en tombant à genoux. Cher massa, croyez-le! oh! croyez-le!

— Comment sais-tu qu'il y a un Christ, Tom? Tu n'as jamais vu le Seigneur.

— Je le sens dans mon âme, massa; oui, je le sens! O massa! quand on m'a vendu et qu'on m'a séparé de ma vieille femme et de mes chers enfants, mon cœur fut sur le point de se briser. Il me semblait que tout m'était ôté; mais alors le bon Seigneur se tint près de

(1) Luc, X, 21. — (2) Marc, IX, 24.

moi et il me dit : *Ne crains pas, Tom !* Dès ce moment, il a rempli ma pauvre âme de lumière et de joie; il lui a rendu la paix, et je suis si heureux maintenant ! Il m'a donné d'aimer tout le monde; je n'ai d'autre volonté que celle d'appartenir au Seigneur, de faire la volonté du Seigneur, et de rester à la place où le Seigneur m'a mis. Je sais que cela ne pourrait venir de moi, parce que je ne suis qu'une faible et pauvre créature; cela vient du Seigneur... et je sais qu'il veut faire de même pour massa.

Tom parlait d'une voix émue et pleine de larmes. Saint-Clare appuya sa tête sur l'épaule de son esclave, et pressa dans les siennes sa main noire.

— Tom, tu m'aimes? lui demanda-t-il.

— Je donnerais aujourd'hui même ma vie pour voir massa devenir chrétien, répondit Tom.

— Pauvre insensé? dit Saint-Clare en se soulevant à demi; je ne suis pas digne de l'amour d'un cœur honnête et bon comme le tien.

— O massa ! ce n'est pas moi seul qui vous aime; le Seigneur Jésus vous aime aussi.

— Comment le sais-tu, Tom ? demanda Saint-Clare.

— Je le sens au-dedans de moi. Oh ! massa ! l'amour de Christ surpasse toute intelligence... S'il plaisait à massa, continua Tom, d'être assez bon pour lire ceci... Miss Eva avait coutume de me le lire, et elle le faisait si bien ! Depuis que miss Eva est partie, c'est à peine si j'ai pu faire quelques lectures.

C'était le XIe chapitre de saint Jean, qui renferme le touchant récit de la mort de Lazare. Saint-Clare le lut

à haute voix d'un bout à l'autre, s'arrêtant parfois, vaincu par l'émotion. Tom écoutait, les mains jointes, les genoux ployés, tandis que sur sa figure, si douce et si calme, se peignaient l'amour, la foi, l'adoration.

— Tom, dit son maître, tout cela est-il *réel* pour toi ?

— C'est comme si je le *voyais*, massa.

— Tom, je voudrais avoir tes yeux.

— Plût au Seigneur que massa les eût !

— Mais, Tom, tu sais que je suis beaucoup plus instruit que toi. Si je te disais que je ne crois pas à la Bible ?

— Oh ! massa ! dit Tom en élevant ses mains jointes avec un geste suppliant.

— Cela n'ébranlerait-il pas ta foi, Tom ?

— Pas le moins du monde.

— Cependant, Tom, tu sais que j'ai plus de connaissances que toi.

— Oh ! massa ! n'avez-vous pas lu que Dieu *cache ces choses aux sages et aux intelligents, et qu'il les révèle aux petits enfants ?...* Mais massa ne parlait pas sérieusement, bien sûr ? n'est-ce pas ? dit Tom avec anxiété.

— Non, Tom, je ne suis pas incrédule ; je pense, au contraire, qu'il est raisonnable de croire ; mais jusqu'à présent je ne puis y parvenir : c'est une mauvaise habitude que j'ai prise là, Tom.

— Si massa voulait seulement prier !

— Comment sais-tu que je ne le fais pas, Tom ?

— Massa prie-t-il ?

— Je le ferais, Tom, s'il y avait quelqu'un là quand

je prie; mais il me semble que je parle en l'air. Voyons, Tom, prie, toi, et montre-moi comment tu fais.

Le cœur de Tom était plein ; il se répandit dans la prière, comme des eaux longtemps contenues. Une chose était évidente : on voyait que Tom croyait qu'il y avait là quelqu'un pour l'entendre.

Saint-Clare lui-même se laissa emporter par le courant de cette ardente foi jusqu'aux portes du ciel que Tom semblait se représenter avec tant de clarté. Il s'était rapproché d'Eva.

— Merci, mon garçon, dit Saint-Clare quand Tom se fut relevé. J'aime à t'entendre. Pour le moment, laisse-moi seul ; nous reprendrons ce sujet une autre fois.

Et Tom sortit de la chambre en silence.

CHAPITRE XVII.

RÉUNION.

Les semaines se succédaient dans la maison de Saint-Clare, et le flot de la vie, un instant entr'ouvert pour engloutir la fragile nacelle, avait repris son cours habituel. Oh ! qu'elle est froide et impérieuse cette dure réalité de tous les jours qui nous entraîne impitoyablement après elle, foulant aux pieds tous les sentiments de nos cœurs ! Il faut encore manger et boire, encore dormir et se réveiller, encore vendre, acheter, répondre à des questions et en faire, poursuivre enfin des milliers d'ombres sans intérêt : la froide et machinale habitude de vivre subsiste encore, alors que ce qui nous attachait à la vie n'existe plus.

Toutes les espérances de Saint-Clare s'étaient concentrées sur son enfant. C'était pour Eva qu'il faisait valoir sa propriété ; c'était à Eva qu'il consacrait son temps, et il avait si bien pris l'habitude de tout acheter, de tout disposer, de tout améliorer uniquement en vue d'Eva, que maintenant qu'elle n'était plus, il lui semblait n'avoir plus rien à faire.

Et cependant il est une autre vie, une vie qui, dès

que l'on y croit, se dresse comme un chiffre expressif et solennel devant les zéros insignifiants qui remplissent notre existence, et leur donne une valeur mystérieuse et inexprimable. Saint-Clare le savait bien. Souvent, dans ses heures d'abattement, il entendait une voix enfantine et suave l'appeler des cieux; il voyait une petite main blanche lui en montrer le chemin; mais une lourde et douloureuse léthargie semblait peser sur son cœur et paralyser sa volonté.

Saint-Clare était de ces natures qui conçoivent beaucoup mieux et plus nettement les choses de la religion par leurs instincts et leurs perceptions morales que beaucoup de chrétiens pratiques. Il n'avait jamais prétendu se laisser guider par aucun principe religieux; car une certaine finesse de sentiment lui donnait une vue si claire des devoirs et des exigences du christianisme, il comprenait si bien tout ce que sa conscience demanderait de lui, si une fois il se soumettait à son influence, qu'il reculait toujours. Telle est l'inconséquence de la nature humaine, surtout dans la sphère de l'idéal, qu'elle aime mieux ne pas entreprendre que de faire à demi.

Cependant, à beaucoup d'égards, Saint-Clare était devenu un tout autre homme. Il lisait la petite Bible d'Eva avec sérieux et avec candeur, et ses vues, plus raisonnables et plus pratiques, quant à ses rapports avec ses esclaves, le rendaient mécontent de sa conduite à leur égard.

A son retour à la Nouvelle-Orléans, il commença les démarches légales, nécessaires pour affranchir Tom,

et son attachement pour lui s'accrut de jour en jour. Au milieu de ce monde qui lui semblait si vide, personne ne lui rappelait autant Eva; il aurait voulu l'avoir sans cesse auprès de lui, et, tandis qu'il restait impénétrable à tout autre, quant à ses sentiments intimes, il pensait presque tout haut avec Tom. Personne, du reste, n'en eût été surpris, en voyant l'affection et le dévouement de ce dernier pour son jeune maître.

— Eh bien! Tom, je vais faire de toi un homme libre, dit Saint-Clare, le lendemain du jour où il avait commencé à s'occuper de son affranchissement; ainsi, tu peux faire ton paquet et te préparer à partir pour le Kentucky.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Tom. Il éleva les mains au ciel et s'écria avec transport : — Béni soit le Seigneur!

Saint-Clare fut déconcerté. Il n'aimait pas que Tom fût si content de le quitter.

— Il me semble que tu n'as pas été si malheureux avec moi pour éprouver un tel ravissement, lui dit-il d'un ton sec.

— Non, non, massa! ce n'est pas cela... C'est la pensée d'être *un homme libre* qui me rend si joyeux.

— Ainsi, Tom, tu ne crois pas qu'il vaille mieux pour toi rester dans l'état où tu es que d'obtenir ta liberté?

— *Non, en vérité*, massa Saint-Clare, dit Tom avec un redoublement d'énergie; non, en vérité.

— Et cependant, Tom, il est bien possible que ton

travail ne suffise pas à te procurer la nourriture et les habits que je t'ai donnés jusqu'à présent.

— Je sais tout cela, massa Saint-Clare; massa a été bien bon pour moi; mais, mon cher massa, j'aime mieux n'avoir que de pauvres habits, une pauvre maison, et les avoir à *moi*, que d'en posséder de meilleurs qui ne m'appartiennent pas. Je suis *ainsi*, massa, et je crois que c'est naturel.

— Je le crois aussi, Tom. Ainsi donc, dans un mois, ou à peu près, tu vas me quitter, dit-il avec tristesse. Au reste, qui pourrait t'en faire un reproche? ajouta-t-il plus gaiement; et il se mit à se promener dans la chambre.

— Non, je ne quitterai pas massa tant qu'il sera dans la peine, répondit Tom. Je resterai avec massa tant qu'il aura besoin de moi et que je pourrai lui être utile.

— Tant que je serai dans la peine, Tom? répéta Saint-Clare, en regardant tristement par la croisée; et quand ne le serai-je plus?

— Lorsque massa sera devenu chrétien, répliqua Tom.

— Et tu veux rester près de moi jusqu'alors? dit Saint-Clare, souriant à demi et posant sa main sur l'épaule de Tom. Ah! Tom, pauvre garçon simple et naïf! Je ne te garderai pas jusqu'à ce jour-là. Retourne vers ta femme et tes enfants, et assure-les tous de mon amitié.

— Je suis sûr que ce jour viendra, reprit Tom avec sérieux et les yeux pleins de larmes; le Seigneur réserve une œuvre pour massa.

— Une œuvre? répéta Saint-Clare; voyons, Tom, quelle sorte d'œuvre?

— Puisqu'une pauvre créature comme moi est appelée à travailler pour le Seigneur, massa Saint-Clare qui est si riche, si instruit, et qui a tant d'amis, que ne pourrait-il pas faire?

— Tu sembles croire, Tom, que le Seigneur a besoin que nous fassions beaucoup pour lui, observa Saint-Clare en souriant.

— Ce que nous faisons à ses créatures, c'est à lui-même que nous le faisons, dit Tom.

Ici la conversation fut interrompue par l'arrivée de quelques visites.

Miss Ophélia avait senti profondément la perte de la petite Eva; mais, dans son cœur honnête et bon, cette mort avait porté des fruits pour la vie éternelle. Elle était devenue plus douce, plus affable; et quoique également assidue à remplir ses devoirs, elle les accomplissait avec plus de calme et d'humilité, comme une personne qui aurait sondé son propre cœur et qui ne l'aurait pas sondé en vain. Elle s'occupait avec plus de dévouement de l'éducation de Topsy, lui expliquait simplement la Bible, ne reculait plus à son approche et ne manifestait plus pour elle cet inexprimable dégoût, que d'ailleurs elle ne ressentait plus. A l'exemple d'Eva, elle ne la considérait plus maintenant qu'à travers le voile de la charité, et la regardait comme une créature immortelle que Dieu lui avait confiée pour la conduire à la sainteté et à la gloire. Topsy ne devint pas parfaite tout d'un coup; mais la vie et la mort d'Eva produisirent

chez elle un remarquable changement. Son endurcissement d'autrefois était passé, pour faire place à la sensibilité et au désir de bien faire; c'était une lutte irrégulière, il est vrai, souvent interrompue, mais toujours renouvelée.

Un jour que miss Ophélia avait fait appeler Topsy, l'enfant arriva en cachant rapidement quelque chose dans son sein.

— Qu'as-tu là? Tu as volé quelque chose, je le parie, dit l'impérieuse Rosa en la saisissant rudement par le bras.

— Laissez-moi, miss Rosa! cria Topsy en s'échappant de ses mains; cela ne vous regarde pas.

— Pas d'histoire! Je connais tes tours, va; je t'ai vue cacher quelque chose.

Et Rosa la prit par le bras, essayant de la fouiller; mais Topsy, désespérée, résistait et combattait vaillamment pour conserver ce qu'elle considérait comme son bien. Le bruit de cette querelle attira enfin miss Ophélia et Saint-Clare.

— Elle a volé! dit Rosa.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Topsy en sanglotant avec véhémence.

— Donne-moi ce que tu caches, quoi qu'il en soit, dit miss Ophélia d'un ton ferme.

Topsy hésita; mais l'ordre ayant été réitéré, elle présenta un petit paquet enveloppé dans le pied d'un vieux bas.

Miss Ophélia l'ouvrit : elle y trouva un petit livre renfermant un passage de l'Ecriture pour chaque jour

de l'année, que Topsy avait reçu d'Eva; et, dans un papier, la boucle de cheveux qu'elle lui avait donnée le jour mémorable de ses derniers adieux.

Saint-Clare fut vivement affecté à cette vue. Le petit livre était soigneusement entouré d'une longue bande de crêpe, que Topsy avait recueillie le jour de l'enterrement.

— Pourquoi as-tu enveloppé ce livre avec *cela?* demanda Saint-Clare en prenant le crêpe.

— Parce que... parce que c'était à miss Eva. Oh! ne me le prenez pas, je vous en supplie! dit la petite.

En disant cela, elle s'assit à terre, cacha sa tête sous son tablier et se remit à sangloter avec force.

C'était quelque chose de touchant et de risible tout à la fois : ce vieux bas, — ce crêpe noir, — ce livre de textes, — ces beaux cheveux, — et le désespoir de Topsy.

Saint-Clare sourit, mais il y avait des larmes dans ses yeux.

— Allons, allons, ne pleure pas; tu auras ce qui t'appartient, dit-il.

Et remettant le tout ensemble, il le jeta sur le tablier de l'enfant et conduisit miss Ophélia dans le salon.

— Je crois que réellement vous en ferez quelque chose, dit-il, en désignant du doigt la jeune fille qui s'éloignait. Le cœur capable d'éprouver un *chagrin réel* est aussi capable de s'améliorer. Continuez à l'élever avec soin.

— L'enfant a beaucoup changé, répondit miss Ophélia, et je fonde sur elle de grandes espérances; mais Au-

gustin, ajouta-t-elle en posant sa main sur son bras, je veux vous demander une chose : à qui appartient cette enfant? à vous ou à moi?

— Je vous l'ai donnée, dit Augustin.

— Mais pas légalement; je voudrais qu'elle m'appartînt légalement, repartit miss Ophélia.

— Hé quoi! cousine, s'écria Augustin. Que penseraient les membres de la société abolitionniste? Ils auront un jour de jeûne pour déplorer votre apostasie, si vous devenez possesseur d'esclaves.

— Allons, Augustin, ne badinez pas. Je voudrais que Topsy m'appartînt, pour avoir le droit de l'emmener avec moi dans les Etats libres, et de lui donner la liberté, afin que tous mes efforts ne soient pas vains.

— Oh! cousine, vous voulez faire le mal pour qu'il en arrive du bien. Je ne puis me prêter à cela...

— Je ne plaisante pas, je parle sérieusement, interrompit miss Ophélia. A quoi servirait-il d'élever cette enfant comme une chrétienne, si je ne la sauve premièrement des chances et des périls de l'esclavage? Si donc vous voulez réellement m'en faire cadeau, passez-moi un acte de vente.

— Eh bien! dit Saint-Clare, je le ferai.

Et s'étant assis, il déploya un journal qu'il se mit à lire.

— Mais je désirerais que vous le fissiez maintenant, insista miss Ophélia.

— Pourquoi êtes-vous si pressée?

— Parce que *maintenant* est le seul moment dont nous soyons sûrs, répliqua miss Ophélia. Tenez, voici du

papier, une plume et de l'encre; vous n'avez qu'à écrire.

Saint-Clare, comme beaucoup de personnes de son caractère, haïssait cordialement le temps présent du verbe *faire ;* aussi fut-il très-ennuyé de la persistance de sa cousine.

—Eh bien! qu'est-ce à dire? s'écria Saint-Clare; vous ne pouvez donc vous fier à ma parole?

— Je préfère la certitude, dit miss Ophélia. Vous pourriez mourir ou faire faillite, et alors Topsy serait mise en vente, en dépit de toutes mes réclamations.

— Vous êtes d'une prévoyance à laquelle on ne peut résister, répondit Saint-Clare.

Et il écrivit rapidement un acte de vente, avec la facilité de quelqu'un habitué à ces sortes de choses; puis il apposa sa signature en lettres majuscules et la termina par un magnifique paraphe.

— Eh bien! êtes-vous enfin satisfaite? ne voilà-t-il pas du blanc et du noir, miss Vermont? dit-il en tendant le papier à sa cousine.

— Vous êtes bien aimable, répliqua miss Ophélia en souriant, mais ne faut-il pas encore la signature d'un témoin?

— Ah! c'est vrai! — et ouvrant la porte de la chambre de Marie, il lui dit :

— Marie, votre cousine désire avoir votre signature; mettez ici votre nom.

— Et maintenant Topsy est à vous, corps et âme, continua Saint-Clare en remettant l'acte à sa cousine.

— Elle n'est pas plus à moi qu'auparavant, répondit miss Ophélia; Dieu seul a le droit de me la donner,

mais à présent, je puis du moins la protéger efficacement.

— Eh bien! elle est à vous par une fiction légale, dit Saint-Clare.

Puis il retourna au salon et reprit son journal.

Miss Ophélia le suivit, après avoir préalablement serré son papier en lieu sûr.

— Augustin, demanda-t-elle tout d'un coup comme elle venait de s'asseoir à côté de lui et qu'elle dépliait son interminable tricot, avez-vous fait quelques dispositions en faveur de vos esclaves, au cas où vous viendriez à mourir?

— Non, dit Saint-Clare en continuant sa lecture.

— Alors toute l'indulgence que vous leur témoignez maintenant peut tourner un jour à leur plus grand malheur.

Saint-Clare l'avait souvent pensé, mais il se contenta de répondre avec insouciance :

— Je m'en occuperai.

— Quand? demanda miss Ophélia.

— Un de ces jours.

— Et si vous veniez à mourir avant de l'avoir fait?

— Qu'avez-vous donc, cousine? s'écria Saint-Clare en posant son journal et en fixant sur elle des regards surpris. Avez-vous remarqué chez moi quelques symptômes de fièvre jaune ou de choléra, que vous me pressiez avec tant d'ardeur de terminer mes arrangements mortuaires?

— La mort peut nous surprendre au milieu de la vie et de la santé, dit miss Ophélia.

Saint-Clare se leva, et pour mettre fin à une conversation qui lui était désagréable, il s'avança vers la porte de la vérandah qui était ouverte. Machinalement il répétait cette dernière parole : — *La mort !* — et tandis qu'appuyé sur la balustrade, il regardait s'élever et retomber le jet d'eau du bassin, et qu'il voyait, comme à travers un obscur brouillard, les fleurs et les arbres du parc, il répétait de nouveau cette parole que l'on entend sortir de toutes les bouches, mais qui est cependant si mytérieuse, si effrayante : *La mort !*

« Qu'il est étrange, » pensait-il, « que cette parole et surtout la chose qu'elle représente soient si vite oubliées ! que l'on puisse vivre dans les plaisirs et dans la joie, plein de désirs, d'espérance, et que le lendemain on soit passé, entièrement passé, passé pour jamais !... »

La soirée était chaude et brillante, et lorsqu'il eut atteint l'autre bout de la vérandah, il aperçut Tom profondément absorbé dans la lecture de sa Bible ; de son doigt il indiquait chaque mot, qu'il répétait à voix basse avec le plus grand recueillement.

— Veux-tu que je te fasse la lecture, Tom ? demanda Saint-Clare en s'asseyant à côté de lui.

— S'il plaisait à massa ! dit Tom avec reconnaissance ; massa fait cela beaucoup mieux que moi.

Saint-Clare prit le livre et se mit à lire le passage que Tom lui désigna. Il lut ce qui suit :

« Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire » avec tous les saints anges, alors il s'assiéra sur le » trône de sa gloire.

» Et toutes les nations seront assemblées devant lui,
» et il séparera les uns d'avec les autres, comme un ber-
» ger sépare les brebis d'avec les boucs. »

Saint-Clare lut avec animation jusqu'à ce qu'il fût arrivé à ces versets :

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa gauche :
» Retirez-vous de moi, maudits, et allez dans le feu
» éternel, qui est préparé pour le diable et pour ses
» anges ;

» Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à
» manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à
» boire ;

» J'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ;
» j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade
» et en prison, et vous ne m'avez pas visité.

» Et ceux-là répondront aussi : Seigneur, quand est-
» ce que nous t'avons vu avoir faim, ou soif, ou être
» étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et que
» nous ne t'avons point assisté ?

» Et il leur répondra : Je vous dis qu'en tant que
» vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces petits,
» vous ne me l'avez pas fait non plus (1). »

Saint-Clare parut frappé de ce dernier passage, qu'il répéta lentement, comme s'il avait voulu en graver les paroles dans sa mémoire.

— Tom, dit-il, ces gens qui sont repoussés si durement par le Seigneur ont fait exactement comme moi ; ils ont vécu dans l'aisance et dans le bien-être sans s'in-

(1) Matth., XXV.

quiéter de leurs pauvres frères, altérés, affamés, malades ou en prison.

Tom ne répondit pas.

Saint-Clare se mit à marcher de long en large dans la vérandah, tellement absorbé dans ses pensées, que Tom dut lui rappeler par deux fois que la cloche du thé avait sonné.

Saint-Clare fut distrait et préoccupé tout le temps du thé. Ensuite Marie, miss Ophélia et lui, s'établirent dans le salon en gardant le silence.

Marie s'étendit sur un sofa, s'enveloppa d'un moustiquaire de soie, et s'endormit bientôt profondément; miss Ophélia tricotait, tandis que Saint-Clare jouait sur le piano un air doux et mélancolique. Il était plongé dans une profonde rêverie ; la musique semblait traduire les sentiments de son cœur. Au bout d'un moment, il ouvrit un tiroir, en tira un vieux cahier de musique jauni par les ans et commença à le feuilleter.

— Ce cahier appartenait à ma mère, dit-il à miss Ophélia; voilà son écriture, regardez; elle a copié et arrangé ceci d'après le *Requiem* de Mozart.

Miss Ophélia s'approcha.

—Voici ce qu'elle chantait souvent, dit Saint-Clare ; je crois encore l'entendre.

Il frappa les touches sonores et commença à chanter l'ancien hymne latin, le *Dies iræ*.

Tom, attiré par cette sublime harmonie, se tint collé contre la porte du salon. Il ne comprenait pas les paroles, mais la musique l'impressionnait profondément,

surtout les morceaux touchants et pathétiques. Ah ! qu'il aurait sympathisé de cœur avec Saint-Clare, s'il avait saisi le sens de ces belles paroles :

Recordare, Jesu pie,
Quod sum causa tuæ viæ
Ne me perdas illa die :
Quærens me sedisti lassus
Redemisti crucem passus
Tantus labor non sit cassus (1).

Saint-Clare prononçait ces mots d'un air profondément pénétré; le sombre voile des années semblait s'être déchiré pour lui; il croyait encore entendre la voix de sa mère accompagner la sienne. La voix et l'instrument vibraient à l'unisson et rendaient avec une énergie sympathique ces sublimes accords que l'âme éthérée de Mozart avait conçus en vue de ses propres funérailles.

Quand Saint-Clare eut cessé de chanter, il resta quelques minutes la tête cachée dans ses mains, puis il reprit sa promenade de long en large dans l'appartement.

— Quelle idée sublime que celle d'un jugement dernier ! dit-il enfin. Le redressement des injustices de tous les siècles ! la solution de tous les problèmes moraux

(1) Doux Jésus, pense à mes misères !
C'est pour moi que tu vins sur terre :
Je vais périr, — tends-moi la main !
C'est pour moi que la croix t'accable,
Pour moi que tu meurs en coupable :
Que ton travail ne soit pas vain !

de l'humanité par une sagesse infinie! c'est quelque chose d'admirable!

— Et d'effrayant pour nous, observa miss Ophélia.

— Pour moi surtout, ajouta Saint-Clare d'un ton pensif. Je lisais à Tom, cette après-midi, la description que nous donne saint Matthieu du jour du jugement, et j'en ai été vivement frappé. On s'imagine que ceux qui commettent de grands crimes seront seuls exclus du ciel; mais non : ceux qui sont condamnés le sont pour ne *pas* avoir fait le bien, comme si cette abstention renfermait tout le mal possible.

— Peut-être, dit miss Ophélia, ceux qui ne font pas le bien sont-ils nécessairement portés à faire le mal.

— Et que sera-t-il dit, continua Saint-Clare d'un air rêveur, mais pénétré, que sera-t-il dit à celui que les besoins de la société, son éducation, son cœur ont appelé, mais en vain, à accomplir quelque grande et noble tâche, et qui est resté spectateur indifférent et silencieux des luttes, des angoisses et des injustices des hommes, quand il aurait dû travailler à les réparer?

— Je lui dirais, moi, répondit miss Ophélia, qu'il se repente et qu'il se mette à l'œuvre sans délai.

— Vous allez toujours droit au but, cousine, dit Saint-Clare en essayant de sourire; vous ne me laissez jamais le temps de faire quelques réflexions générales; vous me rappelez toujours le temps actuel et vous avez une grande prédilection pour le mot *maintenant*.

— *Maintenant* est le seul moment avec lequel j'aie à faire, répliqua miss Ophélia avec sérieux.

— Chère petite Eva! pauvre enfant! dit Saint-Clare; ton âme simple et candide avait rêvé pour moi une bonne œuvre à accomplir...

C'était la première fois, depuis la mort d'Eva, qu'il parlait d'elle spontanément, et ce ne fut pas sans effort qu'il parvint à contenir sa vive émotion.

— J'ai une si haute idée du christianisme, ajouta-t-il, que je ne crois pas qu'un homme puisse le professer sincèrement sans s'élever de toute la force de son être contre cette monstrueuse injustice qui est à la base de notre société, décidé, s'il le faut, à périr lui-même dans la lutte. Je ne pourrais être chrétien sans penser et sans agir de cette manière, quoique j'aie connu plusieurs personnes pieuses et éclairées qui ne partageaient pas cette opinion.

— Puisque vous connaissez si bien votre devoir, dit miss Ophélia, pourquoi ne le remplissez-vous pas?

— Oh! c'est que j'ai juste la dose de charité nécessaire pour m'étendre sur un sofa et pour maudire l'Eglise et le clergé de ne pas produire des confesseurs et des martyrs. Il est facile de voir très-clairement que le devoir des autres est de se sacrifier.

— Et maintenant, allez-vous agir d'une manière différente que par le passé?

— Dieu seul connaît l'avenir, dit Saint-Clare; je suis plus courageux parce que j'ai tout perdu : celui qui n'a plus rien à perdre peut tout risquer.

— Qu'allez-vous donc faire?

— Mon devoir, je l'espère, envers les pauvres et les petits, dès que cela me sera possible, répondit Saint-

Clare. Je commencerai par mes propres esclaves, pour lesquels je n'ai encore rien fait ; et peut-être qu'un jour on me verra tenter quelque chose pour toute leur race, quelque chose pour relever ma patrie de la fausse et déshonorante position qu'elle a prise aux yeux de toutes les nations civilisées.

Miss Ophélia ne fit pas de réponse. Il y eut un instant de silence, pendant lequel le visage de Saint-Clare revêtit une expression triste et rêveuse.

— Je ne sais pourquoi je pense tant à ma mère ce soir, dit-il enfin. J'éprouve un sentiment indéfinissable : il me semble qu'elle est là près de moi. Toutes ses paroles me reviennent à l'esprit. Quelle chose étrange que le passé se reproduise parfois à nous si vivant!..

Saint-Clare se promena de nouveau dans le salon pendant quelques minutes ; puis il dit :

— Je sors un moment, pour apprendre les nouvelles du soir.

Il prit son chapeau et quitta l'appartement.

Tom le suivit hors de la cour et lui demanda s'il devait l'accompagner.

— Non, mon garçon, dit Saint-Clare ; je serai de retour dans une heure.

Tom s'assit sous la vérandah. C'était une magnifique soirée qu'éclairait la lune dans tout son éclat. Tom, en contemplant les gerbes étincelantes du jet d'eau et en écoutant son doux murmure, fut bientôt absorbé dans ses réflexions. Il pensait à cette liberté qui lui était promise, à sa maison qu'il pourrait revoir, à sa femme et à ses enfants qu'il rachèterait du fruit de son travail. Il

tâtait avec une sorte de joie les muscles de ses bras robustes, se disant qu'ils allaient enfin lui appartenir et qu'il pourrait les employer à la délivrance de sa famille. Puis il pensa à son maître si jeune et si noble, et comme toujours il pria pour lui. Ensuite son imagination lui retraça la figure de la douce Eva, maintenant compagne des anges ; si bien qu'il lui parut que son radieux visage, encadré dans ses cheveux d'or, lui souriait à travers la vapeur brumeuse du jet d'eau. — Tout en se livrant à ses rêveries, il s'endormit et songea qu'il voyait l'enfant venir à lui en bondissant comme autrefois, une guirlande de jasmin dans les cheveux, les joues animées, les yeux brillants de bonheur. Mais à mesure qu'il attachait sur elle ses regards, elle semblait s'élever de la terre ; ses joues pâlirent, ses yeux profonds brillèrent d'un éclat divin, un auréole lumineuse environna sa tête ; puis... elle disparut ; et Tom fut réveillé par un grand coup frappé à la porte d'entrée et par le bruit de plusieurs voix.

Il se hâta d'ouvrir ; plusieurs hommes parlant à voix basse et marchant avec précaution portaient sur une litière un homme couvert d'un manteau. La clarté de la lampe tomba en plein sur sa figure : à cette vue, Tom poussa un cri perçant... cri d'épouvante et de désespoir qui retentit dans toute la maison... Les hommes, toujours chargés de leur fardeau, s'avancèrent vers la porte ouverte du salon où tricotait encore miss Ophélia.

Saint-Clare était entré dans un café, pour parcourir le journal du soir. Pendant sa lecture, une rixe avait

éclaté entre deux hommes à moitié ivres, et tandis que Saint-Clare s'efforçait avec d'autres assistants de les séparer, il avait reçu dans le flanc la lame d'un couteau-poignard qu'il voulait arracher à l'un d'eux.

La maison entière retentit bientôt de cris et de lamentations. Dans leur frénésie, les esclaves s'arrachaient les cheveux, se roulaient par terre ou couraient dans toutes les directions en gémissant. Miss Ophélia et Tom furent les seuls qui conservèrent quelque présence d'esprit; car Marie, à l'ouïe de cette affreuse nouvelle, avait perdu connaissance. D'après l'ordre de miss Ophélia, on disposa rapidement un des canapés du salon pour recevoir ce corps sanglant. Saint-Clare s'était évanoui, affaibli par la souffrance et par la perte du sang. Miss Ophélia lui fit respirer des sels. Il revint à lui, ouvrit les yeux, les fixa un instant sur ceux qui l'entouraient; puis ses regards, après avoir erré autour de la chambre, s'arrêtèrent sur le portrait de sa mère.

Le docteur arriva, examina la blessure; mais son visage disait assez qu'il n'y avait aucun espoir. Il banda lui-même la plaie, aidé de miss Ophélia et de Tom, tandis que les autres esclaves épouvantés, groupés aux portes et aux fenêtres de la vérandah, continuaient à pousser des cris et des sanglots.

— Il faut éloigner ces gens-là, dit le docteur; le plus grand repos est indispensable.

Saint-Clare ouvrit les yeux et regarda fixement tous ces êtres angoissés que le docteur et miss Ophélia essayaient de faire sortir de la chambre.

— Pauvres créatures! murmura-t-il.

Et l'expression amère du remords se peignit sur ses traits. Adolphe refusa absolument de s'en aller. La terreur lui avait ôté toute présence d'esprit : il se jetait sur le parquet sans qu'on pût parvenir à le faire lever. Les autres cédèrent aux pressantes sollicitations de miss Ophélia, qui leur disait que la vie de leur maître dépendait de leur calme et de leur obéissance.

Saint-Clare pouvait à peine parler ; il avait fermé les yeux, mais on n'en voyait pas moins qu'il était tourmenté par de douloureuses pensées. Au bout d'un moment, il saisit la main de Tom, qui était agenouillé près de lui, et dit d'une voix faible :

— Tom, mon pauvre garçon ?

— Quoi donc, massa ? répondit Tom avec empressement.

— Je vais mourir ! dit Saint-Clare en lui pressant la main... Prie !...

Et Tom pria. Il pria de tout son cœur et de toutes ses forces pour cette âme qui s'en allait, pour cette pauvre âme qui semblait le regarder, si triste et si angoissée, à travers ces grands yeux bleus mélancoliques... Ce fut littéralement « une prière offerte avec de grands cris et avec larmes (1). »

Quand Tom eut cessé de prier, Saint-Clare lui prit la main et le regarda longtemps et fixement, mais sans prononcer une seule parole. Il referma les yeux en continuant à retenir cette main dans la sienne ; car aux portes de l'éternité la main noire et la main blanche

(1) Héb., V, 7.

peuvent s'unir avec un égal amour. Par intervalle, il murmurait doucement.

Recordare, Jésu pie,

. . . . . .

Ne me perdas, illa die!
Quærens me sedisti lassus (1).

Les paroles qu'il avait chantées dans la soirée lui revenaient évidemment à l'esprit, — paroles de supplication adressées à la miséricorde infinie. Ses lèvres se mouvaient de temps en temps pour laisser échapper les fragments de l'hymne sacrée.

— Son esprit s'égare, dit le docteur à demi-voix.

— Non! mais il retrouve sa demeure... enfin!... dit Saint-Clare avec énergie, enfin!... enfin!...

Cet effort l'épuisa. La pâleur de la mort se répandit sur son visage, mais avec elle une admirable expression de paix qui semblait descendre sur les ailes d'un ange : il ressemblait à un enfant fatigué qui s'endort.

Il reposa ainsi quelques minutes; la main du Tout-Puissant s'étendait sur lui d'une manière visible. Mais avant de quitter son enveloppe terrestre, il rouvrit ses yeux, qui brillèrent soudain d'un éclair de joie, comme s'il eût reconnu un être chéri :

— Ma mère!... dit-il.

Et il expira.

(1) Doux Jésus, pense à ma misère ;

. . . . . .

Je vais périr, — tends-moi la main !
C'est pour moi que la croix t'accable !

CHAPITRE XVIII.

LES ABANDONNÉS.

L'on a souvent parlé du désespoir des nègres qui ont perdu un bon maître ; ce n'est pas sans raison ; car, sur la terre, il n'est pas de créature plus complétement délaissée et privée d'appui que l'esclave en de telles circonstances.

L'enfant qui a vu mourir son père possède encore la protection de ses amis et de la loi ; il est quelque chose et il peut faire quelque chose ; mais l'esclave n'est rien. La loi le considère à tous égards comme aussi destitué de droits qu'un ballot de marchandise. Les désirs et les besoins de sa nature humaine et de son âme immortelle sont livrés à la volonté irresponsable et souveraine de son maître ; et quand ce maître vient à mourir, rien ne lui reste.

Il est petit le nombre de ces hommes qui n'usent de leur pouvoir qu'avec humanité et générosité. Tout le monde le sait et l'esclave mieux que personne ; il comprend qu'il a dix chances de rencontrer un maître tyrannique et cruel contre une seule d'en trouver un bon et compatissant. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il pleure si amèrement la perte d'un bon maître.

Quand Saint-Clare eut rendu le dernier soupir, la terreur et la consternation saisirent tous ses esclaves. Il avait été enlevé si subitement, dans la fleur et la force de la jeunesse ! Toutes les chambres et toutes les galeries de la maison retentissaient de sanglots et de cris de désespoir.

Marie, incapable de supporter le coup terrible qui la frappait, tombait d'évanouissement en évanouissement, en sorte qu'elle était sans connaissance lorsque son mari expira ; et celui qui lui était si étroitement uni par le lien du mariage se sépara d'elle pour toujours sans qu'ils pussent s'adresser une parole d'adieu.

Miss Ophélia, avec le courage et l'énergie qui la caractérisaient, avait assisté son cousin jusqu'au dernier moment ; tout yeux, tout oreilles, tout attention pour donner les soins nécessaires, elle s'était jointe de cœur aux prières ferventes du pauvre esclave pour l'âme de son maître mourant.

Tom était absorbé par la pensée de l'éternité ; aussi, pendant qu'il rendait les derniers devoirs à cette argile inanimée, l'idée que cette mort soudaine le livrait pour jamais à l'esclavage ne lui vint pas une seule fois à l'esprit. Il n'avait plus de crainte sur l'avenir de son maître ; car, dans cette heure d'angoisse où il répandait son cœur dans le sein de son Père céleste, il avait entendu au-dedans de lui, en réponse à son instante prière, comme une voix qui le tranquillisait et le rassurait. Et au fait, une âme comme la sienne, si profondément tendre et affectueuse, ne pouvait-elle pas entrevoir quelque chose de la plénitude de l'amour divin, selon

qu'il est écrit : « Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui ? » Tom était donc plein d'espoir et de confiance ; une douce quiétude remplissait son cœur.

Cependant la cérémonie funèbre eut lieu comme de coutume, avec sa pompe, ses crêpes noirs, ses prières et ses visages solennels. Puis la vie reprit son cours habituel, triste et froid, et bientôt se présenta à tous l'éternelle question : « Qu'allons-nous faire maintenant ? »

Elle s'éleva dans l'esprit de Marie, cette question, un matin que, vêtue en élégant négligé et commodément assise dans un grand fauteuil, elle examinait des échantillons de crêpe et de bombasin. Elle s'éleva dans l'esprit de miss Ophélia, qui commença à tourner ses pensées vers sa patrie. Elle s'éleva aussi, mais avec un sentiment de terreur, dans l'esprit des esclaves qui connaissaient trop bien le caractère dur et inflexible de leur maîtresse.

Marie, après avoir consulté son avocat et le frère de Saint-Clare, se décida à vendre la maison et les esclaves, excepté ceux qui lui appartenaient personnellement et qui devaient la suivre à la plantation de son père.

. . . . . .

Depuis la mort de son maître, Adolphe était entièrement abattu et inconsolable.

— Savez-vous, Tom, que nous allons être tous vendus ? lui dit-il un jour qu'il venait de le trouver tout pensif sur la vérandah.

— Qui vous l'a dit ? demanda Tom.

— J'étais caché derrière un rideau pendant que ma-

dame parlait avec son homme d'affaires. Dans quelques jours nous serons mis à l'enchère.

— Que la volonté du Seigneur soit faite ! murmura Tom en joignant les mains et en soupirant.

— Nous ne rencontrerons jamais un maître comme celui que nous avons perdu, dit Adolphe d'un air découragé.

Tom s'éloigna ; son cœur était plein. L'espoir de la liberté, le souvenir de sa femme et de ses enfants se dressèrent devant son âme patiente, comme apparaissent, aux yeux du matelot qui sombre à l'entrée du port, le clocher et les toits de son village qu'il n'aperçoit du milieu des vagues furieuses que pour leur envoyer un dernier adieu. Il serra fortement ses bras contre sa poitrine, refoula ses larmes et essaya de prier. Sa pauvre âme s'était attachée avec tant de force à l'espérance de la liberté, que le lien était maintenant difficile à rompre ; et plus il répétait : « Ta volonté soit faite ! » moins il se sentait soumis.

Il alla trouver miss Ophélia, qui, depuis la mort d'Eva, le traitait avec une considération marquée.

— Miss Phélia, lui dit-il, massa Saint-Clare m'avait promis la liberté ; il avait même commencé les démarches nécessaires. Si miss Phélia était assez bonne pour en parler à madame, peut-être voudrait-elle achever les formalités, et se conformer au désir de massa Saint-Clare.

— Je parlerai pour vous, Tom, et ferai de mon mieux, répondit miss Ophélia ; mais si cela dépend de

Mme Saint-Clare, je n'ai pas grand espoir de réussir; néanmoins j'essaierai.

En effet, miss Ophélia s'arma de courage et se disposa à négocier cette affaire avec tous les ménagements et toute l'habileté diplomatique dont elle était capable. Elle prit donc son tricot et se rendit dans la chambre de Marie. Celle-ci était étendue sur un canapé, ordonnant quelques arrangements pour son prochain départ.

— Vous voyez, dit Marie, que je songe à partir bientôt; pas plus tard que la semaine prochaine je quitte la maison.

— Sitôt?

— Mais oui; le frère de Saint-Clare a écrit; il pense, comme l'homme d'affaires, qu'il faut vendre maintenant le mobilier et les esclaves. Quant à la maison, on attendra une occasion favorable.

— Il y a une chose, dit miss Ophélia, dont je désire vous parler. Augustin avait promis à Tom sa liberté et avait même commencé les formalités nécessaires pour l'affranchir. Je suppose que vous vous conformerez à ses désirs...

— Non, en vérité! interrompit Marie aigrement. Tom est un des esclaves qui ont le plus de valeur, je ne puis y consentir en aucune manière. D'ailleurs, qu'a-t-il besoin de sa liberté? Il est beaucoup mieux comme il est.

— Mais il la désire vivement, et Saint-Clare la lui avait promise, insista miss Ophélia.

— Oh! je crois bien qu'il la désire; ils sont tous ainsi, toujours mécontents de leur sort. En principe,

je suis opposée à l'émancipation, dans tous les cas possibles. Laissez un nègre sous la surveillance de son maître, il se comportera assez bien; mais donnez-lui la liberté, il deviendra paresseux et prendra l'habitude de boire; en un mot, il ne sera plus bon à rien. J'ai eu cent exemples sous les yeux de ce que j'avance, et j'en ai conclu que la liberté est pour les nègres un vrai malheur.

— Mais Tom est si diligent, si capable, si pieux!

— Je n'ai pas besoin qu'on me le dise... J'en ai vu cent autres comme lui. Il ira bien tant qu'on le surveillera; voilà tout.

— Mais considérez, observa miss Ophélia, que si vous le vendez il risque de rencontrer un mauvais maître.

— Allons donc! dit Marie; il n'y a pas un mauvais maître sur cent. Les maîtres sont bien meilleurs qu'on ne le dit. J'ai été élevée dans les Etats du Sud, et je n'ai jamais vu un maître qui ne traitât bien ses esclaves, — aussi bien du moins qu'ils le méritaient. Je n'ai pas la moindre crainte à cet égard.

— Soit! reprit énergiquement miss Ophélia; mais je sais qu'un des derniers désirs de votre mari était que Tom fût rendu à la liberté; c'est une des promesses qu'il a faites à la chère petite Eva à son lit de mort, et je ne pensais pas que vous vous croiriez libre de ne point en tenir compte...

A l'ouïe de ces paroles, Marie se couvrit le visage avec son mouchoir, se mit à gémir et aspira son flacon d'odeurs avec force.

— Ma pauvre Eva! s'écria-t-elle; mon pauvre Au-

gustin !... Ah ! cousine, comment ne craignez-vous pas de me rappeler de si douloureux souvenirs, des pertes si cruelles?... Je veux croire que vos intentions sont bonnes ; mais c'est avoir bien peu d'égards pour moi !... bien peu !...

Et Marie sanglota à perdre haleine, demanda de l'air, dit à Mammy d'ouvrir la fenêtre, de lui apporter son flacon de camphre, de lui baigner le front, de la délacer. Ce fut un moment de confusion générale, dont miss Ophélia profita pour regagner son appartement.

Elle comprit bien qu'il était inutile d'insister, et prit le meilleur parti qui lui restât : elle écrivit à Mme Shelby pour lui raconter l'état des choses et la supplier de venir en aide au pauvre Tom.

Le lendemain, Tom, Adolphe et une demi-douzaine d'autres nègres furent emmenés au magasin d'esclaves, pour attendre le bon plaisir du marchand qui préparait un lot pour l'enchère.

CHAPITRE XIX.

LE MAGASIN D'ESCLAVES.

Un magasin d'esclaves! Peut-être qu'à ce seul mot votre imagination vous représente quelque horrible lieu, une caverne obscure et ténébreuse. Mais non ; il n'en est pas ainsi de nos jours. Un magasin d'esclaves à la Nouvelle-Orléans est une maison proprement tenue et à peu près semblable à toutes les autres, où chaque jour, sous une espèce de hangar extérieur, vous pouvez voir des rangées d'hommes et de femmes, placés là comme enseignes de la marchandise qu'on y vend.

Alors si vous acceptez l'invitation pleine de politesse qui vous sera faite d'entrer et d'examiner, vous trouverez là des maris, des femmes, des frères, des sœurs, des pères, des mères, de jeunes enfants qui vont être vendus *séparément* ou par *lots*, selon la convenance de l'acheteur. Et ces âmes immortelles, qui furent rachetées au prix du sang et des souffrances du Fils de Dieu, le jour que la terre trembla, que les rochers se fendirent et que les sépulcres s'ouvrirent, ces âmes sont vendues, louées, hypothéquées, échangées contre des marchandises ou des propriétés, suivant la profession ou le bon plaisir de l'acheteur !...

Un jour ou deux après la conversation de Marie et de miss Ophélia, Tom, Adolphe et plusieurs autres esclaves de la maison Saint-Clare furent placés sous l'aimable surveillance de M. Skeggs, gardien du dépôt, pour attendre le marché du lendemain.

Tom, ainsi que ses compagnons, portait avec lui une malle assez grande, pleine de vêtements qu'il devait à la générosité de son maître. On les introduisit, pour passer la nuit, dans une vaste chambre où plusieurs autres nègres de tout âge, de toute taille et de toute nuance étaient déjà rassemblés et passaient le temps à crier, à rire et à se divertir.

— Ah ! ah ! voilà qui va bien. Continuez, enfants, continuez ! dit M. Skeggs ; mes gens sont toujours de si belle humeur ! C'est bien, Sambo ! poursuivit-il en s'adressant d'un air d'approbation à un gros nègre qui se livrait à toute sorte de bouffonneries dont s'égayaient fort ses camarades.

Comme on peut le penser, Tom n'était guère disposé à se joindre à eux ; c'est pourquoi il se tint aussi loin que possible de ce groupe bruyant et s'assit sur sa malle, la figure appuyée contre le mur.

Ceux qui trafiquent de la marchandise humaine ont pour système de provoquer le bruit et le mouvement au milieu de leurs esclaves, comme le plus sûr moyen de les étourdir sur leur triste position. Ce régime, auquel le nègre est soumis depuis l'instant où il est vendu dans les contrées du Nord jusqu'à celui où il arrive dans le Sud, est fait pour le rendre insouciant, insensible et brutal. Le marchand d'esclaves ramasse sa bande

dans la Virginie ou dans le Kentucky, et les conduit dans un endroit sain, souvent près des eaux thermales, pour les engraisser. On leur distribue une nourriture abondante, et, pour les empêcher de languir, un joueur de violon est chargé de les faire danser. Celui qui refuse de se divertir, celui dont l'âme est trop pleine encore du souvenir de sa femme, de ses enfants, de son ancienne demeure, pour lui permettre de se livrer à la gaieté, celui-là est considéré comme un être entêté et dangereux, et se trouve en butte à tous les mauvais traitements que la malveillance d'un homme dur et irresponsable peut lui infliger. Aussi, pour la plupart, les esclaves s'efforcent-ils de manifester de la vivacité et de l'entrain, dans l'espérance de rencontrer un bon maître, ou dans la crainte des duretés que le surveillant leur ferait subir, s'ils ne trouvaient pas d'acheteur.

— Que fait ce nègre-ci? dit Sambo en s'approchant de Tom, dès que M. Skeggs fut sorti.

Sambo était d'un noir d'ébène, de grande taille, toujours en mouvement, parlant et grimaçant sans cesse.

— Que fais-tu là? continua Sambo en chatouillant le pauvre Tom par manière de plaisanterie; tu médites? hein?

— Je vais être vendu demain à l'enchère, répondit Tom avec douceur.

— Vendu à l'enchère! Ah! ah! mon garçon, tu es bien heureux. Je voudrais passer par là aussi; comme je saurais faire rire le monde! Mais, dis-moi, est-ce

que toute cette bande s'en va demain? demanda Sambo en posant familièrement sa main sur l'épaule d'Adolphe.

— Laissez-moi, s'il vous plaît! dit Adolphe avec hauteur, en se redressant avec un geste de dégoût.

— Ah! ah!... en voilà un de ces nègres blancs! Couleur de crême, en vérité, et parfumé à l'eau de Cologne! dit-il en s'approchant d'Adolphe et en affectant de le flairer. Seigneur! comme il conviendrait à un marchand de tabac; ce serait ce qu'il faut pour parfumer et pour achalander sa boutique!...

— Je vous prie de vous retirer, s'écria Adolphe furieux.

— Seigneur! que nous sommes chatouilleux, nous autres nègres blancs! Voyez donc!

Et Sambo imitait burlesquement les manières d'Adolphe.

— En voilà, disait-il, de grands airs et des grâces! Nous avons été dans une bonne famille, je suppose?

— Oui, répondit Adolphe; j'avais un maître qui aurait pu vous acheter tous sans se gêner.

— Voyez-vous ça! dit Sambo; quel beau monsieur nous sommes!

— J'appartenais à la famille Saint-Clare, reprit Adolphe avec orgueil.

— Vraiment! Je veux être pendu si tes maîtres ne sont pas enchantés de se débarrasser de toi! Sans doute qu'ils vont te vendre avec un lot de porcelaine fêlée et autres articles de prix, dit Sambo avec une grimace provoquante.

Adolphe, exaspéré de cette raillerie, s'élança sur son

adversaire en jurant et en le frappant à coups redoublés. La troupe se mit à rire et à crier, si bien que le vacarme attira le gardien sur le seuil de la porte.

— Qu'est-ce que c'est, enfants? A l'ordre, à l'ordre! dit-il en agitant un grand fouet.

Les esclaves se sauvèrent dans toutes les directions, excepté Sambo, qui, se prévalant de la faveur dont il jouissait auprès du gardien, resta debout devant lui, courbant la tête avec une facétieuse grimace, chaque fois que le maître faisait mine de le toucher.

— Ce n'est pas nous, massa; nous sommes bien tranquilles : ce sont ces nouveaux venus; ils sont vraiment insupportables et veulent toujours nous attaquer.

Le gardien se tourna alors vers Tom et vers Adolphe, et leur distribua, sans autre information, quelques coups de pieds et quelques bourrades. Puis, après les avoir tous exhortés à être de bons garçons et à bien dormir, il les quitta de nouveau.

Pendant que cette scène se passe dans le dortoir des hommes, peut-être serez-vous curieux de jeter un coup d'œil dans l'appartement destiné aux femmes. Vous y verrez gisantes sur le pavé, dans diverses attitudes, une foule de créatures endormies, de toutes nuances, depuis le pur ébène jusqu'au blanc; de tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Là est une jolie petite fille de dix ans, dont la mère vient d'être vendue aujourd'hui; elle s'est endormie à force de pleurer, sans que personne ait pris garde à elle. Ici, vous trouvez une vieille négresse usée, dont les

bras décharnés et les mains calleuses attestent de rudes et pénibles travaux. Demain on la vendra, comme article de rebut, ce qu'on pourra. Quarante ou cinquante autres de ces malheureuses sont couchées çà et là, la tête cachée sous une couverture ou sous divers vêtements. Mais là-bas, dans un coin de la chambre, on peut remarquer deux femmes assises à l'écart, dont l'extérieur distingué inspire un intérêt tout particulier. L'une, âgée de quarante à cinquante ans, décemment vêtue, est une mulâtresse aux yeux doux, à la physionomie agréable et prévenante. Sur sa tête est roulé en turban un joli mouchoir rouge de madras de la plus belle qualité. Le reste de son costume, bien soigné et bien ajusté, montre que jusqu'à présent elle n'a manqué de rien. La jeune personne de quinze ans qui se presse contre elle est sa fille. Son teint, bien plus clair que celui de sa mère, permet toutefois de remarquer la ressemblance frappante qui existe entre elles. Ce sont les mêmes yeux noirs et doux, avec des cils plus longs; ses cheveux, abondants et bouclés, sont d'un beau brun. Elle est vêtue avec le même soin, et ses mains délicates disent assez qu'elle est peu habituée à de serviles travaux. Elles sont destinées toutes deux à être vendues demain, en même temps que les esclaves de Saint-Clare.

Ces deux femmes, que nous appellerons Suzanne et Emmeline, appartenaient à une dame aimable et pieuse de la Nouvelle-Orléans, qui les avait instruites et élevées avec soin. Elles avaient appris à lire et à écrire; on leur avait enseigné les vérités de la religion, et leur sort

avait été aussi heureux que peuvent l'espérer des femmes de leur condition. Mais le fils unique de leur protectrice ayant le maniement de ses biens, compromit sa fortune par son insouciance et ses folies, et finit par faire faillite. Suzanne et sa fille, ainsi que les esclaves de la plantation, représentant une valeur considérable, furent saisis et mis en vente par les créanciers. C'est à la faible clarté de la lune qui glisse à travers les barreaux de la fenêtre que nous les voyons maintenant. Elles pleurent toutes deux, mais silencieusement, afin de ne pas augmenter la douleur l'une de l'autre.

— Mère, pose ta tête sur mes genoux et essaie de dormir un peu, dit la jeune fille en cherchant à raffermir sa voix.

— Je n'ai pas le cœur de dormir, Emmeline. Je ne le puis pas; c'est probablement la dernière nuit que nous passons ensemble.

— Oh! mère, ne dis pas cela! Peut-être serons-nous vendues au même maître... Qui sait?

— S'il s'agissait de tout autre, je pourrais l'espérer; mais j'ai si peur de te perdre, Emmeline, que je ne pense qu'au danger...

— Pourquoi, mère? le surveillant a dit que probablement nous serions vendues ensemble.

Suzanne se ressouvint des paroles et des gestes du gardien. Le cœur serré d'une douleur mortelle, elle se rappela qu'il avait examiné les mains d'Emmeline, soulevé ses cheveux bouclés, et qu'il l'avait déclarée un article de premier choix. Suzanne avait reçu une éducation chrétienne; elle connaissait et aimait la Bible ; aussi

n'éprouvait-elle pas moins d'horreur que toute autre mère pieuse, à la pensée que son enfant pourrait tomber au pouvoir d'un être vil et méchant. Mais elle n'avait nul espoir, nulle protection.

— Mère, reprit Emmeline, il me semble que nous pourrions être placées dans la même famille, toi comme cuisinière, et moi comme femme de chambre ou comme lingère. Tâchons de paraître contentes et enjouées ; disons tout ce que nous savons faire, et peut-être que nous réussirons.

— Tu feras bien, dit Suzanne, quand tu peigneras demain tes cheveux, de les ramener par derrière.

— Pourquoi, mère ? Cela n'ira pas si bien.

— C'est possible... mais tu seras mieux vendue.

— Je n'en vois pas la raison, dit la jeune fille.

— J'ai plus d'expérience que toi, mon enfant... Les familles respectables seront bien plus disposées à t'acheter, si elles te voient un air simple et modeste que si tu semblais vouloir paraître belle.

— Eh bien ! mère, je ferai comme tu voudras.

— Ecoute, Emmeline, si demain nous sommes séparées, si je suis vendue d'un côté et toi d'un autre, souviens-toi toujours comment tu as été élevée, souviens-toi de toutes les bonnes instructions de madame. Emporte ta Bible et ton livre de cantiques, et si tu es fidèle au Seigneur, le Seigneur te sera fidèle.

Ainsi parla la pauvre mère ; puis elle demeura plongée dans la plus amère douleur, car elle savait que demain un homme impie, brutal, inexorable, pourrait devenir le maître de sa fille, s'il avait assez d'argent

pour l'acheter. La seule ressource de Suzanne était la *prière;* aussi pria-t-elle avec ferveur pour cette enfant chérie qu'elle pressait dans ses bras. Ah ! que de prières semblables sont montées à Dieu du sein de ces prisons d'esclaves si proprement tenues ! Un jour on saura que Dieu ne les a point oubliées, ces prières, car il est écrit :

« Quiconque scandalisera un de ces petits qui croient » en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît une » meule au cou, et qu'on le jetât dans la mer (1) ! »

La douce et paisible clarté de la lune pénétrait dans la chambre, et dessinait l'ombre des barreaux des fenêtres sur les groupes d'esclaves endormies. La mère et la fille chantèrent ensemble une mélodie sauvage et mélancolique, hymne funèbre des noirs.

Où donc est la pauvre Marie ?
Où donc est la pauvre Marie ?
Pour son pays elle est partie,
Elle est morte — et pour sa patrie,
Elle est morte — et pour sa patrie,
Pour son pays elle est partie.

Ces paroles, chantées par des voix pleines de douceur et de tristesse, semblaient le soupir du désespoir de la terre qui aspire après l'espérance et les joies du ciel. Elles flottèrent dans la sombre prison, à mesure que, vers après vers, elles se déroulaient en cadences monotones et pathétiques. Les deux femmes continuèrent :

(1) Marc, IX, 42.

Et Paul et Silas où sont-ils?
Et Paul et Silas où sont-ils?
Pour leur pays ils sont partis.
Ils sont morts — pour le ciel partis,
Ils sont morts — pour le ciel partis,
Ils sont au bienheureux pays.

Chantez, pauvres femmes! La nuit est courte, et demain vous séparera pour toujours!...

Mais voici le matin venu, et tout le monde est debout; le digne M. Skeggs, plein de satisfaction et d'activité, s'occupe de l'organisation d'un lot pour l'enchère. Il jette un coup d'œil sur chaque toilette, et enjoint à tous de prendre leur meilleur visage et d'être gais. Ensuite il les fait ranger en cercle, pour les passer une dernière fois en revue avant de les envoyer à la Bourse.

M. Skeggs, le cigare à la bouche, une badine de palmier à la main, va de l'un à l'autre et donne la dernière touche à sa marchandise.

— Qu'est-ce que cela? dit-il en s'arrêtant devant Suzanne et Emmeline; où sont donc tes boucles de cheveux, la fille?

La jeune fille regarda timidement sa mère; celle-ci, avec l'adresse polie habituelle à sa race répondit:

— C'est moi qui lui ai dit, hier soir, de se lisser les cheveux, et de ne pas les laisser tomber en boucles. C'est plus convenable...

— Allons donc! interrompit l'homme d'un ton qui n'admettait pas de réplique; et se tournant vers la jeune fille:

— Voyons! va refaire tes boucles. Que ce soit bien

fait, et bientôt fait, entends-tu? ajouta-t-il en faisant siffler sa badine. — Et toi, la mère, va l'aider. Ces boucles-là font une différence de 100 dollars pour la vente.

. . . . . .

Sous un dôme splendide, et sur un pavé de marbre, allaient et venaient des hommes de toutes les nations. De chaque côté de l'enceinte circulaire, on voyait des loges ou petites tribunes à l'usage des commissaires priseurs et de leurs crieurs. Deux de ces tribunes, situées en face l'une de l'autre, étaient occupées par de beaux et brillants parleurs, qui, dans un langage moitié français moitié anglais, s'efforçaient habilement de faire monter les offres des amateurs.

Une troisième tribune, encore inoccupée, était entourée d'un groupe qui attendait l'ouverture de la vente. C'est là que nous retrouvons Tom, Adolphe et les autres esclaves de Saint-Clare; là aussi Suzanne et Emmeline attendent leur tour, dans l'abattement et l'anxiété. Divers spectateurs, qui ont ou non l'intention d'acheter, sont rassemblés autour de ce groupe. Ils palpent, examinent, puis commentent la valeur et les qualités de chaque individu avec autant de liberté que le feraient des jockeys pour l'estimation d'un cheval.

— Holà! Alfred, qu'est-ce qui vous amène ici? demanda un jeune fashionable en tapant sur l'épaule d'un autre jeune homme vêtu avec soin, et qui observait Adolphe à travers son binocle.

— J'ai entendu dire que les esclaves de Saint-Clare étaient en vente, et comme j'ai besoin d'un valet de chambre, je regardais précisément celui-ci.

— On ne me prendra pas à acheter les esclaves de Saint-Clare ! Tous ses noirs sont gâtés. Ils sont d'une impudence !...

— Je ne crains rien, dit le premier. Nous verrons un peu les airs qu'ils auront avec moi ; ils ne tarderont pas à comprendre que je suis un tout autre maître que M. Saint-Clare. Je crois vraiment que j'achèterai ce garçon-ci ; il me plaît assez.

— Il vous coûtera plus qu'il ne vaut ; — vous verrez ! C'est un fou, un extravagant !

— Vrai ? — Eh bien ! *monsieur* désapprendra bien vite d'être extravagant avec *moi*. Je saurai le corriger de la bonne manière. Je vous réponds que je l'aurai bientôt mis à la raison. Oui, c'est décidé : je l'achète.

Pendant ce temps, Tom examinait attentivement les figures des acheteurs qui se pressaient autour de lui, cherchant parmi eux celui qu'il désirerait appeler son maître. Il voyait une grande variété de personnages : les uns grands, gros, rustres ; les autres fluets, petits, péroreurs ; ceux-ci languissants, tristes, efflanqués ; puis toute une tourbe d'hommes communs et grossiers, de ces hommes qui ramassent leurs semblables avec autant d'indifférence qu'on ramasse des copeaux de bois pour les mettre dans une corbeille et les jeter au feu. Mais il ne vit pas de second Saint-Clare.

Quelques minutes avant le commencement de la vente, un homme court, épais, musculeux, vêtu d'une chemise bigarrée et d'un pantalon sale et usé, se fraya un chemin dans la foule avec ses coudes, comme quelqu'un qui s'occupe activement de ses affaires ; et s'ap-

prochant du groupe, il se mit à l'examiner soigneusement. Dès le premier instant où il l'aperçut, Tom fut saisi pour cet homme d'une profonde répulsion, qu'il sentait s'accroître à mesure qu'il avançait. Quoique petit, il était évidemment doué d'une force herculéenne. Sa tête ronde, en forme de boule; ses gros yeux d'un gris clair, ombragés de sourcils épais et roux; ses cheveux raides et mal peignés, formaient un ensemble bien peu attrayant, avouons-le. Ses mains, d'une grandeur démesurée, velues, hâlées, parsemées de taches de rousseur, étaient terminées par des ongles sales et mal tenus. Cet homme s'arrêta devant Tom, le saisit par la mâchoire et lui ouvrit la bouche pour examiner ses dents; puis, il lui releva la manche de sa chemise pour regarder ses muscles, le fit tourner, marcher et sauter, pour juger de ses forces.

— Où as-tu été élevé? lui demanda-t-il ensuite d'un ton bref.

— Dans le Kentucky, massa, répondit Tom en regardant autour de lui comme pour chercher un libérateur.

— Que faisais-tu ?

— Je dirigeais la ferme de mon maître, dit Tom.

— Quel conte! dit l'autre; et il s'éloigna.

La vente commença bientôt. Adolphe fut adjugé, à un prix assez élevé, au jeune élégant qui avait témoigné l'intention de l'acheter. Les autres esclaves de Saint-Clare échurent à divers enchérisseurs.

— Et maintenant, à ton tour! tu entends, dit le crieur à Tom.

Tom monta sur l'estrade, et jeta autour de lui des regards pleins de crainte et d'anxiété. Mille bruits confus l'enveloppèrent. La voix retentissante du crieur, qui vantait ses qualités et ses talents en anglais et en français; le feu roulant des enchères, et bientôt le coup de maillet final, tombant avec la dernière syllabe du mot *dollars*, lorsque le crieur annonça que Tom était adjugé, tous ces sons s'étaient succédé en un instant... Tom avait donc un maître!

On le fit descendre de l'estrade; le petit homme à la tête ronde le saisit rudement par l'épaule, le fit mettre de côté, et d'une voix rude :

— Reste là, *toi!* dit-il.

Tom pouvait à peine en croire ses oreilles. Les offres continuèrent; il entendit de nouveau parler et crier, tantôt en français, tantôt en anglais; mais il ne comprit rien, ne distingua rien.

Nous sommes assez restés dans cet infâme lieu. Nous allons suivre maintenant le pauvre oncle Tom, qui, aussitôt après la fin de l'enchère, fut emmené, par un maître brutal, à bord d'un petit navire qui remontait la rivière Rouge.

CHAPITRE XX.

LE SUD.

Pauvre Tom! le voyez-vous sur ce bateau, fers aux mains, fers aux pieds, mais le cœur chargé d'un poids plus lourd encore que ses chaînes? Il ne lui reste plus rien désormais. La lune et les étoiles se sont effacées de son ciel; tout a fui loin de lui comme les arbres du rivage : la maison du Kentucky, sa femme, ses enfants, ses maîtres si indulgents et si bons; la demeure de Saint-Clare avec sa magnificence et sa splendeur; Eva et sa tête blonde, et ses yeux célestes; Saint-Clare lui-même, le beau, le fier, l'insouciant Saint-Clare; les jours de loisir et de paix : tout a disparu!... Et maintenant, à la place de toutes ces choses, *que reste-t-il?...*

Tom était depuis peu de temps dans cette position, quand Legrée, son nouveau maître, vint l'examiner de nouveau avec cet air affairé qui lui était particulier. Se plaçant en face de Tom, qui s'était revêtu pour la vente de son meilleur costume, d'une chemise proprement repassée et de bottes luisantes, il lui adressa la parole de la manière suivante :

— Tiens-toi debout!

Tom se tint debout.

— Ote-moi cette cravate !

Et comme Tom, embarrassé par ses fers, ne le faisait pas assez vite, il saisit la cravate d'une main rude et la mit dans sa poche.

Legrée se tourna ensuite vers la malle de Tom qu'il avait déjà saccagée ; il en tira un vieux pantalon et une veste rapiécée que Tom avait l'habitude de ne porter qu'à l'écurie ; et après avoir ôté les menottes à son esclave, il lui montra un espace vide entre des ballots.

— Tiens, va changer d'habit ! lui dit-il.

Tom obéit et revint quelques minutes après.

— Quitte tes bottes, dit Legrée.

Tom le fit.

— Maintenant, dit le premier en lui jetant une paire de gros souliers comme en portent habituellement les esclaves, — mets cela.

Dans son rapide changement de costume, Tom n'avait pas oublié de garder par devers lui sa chère Bible. Bien lui en prit, car Legrée, après lui avoir remis ses fers, commença l'investigation des poches de l'habit qu'il venait de quitter ; il en tira un mouchoir de soie qu'il fit passer dans la sienne, puis plusieurs petites bagatelles que Tom conservait avec soin, parce qu'elles avaient servi à amuser Eva. Il les regarda avec un grognement de mépris et les jeta dans la rivière.

Ensuite, il trouva et ouvrit le livre d'hymnes, que Tom dans sa précipitation avait oublié.

— Hum ! il est dévot, c'est sûr ! murmura-t-il. Comment t'appelle-t-on ? Tu fais partie d'une Eglise, hein ?

— Oui, massa, dit Tom avec fermeté.

— Bien, je t'ôterai *cette idée-là*. Souviens-toi que tu m'appartiens. Je suis ton Eglise maintenant; comprends-tu? Il faut que tu penses ce que je veux.

L'homme noir ne dit rien, mais quelque chose au-dedans de lui répondit : *Non!* Puis ces paroles divines, qu'Eva lui avait souvent lues, s'élevèrent dans son cœur comme répétées par une voix céleste :

« Ne crains point; car je t'ai racheté. Je t'ai appelé » par ton nom. Tu es *à moi!* »

Mais Simon Legrée n'entendit pas cette voix. Après avoir fixé un moment ses regards perçants sur l'humble figure de Tom, il s'éloigna emportant sur le gaillard d'avant la malle du pauvre esclave, dans laquelle se trouvait une assez bonne provision d'habits et de linge. Il fut bientôt entouré du personnel de l'équipage. Les divers articles furent promptement vendus, soit à l'un, soit à l'autre, tout cela accompagné de force moqueries aux dépens des nègres qui se déguisent en messieurs; puis la malle fut elle-même mise en vente. Le regard plein de tristesse dont le pauvre Tom accompagnait les objets qui lui avaient appartenu et qui passaient maintenant en des mains étrangères, excita la gaieté générale et donna lieu à beaucoup de traits d'esprit.

Cette affaire une fois terminée, Simon retourna auprès de sa propriété.

— Maintenant, Tom, lui dit-il, je t'ai débarrassé de tout ce bagage, tu vois; soigne bien les habits que tu portes, car il y en a pour longtemps avant que je les

renouvelle. Je sais rendre mes nègres soigneux ; il faut qu'un vêtement leur dure une année avec moi.

Le bateau, chargé de sa triste cargaison, remontait les eaux troubles et boueuses qui serpentent à travers les sinuosités de la rivière Rouge, et l'œil attristé se fatiguait de l'aspect monotone de ces hautes digues d'argile rougeâtre, au milieu desquelles coule la rivière. A la fin, le bateau s'arrêta près d'une petite ville, où Legrée débarqua avec sa bande.

CHAPITRE XXI.

LIEUX SOMBRES.

La terre est couverte de ténèbres épaisses et remplie de repaires de violence.

(Ps. LXXIV, 20.)

Se traînant avec peine derrière une mauvaise voiture, sur une route plus mauvaise encore, Tom et ses compagnons continuèrent leur voyage.

La voiture occupée par Simon Legrée et par les bagages se dirigeait vers la plantation de ce dernier, qui était située à une distance assez considérable. On passa par une route sauvage et déserte, traversant tantôt de tristes solitudes plantées de pins, dans les branches desquels gémissait le vent, tantôt d'interminables marécages où l'on avait formé des chaussées avec des troncs d'arbres. De ce terrain humide et spongieux s'élançaient de lugubres cyprès, chargés de funèbres mousses noirâtres. Çà et là on voyait le serpent mocasin enrouler de ses hideux replis les troncs brisés et les branches desséchées qui pourrissaient dans l'eau.

Cette route était affreuse, même pour le voyageur qui, en vue de ses affaires, la parcourait monté sur un

bon cheval et le gousset garni d'écus; combien ne devait-elle pas paraître plus sauvage et plus horrible encore, aux yeux de ces infortunés que chaque pas éloignait toujours plus des objets de leur affection!

Il était aisé de comprendre quels devaient être leurs sentiments, en voyant l'expression de souffrance et de tristesse qui était empreinte sur leurs traits, ainsi que l'air de découragement et de fatigue avec lequel ils considéraient la triste contrée qui se déroulait devant eux.

Simon seul semblait satisfait; de temps à autre, pour se réconforter, il tirait de sa poche un flacon d'eau-de-vie et en avalait quelques gorgées.

Enfin, on arriva en vue de la plantation. Ce domaine avait précédemment appartenu à un gentilhomme opulent et plein de goût qui s'était plu à l'orner et à l'embellir. Il mourut insolvable, et sa propriété fut achetée par Legrée, qui ne songea, comme il faisait de toutes choses, qu'à en tirer le plus d'argent possible. Aussi prit-elle bientôt cette apparence de délabrement et d'abandon qui résulte ordinairement de la négligence quand elle succède à des soins assidus.

A la place du gazon uni et riant qui s'étendait jadis devant la maison, parsemé d'arbustes d'agrément, on ne trouvait plus que des herbes incultes, entremêlées de tessons de bouteilles, de pots cassés, de débris de paille et de toutes sortes d'immondices. Au lieu d'arbres d'ornement, on ne voyait s'élever çà et là que quelques piquets destinés à attacher les chevaux. Un chèvrefeuille et un jasmin, dévorés d'insectes, laissaient pen-

dre leurs branches désolées sur des colonnes à demi renversées par les efforts des chevaux qu'on y attachait sans plus de façon. Le jardin, devenu la proie des mauvaises herbes, laissait encore apercevoir çà et là des restes de son ancienne splendeur : quelques plantes rares et exotiques élevaient leur cime solitaire au milieu de quantités sans nombre de végétaux inconnus. La serre n'avait plus de châssis ; et, sur quelques planches pourries, on voyait des vases oubliés, dans lesquels des débris de tiges desséchées montraient qu'il y avait eu là, autrefois, des plantes.

La voiture enfila une allée gravelée, couverte d'herbes sauvages, et ombragée par une avenue d'arbres de Chine, dont la forme gracieuse et le feuillage toujours vert semblaient être les seuls objets que l'insouciance ne pouvait altérer ou anéantir : semblables à ces nobles natures qui ne peuvent qu'aimer et que pratiquer le bien au milieu de la dégradation de leurs semblables.

La maison conservait encore le souvenir de sa beauté et de sa grandeur. Elle était bâtie comme toutes les maisons du Sud : sur une large vérandah à double étage, qui entourait l'édifice, s'ouvraient toutes les chambres, l'étage inférieur étant supporté par des piliers en brique.

Mais cette demeure n'en avait pas moins l'air triste et abandonné. Quelques fenêtres étaient fermées avec des planches; à d'autres, il ne restait plus qu'un vitrage endommagé et des volets retenus par un seul gond : tout annonçait la négligence et la désolation.

Le sol était jonché de débris de planches, de paille ,

de vieux tonneaux défoncés. Trois ou quatre chiens à la mine féroce, réveillés par le bruit des roues, accoururent, et se seraient jetés sur Tom et sur ses compagnons, sans l'arrivée de quelques serviteurs en guenilles, qui purent à grand'peine les contenir. Legrée les caressa avec une cruelle satisfaction.

— Vous voyez, dit-il à Tom et aux autres esclaves, vous voyez à qui vous aurez affaire, si l'envie vous prend de vous enfuir. Ces chiens ont été élevés à traquer les nègres, et ils vous avaleraient aussi facilement que leur souper. Ainsi, prenez garde!... Eh bien! Sambo, dit-il à un nègre mal accoutré, dont le chapeau n'avait plus de bord, et qui se montrait très-empressé auprès de lui; comment sont allées les choses pendant mon absence?

— Le mieux possible, massa.

— Quimbo! cria Legrée à un autre qui faisait de grandes démonstrations pour attirer l'attention de son maître; tu n'as pas oublié ce que je t'avais dit?

— Il n'y a pas de risque, massa.

C'étaient les deux principaux nègres de la plantation. Legrée leur avait donné des leçons de férocité aussi systématiquement qu'à ses bouledogues; par une longue pratique de l'endurcissement et de la cruauté, ils étaient parvenus à égaler ceux-ci.

L'homme ne peut vivre sans aucune espèce de société, et Legrée entretenait avec ses deux satellites noirs une grossière familiarité, — familiarité qui pouvait finir par être funeste à l'un d'eux; car à la moindre provocation, au moindre signe de mécontentement du maître, l'un

était toujours prêt à devenir l'exécuteur de sa vengeance sur l'autre.

Quand ils étaient debout en face de Legrée, on voyait en eux la preuve évidente de cette assertion, que l'homme abruti est encore plus dégradé que les animaux. Leurs traits grossiers, sombres et durs ; leurs grands yeux qui s'épiaient, pleins d'envie ; leurs voix barbares, gutturales et presque bestiales ; les lambeaux de leurs vêtements flottant au gré des vents, tout en eux était en parfaite harmonie avec l'atmosphère lourde et malsaine qu'on respirait dans ce lieu.

— Ici, Sambo ! dit Legrée. Prends avec toi ces garçons et emmène-les dans le quartier.

Le quartier était une espèce de petit hameau formé de grossières cases, situé dans une partie de la plantation, à quelque distance de l'habitation de Legrée. Ces cases présentaient un air d'abandon et de ruine qui serra péniblement le cœur de Tom. Il s'était complu dans l'espoir d'avoir pour gîte une maisonnette grossière, il est vrai, mais qu'il pourrait rendre propre et confortable, où il aurait une planche pour déposer sa Bible et où lui-même trouverait une douce solitude après les longs travaux du jour. Il en examina plusieurs : c'étaient d'ignobles loges, n'ayant pour tout meuble qu'une couche de paille d'une saleté dégoûtante, étendue sur la terre et durcie par les pieds innombrables qui l'avaient foulée.

— Laquelle de ces cases m'est destinée ? demanda-t-il à Sambo d'un air soumis.

— Je n'en sais rien. Nous pouvons entrer ici, je sup-

pose, dit Sambo ; je crois qu'il y a encore une place là-dedans. Nous avons déjà un fameux tas de nègres dans chacune de ces cases. Je ne sais vraiment comment faire pour y en fourrer d'autres.

. . . . . .

La soirée était déjà avancée, lorsque les habitants du quartier rentrèrent dans leur gîte, harassés de fatigue. C'étaient des hommes et des femmes couverts de vêtements sales et déchirés, qui semblaient peu disposés à regarder de bon œil les nouveaux venus. Le petit village ne retentissait d'aucun son attrayant. On entendait des voix dures et rauques se disputer près des moulins à bras, où ces malheureux devaient encore moudre leur ration de maïs pour en faire des galettes, leur seul et unique aliment. Depuis l'aube du jour ils étaient aux champs, sollicités sans cesse au travail par le fouet impitoyable des surveillants ; et, comme c'était le moment de la grande presse, on employait tous les moyens pour obtenir le plus de travail possible.

« En vérité, » dira négligemment quelque oisif, « cueillir du coton n'est pas un travail si pénible. » En effet, et ce n'est pas non plus bien effrayant de sentir une goutte d'eau tomber sur votre tête ; cependant, la plus cruelle torture qu'ait inventée l'Inquisition, c'est justement une goutte d'eau tombant sans cesse, chaque seconde, à la même place. De même un travail facile en lui-même finit par devenir quelque chose d'horrible, lorsqu'il se continue heure après heure, avec une uniformité sans relâche, sans qu'on ait seulement la conscience d'en avoir librement accepté l'ennui.

A mesure que la troupe d'esclaves passait devant lui, Tom cherchait en vain parmi eux une figure sympathique qui lui fît espérer un ami. Il ne vit que des hommes à l'air refrogné, abruti, des femmes débiles et découragées : — partout le fort accablant le faible.

A une heure fort avancée de la nuit, on entendait encore le bruit de la meule, car il n'y avait qu'un petit nombre de moulins pour ces centaines de créatures qui en attendaient leur subsistance. Celles qui étaient faibles et harassées, repoussées par les autres, ne pouvaient en faire usage que les dernières.

Tom, après son long voyage, se sentait presque défaillir de fatigue et de faim.

— Voilà pour toi, nègre! dit Quimbo en lui jetant un sac de grains; épargne-le, car c'est ta provision pour la semaine.

Tom attendit longtemps avant de trouver place au moulin; et même alors, touché de l'extrême lassitude de deux femmes qui s'efforçaient de moudre leur grain, il offrit de leur aider, rapprocha les tisons à moitié éteints du feu où plusieurs autres avant lui avaient fait cuire leurs gâteaux, et ne s'occupa qu'après cela de son propre souper. C'était une chose étrange dans ce lieu qu'un pareil acte de charité; mais quelque léger qu'il fût, il éveilla la reconnaissance dans le cœur de ces pauvres femmes. Une expression de bonté se peignit sur leurs visages endurcis; elles voulurent pétrir la farine de Tom et surveiller sa galette. Tom s'assit près du foyer et sortit sa Bible pour la lire à la clarté du feu. Il sentait le besoin d'être fortifié.

— Qu'est-ce que cela? demanda une des femmes.

— C'est une Bible, dit Tom.

— Je n'en ai jamais vu depuis que j'ai quitté le Kentucky.

— Vous avez été élevée dans le Kentucky? lui demanda Tom avec intérêt.

— Oui, et même soigneusement élevée; je ne me serais jamais attendue à venir ici, dit la femme en soupirant.

— Qu'est-ce donc que ce livre? demanda à son tour l'autre femme.

— Mais c'est la Bible.

— La Bible? répliqua-t-elle; qu'est-ce que cela?

— Ce que c'est!... Vous ne le savez donc pas? dit la première femme. Dans le Kentucky, madame en faisait souvent la lecture; mais maintenant nous n'entendons que des coups et des jurements.

— Lisez-nous quelque chose, dit l'autre avec curiosité, voyant que Tom avait les yeux sur son livre.

Et Tom lut :

« Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et char-
» gés, et je vous soulagerai (1). »

— Ce sont de bonnes paroles, observa la femme; qui est-ce qui dit cela?

— C'est le Seigneur, répondit Tom.

— Si je savais où le trouver, j'irais à lui, dit la femme, et je lui raconterais mes peines.

(1) Matth., XI, 28.

— Il est ici, il est partout, dit Tom.

— Partout? ce n'est pas possible! Je sais bien que le Seigneur n'est pas ici. Mais à quoi sert de parler? Songeons à aller dormir.

Les femmes se retirèrent dans leurs cases, et Tom resta seul près du feu expirant, qui projetait une lueur rougeâtre sur sa figure.

La lune, au disque d'argent, se leva sur un ciel empourpré, et abaissa sur la terre ses rayons calmes et silencieux, comme le regard que Dieu laisse tomber sur des scènes de misère et d'oppression; elle semblait contempler le pauvre nègre, assis dans la solitude, les bras croisés, sa Bible sur ses genoux.

Tom se leva le cœur serré, et se dirigea vers la case qu'on lui avait destinée. Le sol était jonché de dormeurs, et l'air malsain et nauséabond qu'on respirait dans ce lieu le repoussa d'abord; mais la rosée tombait froide et abondante; ses membres étaient brisés de fatigue; il s'enveloppa dans une couverture en lambeaux, s'étendit sur la paille et fut bientôt endormi.

Dans ses rêves, il crut entendre une douce voix. Assis sur le banc de mousse, dans le parterre, près du lac Pontchartrain, il voyait Eva à côté de lui. Le regard sérieux de la jeune fille était fixé sur les pages de sa Bible; Tom l'entendit lire ces paroles:

« Quand tu passeras à travers les eaux, je serai
» avec toi, et quand tu passeras par les fleuves, ils ne te
» noieront point; quand tu marcheras par le feu, tu ne
» seras point brûlé, et la flamme ne t'embrasera point;

» car je suis l'Eternel, ton Dieu, le Saint d'Israël, ton
» Sauveur. »

Ces mots semblèrent se perdre au milieu d'une musique divine. L'enfant releva ses grands yeux avec une expression de douceur qui inonda Tom de consolation; puis, emportée au sein de l'harmonie céleste, elle s'éleva sur des ailes d'où tombaient des étincelles d'or, pareilles à des étoiles, et elle disparut...

Tom s'éveilla...

Il fallut peu de temps à notre pauvre ami pour comprendre ce qu'il avait à craindre ou à espérer dans sa nouvelle position. Il était intelligent et adroit dans tout ce qu'il entreprenait, et ses principes le rendaient à la fois fidèle et actif. D'un caractère paisible et soumis, il espérait, à force de zèle, éviter une partie des maux attachés à sa condition. Il voyait autour de lui assez de misères et de souffrances pour en avoir le cœur ulcéré; mais il se détermina à tout supporter avec une religieuse patience, « s'en remettant à Celui qui juge justement, » et conservant le secret espoir de sortir un jour de ce repaire affreux.

Legrée remarquait en silence la bonne volonté de Tom; il le considérait comme un travailleur de premier ordre; mais en même temps il éprouvait pour lui une certaine antipathie, l'antipathie naturelle que le méchant éprouve pour le bon. Il voyait clairement que sa violence et sa cruauté, tombant sur des êtres abandonnés à sa merci, trouvaient dans Tom un censeur silencieux, toujours prêt à protéger le faible contre l'oppression du fort. Tom manifestait parfois des sentiments si tendres, une

compassion si étrange et si nouvelle pour ses compagnons de douleur, que Legrée, plein de défiance et de jalousie, résolut de saisir la première occasion pour faire tomber sur lui sa vengeance. Cette occasion se présenta bientôt.

Un soir qu'accablés de lassitude et d'abattement, les travailleurs, le panier sur la tête, se traînaient péniblement pour venir tour à tour faire peser leur travail de la journée, Legrée était présent. Une pauvre femme, plus faible que les autres, s'étant trouvée incapable de remplir sa tâche, Tom l'avait assistée. Le maître l'apprit, et résolut de les punir tous les deux; il appela Tom et lui commanda de fouetter la femme.

— Je demande pardon à massa, dit Tom; j'espère que massa ne voudra pas m'ordonner pareille chose... Je n'ai pas été habitué à cela, et je ne saurais le faire...

— Eh bien! tu apprendras joliment de choses que tu n'as jamais faites! s'écria Legrée.— Et saisissant une lanière de cuir de vache, il fit tomber sur la joue de Tom une grêle de coups.

— Eh bien! dit-il en s'arrêtant pour respirer, me diras-tu maintenant que tu ne peux pas faire usage du fouet ?

— Oui, massa, répondit Tom en essuyant avec sa main le sang qui ruisselait de sa figure; je travaillerai nuit et jour, je travaillerai tant que j'aurais un souffle de vie; mais pour faire ce qui est mal, je ne le ferai *jamais*, massa, *jamais!*

La voix remarquablement douce de Tom, et ses manières pleines de soumission et de respect, avaient fait

croire à Legrée qu'il avait à faire à un lâche et qu'il le subjuguerait facilement. A l'ouïe de ces dernières paroles, la surprise perça sur tous ses traits. La pauvre femme, cause de cette triste scène, joignit les mains, et tous les autres se regardèrent involontairement, retenant leur souffle dans la crainte de l'orage qui allait éclater.

Legrée, un moment confondu et stupéfait, donna enfin un libre cours à sa colère :

— Ah ! tu ne penses pas que ce que je te commande soit *juste ?* Et qu'as-tu à t'enquérir de pareille chose, je te le demande ? Je saurai bien te dompter, va !... Qu'est-ce que tu t'imagines être ? Vous croyez-vous un grand seigneur, M. Tom, pour apprendre à votre maître ce qui est bien ou ce qui ne l'est pas ?... Vous prétendez donc que c'est mal de fouetter cette femme ?

— Je pense que oui, massa, dit Tom. La pauvre créature est malade : ce serait une cruauté. Je ne le ferai jamais. Si vous voulez me tuer, massa, tuez-moi ; mais pour lever la main contre qui que ce soit, je ne m'y déciderai point... je mourrai plutôt !

Tom parlait avec douceur, mais en même temps avec une décision sur laquelle il était impossible de se méprendre. Legrée frémissait de rage ; ses yeux gris lançaient des éclairs ; ses cheveux se hérissaient de colère ; mais, comme la bête féroce qui joue avec sa victime avant de la dévorer, il réprima son courroux pour s'abandonner à une amère raillerie.

— Bien ! dit-il, nous avons à la fin un chien dévot au milieu de nous autres, indignes pécheurs ! Pas moins qu'un saint, pour nous montrer nos péchés ! et quel

saint encore !... Mais dis donc, Tom, toi qui crois être pieux, ne sais-tu pas ce que dit la Bible : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres ? » Or ne suis-je pas ton maître? n'ai-je pas payé 1200 dollars pour tout ce que renferme ta vieille peau noire ? N'es-tu pas à moi corps et âme? — Et en parlant ainsi, il donna un grand coup de pied à Tom : — Hein ? réponds-moi !

Cette question fit naître soudain un éclair de joie et de triomphe dans l'âme de Tom, courbée sous le poids de la souffrance physique et d'une brutale oppression. Il se redressa tout à coup, et tournant vers le ciel un regard plein de confiance et de foi, tandis que les larmes et le sang coulaient ensemble sur sa figure, il s'écria :

— Non ! non ! non, massa ! Mon âme n'est pas à vous !... Vous ne l'avez pas achetée, vous ne pouvez pas l'acheter ! Elle a été achetée et payée au prix du sang de *quelqu'un* qui a la puissance de la garder... Quoi qu'il en soit, massa, vous ne pouvez me faire du mal !

— Je ne puis pas ? dit Legrée en ricanant; nous verrons ! nous verrons !... Ici, Sambo ! Quimbo ! donnez à ce chien une telle volée de coups qu'il ne puisse s'en relever d'un mois.

Les deux nègres gigantesques qui s'étaient précipités sur Tom, animés d'une exaltation féroce, l'entraînèrent sans qu'il opposât la moindre résistance.

. . . . . .

Il était tard dans la nuit. Tom, sanglant et gémissant, était couché dans une chambre abandonnée, au

milieu de machines brisées, de tas de coton avarié, et d'autres débris qui s'y trouvaient pêle-mêle.

La nuit était humide et froide, l'atmosphère fourmillait de myriades d'insectes, qui redoublaient la torture incessante de ses blessures, tandis qu'une soif dévorante, torture plus affreuse encore que toutes les autres, mettait le comble à la mesure de ses souffrances.

C'est dans cet état qu'il demeura pendant bien des jours et bien des nuits.

CHAPITRE XXII.

LA VICTOIRE.

Grâces à Dieu qui nous a donné la victoire.

Longtemps avant la guérison de ses plaies, Tom dut se remettre au travail. Dès lors, il recommença chaque matin une journée de douleurs et de mauvais traitements, aggravés par toutes les injustices et toutes les indignités que pouvait inventer l'esprit d'un homme aussi vil que méchant.

Tom ne s'étonna pas longtemps de la mauvaise humeur habituelle de ses compagnons; car son caractère, jusqu'alors si paisible et si doux, commença à s'aigrir et à suivre le même courant. Il s'était flatté d'avoir le loisir de lire sa Bible, mais le loisir était inconnu dans ce lieu. Dans les temps de presse, Legrée n'hésitait pas à faire travailler ses esclaves le dimanche comme les autres jours. Et pourquoi ne l'aurait-il pas fait? Il recueillait ainsi plus de coton, et s'il épuisait quelques-uns de ces nègres, il gagnait assez d'argent pour en acheter de meilleurs. Tom avait pris d'abord l'habitude de lire un ou deux versets de la Bible, le soir

à la clarté du foyer, quand il revenait de son pénible travail ; mais après le cruel traitement dont nous avons parlé, il rentrait à la maison si fatigué, que la tête lui tournait, et que ses yeux se refusant à lire, il s'étendait à côté des autres dans l'épuisement le plus complet.

Pendant de longues semaines et de longs mois, l'âme de Tom fut en proie aux ténèbres et au chagrin le plus sombre. Il pensait à la lettre que miss Ophélia avait écrite à ses amis du Kentucky, et il priait Dieu avec ferveur pour sa délivrance; puis, il attendait jour après jour, dans la vague espérance de voir venir quelqu'un pour le racheter... Et personne ne venait... et son âme se remplissait d'amertume... et il cherchait à réprimer l'amère pensée que c'était en vain qu'il servait Dieu et que Dieu l'avait abandonné.

Un soir, après être resté longtemps abattu et accroupi près du foyer éteint, il se leva, mit au feu quelques bûches de plus, s'efforça de ranimer la flamme et se rassit encore pour lire sa Bible. Comme nous l'avons déjà dit, elle était pleine de passages marqués qui, bien souvent, avaient fortifié son âme chancelante : paroles de patriarches et de prophètes; paroles de poëtes et de sages qui, dans les temps anciens, ont annoncé la vérité avec tant de courage; voix de cette grande nuée de témoins qui nous environnent sans cesse !... Cette Parole avait-elle donc perdu sa puissance, ou bien son œil défaillant, son cœur découragé, n'avaient-ils plus la force de répondre à cette puissante inspiration ?... Il soupira profondément et remit le Livre saint dans sa poche. Un rire grossier le fit

tressaillir ; il leva les yeux : Legrée était debout en face de lui.

— Eh bien ! pauvre vieux, dit-il, tu sembles trouver que ta religion ne va pas. Je savais bien que je t'en ferais venir là à la fin.

Cette raillerie fut plus cruelle pour Tom que le froid, que la faim, que la nudité. Il garda le silence.

— Quand je t'achetai, continua Legrée, j'avais l'intention de te bien traiter. Tu aurais pu être au-dessus de Sambo et même de Quimbo, et avoir du bon temps ; au lieu d'être battu et fouetté tous les jours ou à peu près, tu aurais toi-même commandé et battu les autres nègres. Eh bien ! ne crois-tu pas que cela vaudrait mieux? Allons, sois raisonnable, et joins-toi à mon église.

— Non, massa, dit Tom ; je tiendrai ferme au Seigneur. Que le Seigneur m'assiste ou qu'il m'abandonne, je m'attacherai à lui, je croirai en lui jusqu'à la fin !

— Imbécile ! dit Legrée en lui crachant au visage et en le repoussant du pied ; nous verrons bien ! Je t'écraserai plutôt !...

Et il s'éloigna.

Quand l'âme succombe sous un poids horrible et qu'elle est arrivée au dernier degré de souffrance, il vient un moment où elle rassemble toute son énergie et fait un suprême effort pour rejeter loin d'elle son fardeau ; alors cette profonde angoisse peut faire place à un retour de courage et de paix. Il en fut ainsi pour Tom : il s'assit près du feu, comme frappé de stupeur.

Soudain, ce qui l'entourait sembla s'évanouir, et il eut une vision ; devant lui se dressa l'image du *Fils de l'homme* couronné d'épines, outragé et sanglant.

Tom contemplait avec respect cette figure majestueuse, empreinte d'une ineffable patience ; le regard profond et divin qu'elle jetait sur lui semblait percer jusqu'au secret de son cœur. Tom sentit aussitôt son âme se ranimer et se pénétrer de la plus vive émotion ; il tomba à genoux et tendit les mains vers la vision céleste. Mais peu à peu elle changea d'aspect : les rudes épines se transformèrent en rayons de gloire, et ce même visage, ceint d'une splendeur sublime, se pencha vers lui avec amour, et une voix lui dit :

« Celui qui vaincra sera assis avec moi sur mon » trône, comme j'ai vaincu et me suis assis avec mon » Père sur son trône. »

Combien de temps Tom resta-t-il ainsi prosterné? Il ne le sut pas ; seulement, quand il revint à lui, le feu était éteint, ses vêtements étaient trempés d'une froide rosée, mais le douloureux fardeau qui pesait sur son âme avait disparu. Dans la joie qui remplissait tout son être, il ne sentit plus ni le froid, ni la faim, ni l'outrage, ni la misère. A dater de cette heure, son âme renonça entièrement aux désirs et aux espérances qu'il formait encore pour cette vie, et il offrit en sacrifice véritable sa volonté à la volonté du Dieu infini. Tom leva les yeux au ciel et vit les étoiles brillantes et silencieuses, dont l'éclat descendait jusque dans son triste réduit ; le calme et la solitude de la nuit rappelèrent à sa mémoire les paroles de cette hymne triomphante, qu'il avait chantée

jadis dans des jours plus heureux, mais jamais avec un tel enthousiasme intérieur :

Le monde, un jour, fondra comme la glace,
Et le soleil s'éteindra dans son cours;
Mais Dieu qui m'a dès ici-bas fait grâce,
Sera mon Dieu toujours.

Lorsque ma chair, mes sens en défaillance,
Disparaîtront derrière un voile épais,
J'ai par-delà ce voile une existence
De bonheur et de paix.

Quand nous aurons, brillants comme l'aurore,
Chanté mille ans le nom du Dieu d'amour,
Nous chanterons, toujours jeunes encore,
Ainsi qu'au premier jour.

Quand aux premières lueurs de l'aube on rappela aux esclaves assoupis qu'il fallait retourner au travail, parmi ces malheureux déguenillés, frissonnants, abrutis, il y en avait un qui marchait d'un pas triomphant; car plus ferme que la terre qu'il foulait aux pieds était sa foi dans l'amour éternel du Tout-Puissant. Ah! Legrée, essaie tes forces à présent, réduis-le à l'extrémité de la souffrance, de l'abattement, de l'agonie, tu ne hâteras que le moment béni où il sera fait « sacrificateur et roi à son Dieu! »

Dès ce jour, une atmosphère impénétrable de calme et de paix enveloppa le cœur de l'opprimé; un Sauveur toujours présent y faisait son temple. Ils étaient passés ces regrets terrestres; elle était passée cette agitation

incessante du désir, de la crainte, de l'espérance... La volonté humaine si longtemps ballottée, si longtemps rebelle, s'était enfin soumise à la volonté divine. Et maintenant, le reste du voyage lui semblait si court, la félicité éternelle si proche, si vivante, que les misères de cette vie glissaient sur son cœur sans y laisser de trace.

Tous remarquèrent ce changement. La gaieté et l'entrain semblaient être revenus à Tom, tandis qu'une douce paix que nulle injure, que nulle insulte ne pouvaient troubler, reposait au fond de son cœur.

— Qu'est-il arrivé à Tom? demanda Legrée à Sambo; il y a quelques jours il ne pouvait plus ouvrir la bouche, et maintenant il est gai comme un grillon.

— Sais pas, massa; il médite peut-être de s'enfuir.

— J'aimerais de le voir essayer, dit Legrée avec un rire sauvage; n'est-ce pas, Sambo?

Cette conversation avait lieu pendant que Legrée montait à cheval pour aller à la ville voisine. Le soir, en revenant, il eut l'idée de passer par le quartier, pour voir si tout était en ordre.

C'était par un splendide clair de lune. La silhouette des gracieux arbres de la Chine se dessinait avec ses découpures délicates sur le gazon. L'air était si calme et si transparent, qu'il eût semblé sacrilége de le troubler. Legrée était à peu de distance des quartiers, quand il entendit chanter : c'était une chose étrange dans ce lieu; il s'arrêta pour écouter. Une voix harmonieuse chantait les paroles suivantes :

Lorsque je puis, dans le livre de vie,
Lire mes droits au royaume des cieux,
Alors s'enfuit toute crainte, et j'essuie
Les larmes de mes yeux.

Que contre moi se soulève la terre,
Et que l'enfer lance ses traits jaloux,
En souriant je puis de leur colère
Affronter le courroux.

Que les chagrins, comme un fleuve en furie,
Fondent sur moi, je puis, calme et debout,
Marcher en paix vers ma sainte patrie,
Mon Dieu, mon ciel, mon tout!

— Ah! ah! dit Legrée en lui-même, voilà donc ce qu'il pense! Que je hais ces cantiques!... Ici, nègre, fit-il en paraissant tout à coup devant Tom et en agitant son fouet. Pourquoi restes-tu là quand tu devrais être au lit? Ferme ta bouche un peu vite et va te coucher.

— Oui, massa, répondit Tom d'un air joyeux et soumis.

Et il se leva pour entrer dans la case.

Legrée fut poussé à bout par le bonheur évident de Tom; il courut à lui et lui laboura de coups la tête et les épaules.

— Voilà pour toi, chien, dit-il; nous verrons, après cela, si tu seras toujours content.

Mais les coups ne tombèrent que sur l'homme extérieur et non plus sur le cœur comme autrefois. Tom resta calme et soumis, et cependant Legrée ne put se dissimuler qu'il avait perdu son pouvoir sur son es-

clave. Pendant que celui-ci rentrait dans sa case et que lui poursuivait sa course vers la maison, un de ces éclairs qui brillent parfois dans les consciences les plus ténébreuses, traversa l'esprit du planteur. Il comprit que Dieu se tenait entre lui et sa victime, et il blasphéma contre Dieu. La vue de cet homme silencieux et humilié que ne pouvaient émouvoir ni les railleries, ni les menaces, ni même les cruautés, éveilla dans son cœur une voix semblable à celle des possédés de jadis, lorsque le démon, parlant par leur bouche, disait à Jésus : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth? Es-tu venu nous tourmenter avant le temps! »

Tom était pénétré de la plus vive compassion pour les malheureux qui l'entouraient. Pour lui, il lui semblait que les misères de la vie ne pouvaient plus l'atteindre, et du sein de cet étrange fonds de bonheur et de paix dont Dieu avait enrichi son âme, son désir ardent était de répandre à son tour du baume sur les blessures saignantes de ses frères. Les occasions étaient rares, il est vrai; mais en allant aux champs, en en retournant, ou même durant les heures de travail, il pouvait tendre parfois une main secourable au faible et au malheureux. Ces pauvres créatures, dégradées et abruties, avaient peine à comprendre une pareille conduite; mais quand il eut continué à leur donner des marques de sympathie, semaine après semaine, mois après mois, quelques cordes depuis longtemps silencieuses recommencèrent à vibrer dans leurs cœurs glacés. Insensiblement, cet homme doux et patient, qui était toujours prêt à porter le fardeau des autres,

et qui ne recherchait pour lui-même l'aide de personne, — cet homme qui arrivait le dernier pour prendre la plus petite part, qu'il offrait même de partager avec ceux qui en avaient besoin, — cet homme qui, dans les nuits froides et glacées, se dépouillait de sa couverture pour procurer un peu de bien-être à quelque pauvre femme tremblante de la fièvre, et qui remplissait de coton le panier des plus faibles, au terrible risque de voir le sien manquer de poids, — qui, poursuivi par l'incessante cruauté de leur commun tyran, ne laissait pourtant échapper aucune parole impie ou blasphématoire, — cet homme avait fini par exercer une étrange influence sur tous les esclaves de la plantation. Quand le temps de la presse fut passé et qu'on leur laissa de nouveau la liberté d'employer le jour du dimanche à leur guise, plusieurs se réunissaient autour de lui pour l'entendre parler de Jésus. Ils auraient aimé de prier et de chanter ensemble, mais Legrée ne le permettait pas. Plus d'une fois il les dispersa avec de grands jurements et de grossières injures, en sorte que *la bonne nouvelle* de l'Evangile ne put circuler que d'individu à individu.

Mais qui pourra dépeindre la joie simple et naïve qui remplissait le cœur de quelques-uns de ces rejetés du monde, dont la vie entière n'avait été jusqu'alors qu'un douloureux pèlerinage vers un avenir inconnu, et qui pour la première fois entendaient parler d'un Sauveur compatissant et d'une patrie céleste ? Les missionnaires ont constaté que, de toutes les nations de la terre, il n'en est aucune qui reçoive avec autant d'avidité l'Evan-

gile que la race africaine. La foi et la confiance en Dieu, qui sont la base de cet Evangile, semblent plus innées chez les Africains que chez les autres peuples; et il est souvent arrivé chez eux qu'une semence de vérité, tombée comme par hasard dans les cœurs les plus ignorants, a produit des fruits avec une abondance qui ferait honte à des hommes plus cultivés et plus instruits.

. . . . . .

Des semaines et des mois s'écoulèrent, marqués de temps à autre par des scènes de cruauté dont le seul récit nous ferait frissonner d'horreur. Nous sommes arrivés maintenant à la dernière scène qui doit clore le pèlerinage terrestre du pauvre Tom.

Malgré la vigilance de Legrée et de ses satellites, deux pauvres femmes s'étaient enfuies. Dans l'exaspération de la colère, Legrée les poursuivit à outrance : la chasse fut longue, animée, et pourtant infructueuse.

— Maintenant, Quimbo, dit Legrée en s'installant dans la salle basse où il se tenait habituellement, tu vas m'amener Tom. Je suis sûr que ce garçon est mêlé à ce complot; et il faudra qu'il le dévoile ou qu'il dise pourquoi !...

Sambo et Quimbo, quoique se détestant cordialement l'un l'autre, s'unissaient pourtant dans leur haine contre Tom. Legrée leur avait dit, en premier lieu, qu'il l'avait acheté pour lui donner la surveillance générale de la plantation en son absence; ce fut l'origine de leur mauvais vouloir; mais il s'accrut encore dans leurs âmes basses et serviles, dès qu'ils le virent exposé au

déplaisir de leur maître. Aussi Quimbo s'empressa-t-il d'exécuter cet ordre.

A l'ouïe de ce message, le cœur de Tom se serra, car il savait où étaient les fugitives, et il connaissait le pouvoir souverain et le caractère impitoyable de l'homme auquel il avait affaire; mais il se sentait assez de courage pour braver la mort, plutôt que de trahir les deux infortunées qui s'étaient confiées à lui.

Il posa sa corbeille, et levant les yeux au ciel, il dit : « Je remets mon esprit entre tes mains, car tu m'as racheté, ô Dieu de vérité! »

Et, sans murmurer, il se laissa saisir brutalement par Quimbo.

— Aïe! aïe! dit le géant en le tirant après lui, tu vas avoir ton compte tout à l'heure ; massa est en colère pour le coup, et pas moyen d'échapper. Tu verras ce qu'on gagne à faire évader les esclaves de massa !

Ces dures paroles n'atteignirent point l'oreille de Tom ; car il entendait retentir près de lui une voix d'en haut qui lui disait :

« Ne crains point ceux qui peuvent tuer le corps, » mais qui après cela ne peuvent faire davantage. »

Chacun des nerfs de la victime tressaillit à l'ouïe de cette promesse, comme touché par le doigt invisible de Dieu; il se sentit revêtu d'autant de force que s'il eût possédé dix mille âmes au lieu d'une. Et pendant qu'entraîné par Quimbo, il laissait derrière lui les arbres, les buissons et les cases, témoins muets de son douloureux esclavage, la scène entière de sa dégradation semblait s'enfuir, comme fuit le paysage devant le voyageur

qu'emporte un char rapide. Son cœur battait d'émotion; sa demeure céleste apparaissait à ses yeux; l'heure de la délivrance allait sonner.

— Eh bien, Tom? cria Legrée en se levant et en le saisissant brusquement par le collet de sa veste. — Il parlait par mots entrecoupés et les dents serrées, dans le paroxysme de la rage. — Sais-tu... que j'ai résolu de te tuer?...

— C'est bien possible, massa, répondit Tom avec douceur.

— Oui, dit Legrée avec un calme terrible et menaçant; oui... *Je suis décidé... à... te tuer...* Tom... à moins que tu ne me dises où sont allées ces filles.

Tom garda le silence.

— Entends-tu! vociféra Legrée avec le rugissement d'un lion courroucé; parle!...

— *Je n'ai rien à dire, massa*, répondit Tom d'une voix lente, mais pleine de fermeté.

— Oseras-tu me soutenir que tu ne *sais* rien? s'écria Legrée.

Tom garda le silence.

— Parle! continua Legrée d'une voix de tonnerre et en le frappant avec fureur; le sais-tu?

— Je le sais, massa; mais je ne puis rien dire... *Je puis mourir!*

Legrée respira avec force; mais réprimant sa rage, il saisit Tom par le bras, approcha sa figure tout près de la sienne, et d'une voix terrible :

— Ecoute, Tom, lui dit-il; tu crois peut-être que, parce que j'ai pris patience jusqu'à présent, je n'exé-

cuterai pas ma menace; mais cette fois j'ai *calculé la dépense, et j'y suis résolu.* Tu t'es constamment révolté contre moi, maintenant *je te soumettrai...* ou... *ou je te tuerai!*

Tom leva les yeux sur son maître et répondit :

— Massa, si vous étiez malade ou affligé, ou mourant, je donnerais tout mon sang pour vous soulager, si cela était possible; et si chaque goutte du sang qui coule dans mes veines pouvait sauver votre âme si précieuse, je les verserais une à une aussi volontiers que le Seigneur a versé son sang pour moi. O massa! ne laissez pas amasser ce grand péché sur votre tête! Il vous nuirait bien plus qu'à moi. Quoi que vous puissiez me faire, mes douleurs seront bientôt terminées; mais si vous ne vous repentez, les vôtres n'auront jamais de fin!

Cet élan de compassion, pareil à une musique céleste entendue au milieu du fracas d'une tempête, suspendit un moment la fureur de Legrée. Il resta immobile, les yeux fixés sur sa victime. Le silence fut tel qu'on entendit le tic-tac de la vieille horloge, mesurant avec solennité les derniers moments de miséricorde et de pardon accordés à ce cœur endurci.

Mais ce ne fut qu'un moment, un moment d'hésitation où une bonne pensée cherchait à se faire jour, et le démon reprit sa place avec un pouvoir sept fois plus grand. Legrée, écumant de rage, abattit sa victime d'un coup de poing...

. . . . . .

Des scènes de sang et de meurtre blessent notre dé-

licatesse. Ce que l'homme a eu le courage d'accomplir, l'homme n'a pas le courage de l'entendre raconter...

Fut-il seul durant cette longue nuit, sous ce vieux hangar, celui dont le cœur tendre et patient supportait sans se plaindre les coups et les outrages dont on l'accablait ?

Non ! près de lui se tenait *quelqu'un*, « semblable au Fils de Dieu, » que lui seul voyait.

— Il est presque achevé, massa, dit Sambo presque touché, en dépit de lui-même, de la patience de sa victime.

— Frappe jusqu'à ce qu'il cède. Frappe ! frappe toujours ! vociféra Legrée. J'aurai la dernière goutte de son sang, à moins qu'il ne fasse un aveu.

Tom ouvrit les yeux et regarda son maître.

— Pauvre créature ! dit-il, vous ne pouvez me faire davantage ! Je vous pardonne de toute mon âme !

Et il s'évanouit.

— Pour le coup, je crois qu'il est mort, dit Legrée, s'approchant pour le regarder. Oui, vraiment, il est mort. Eh bien ! sa bouche est fermée à la fin. C'est un soulagement.

Cependant, Tom n'avait pas encore rendu le dernier soupir. Ses paroles touchantes et ses prières avaient ému le cœur des noirs abrutis qui avaient été les instruments de son supplice. A peine Legrée fut-il sorti, qu'ils se penchèrent sur lui, et, dans leur ignorance, s'efforcèrent de le rappeler à la vie, comme si la vie était un bienfait pour lui.

— Oh ! nous avons fait là une horrible chose ! dit

Sambo; j'espère que massa en rendra compte et non pas nous.

Ils lavèrent ses blessures ; ils lui formèrent une grossière couche avec du coton de rebut ; l'un deux courut même demander à Legrée une ration d'eau-de-vie, sous prétexte qu'il en avait besoin lui-même pour se restaurer ; mais il vint la verser tout entière dans la bouche de Tom.

— Ó Tom ! dit Quimbo, nous avons été bien cruels à ton égard !

— Je vous pardonne de toute mon âme ! murmura Tom d'une voix éteinte.

— O Tom ! dis-nous qui est ce *Jésus*, reprit Sambo, ce Jésus qui s'est tenu près de toi toute la nuit? Qui est-il?

Cette parole ranima les esprits épuisés du mourant; il retrouva assez de force pour raconter en quelques mots énergiques la vie, la mort et l'éternelle présence de ce Dieu mystérieux qui a la puissance de nous sauver.

Ils pleurèrent, ces hommes farouches...

— Pourquoi n'ai-je pas su cela plus tôt? s'écria Sambo ; mais je crois !... Je ne puis m'en empêcher ! Seigneur Jésus, aie pitié de nous !

— Pauvres créatures ! dit Tom ; je supporterais avec joie toutes mes souffrances, si seulement je pouvais vous amener à Christ ! O Seigneur ! donne-moi encore ces deux âmes ; je t'en supplie !...

Cette prière fut exaucée.

CHAPITRE XXIII.

LE JEUNE MAÎTRE.

Deux jours après, un jeune homme conduisait une légère voiture à travers l'avenue des arbres de Chine. Arrivé devant la porte de la maison, il jeta les rênes sur le cou des chevaux, mit pied à terre et demanda le propriétaire de la plantation.

Ce jeune homme était Georges Shelby. Nous allons retourner en arrière pour savoir comment il se trouvait là.

Par un malencontreux accident, la lettre que miss Ophélia avait écrite à Mme Shelby avait été retenue un mois ou deux dans un bureau de poste écarté; lorsqu'elle parvint à sa destination, Tom était déjà perdu dans les marécages lointains de la rivière Rouge.

Mme Shelby lut avec un profond chagrin les tristes nouvelles qu'on lui donnait, mais il lui fut impossible d'agir immédiatement; son mari, alors en proie au délire de la fièvre, réclamait tous ses soins. Miss Ophélia ayant eu la précaution d'envoyer l'adresse de l'avoué de Saint-Clare, tout ce que put faire pour le moment Mme Shelby fut d'écrire à cet homme d'affaires pour

lui demander des informations sur le sort du pauvre nègre. Quelques jours après, la mort inattendue de M. Shelby l'absorba entièrement et éloigna d'elle pour un temps toute autre préoccupation.

M. Shelby avait montré sa confiance dans la capacité de sa femme, en la nommant seule exécutrice de ses volontés testamentaires, de sorte qu'elle se trouva surchargée d'une multitude d'affaires difficiles et compliquées.

Mme Shelby, avec l'énergie qui la caractérisait, se mit en devoir de débrouiller ce chaos. Aidée de Georges, qui maintenant était un grand jeune homme, elle fut longtemps occupée à vérifier des comptes, à vendre des propriétés et à payer les dettes; car elle était résolue à tout liquider, quelles qu'en pussent être les conséquences. Sur ces entrefaites, l'avoué de Mme Saint-Clare lui écrivit que Tom ayant été vendu aux enchères, il en avait touché le prix sans s'inquiéter d'autre chose, et qu'il ne pouvait dire ce qu'il était devenu. Naturellement, ni Georges, ni Mme Shelby ne furent satisfaits de cette réponse. Au bout de six mois environ, le premier étant obligé de descendre le fleuve pour terminer quelques affaires, résolut de se rendre à la Nouvelle-Orléans et d'y continuer ses recherches, dans l'espoir de trouver Tom et de le racheter.

Après quelques mois de courses infructueuses, Georges se trouva en rapport avec un individu qui put lui donner toutes les informations qu'il désirait; aussitôt, le jeune homme, muni de l'argent nécessaire, s'embar-

qua sur un bateau à vapeur de la rivière Rouge, déterminé à tout faire pour découvrir son vieil ami.

Arrivé bientôt sur les lieux, il fut introduit auprès de Legrée.

Legrée reçut l'étranger avec une sorte de cordialité grossière.

— Je crois, dit le jeune homme, que vous avez acheté, à la Nouvelle-Orléans, un nègre nommé Tom. Il appartenait autrefois à mon père, et je suis venu pour voir si vous voudriez me le vendre.

Legrée fronça le sourcil, et s'écria avec violence :

— Oui, je l'ai acheté, et j'ai fait là un fameux marché! C'est bien le chien le plus impudent et le plus rebelle qu'il y ait au monde! Il m'a fait évader deux filles qui valent chacune de huit cents à mille dollars. Il l'a avoué; puis quand je lui ai ordonné de me dire où elles sont, il a eu l'audace de me répondre qu'il le savait, mais qu'il ne le dirait pas; et quoique je lui aie infligé plus de coups de fouet que jamais nègre n'en ait supporté, il s'est obstiné à garder le silence. Maintenant, je crois qu'il essaie de mourir, mais je ne sais s'il y réussira.

— Où est-il? dit Georges impétueusement; je veux le voir!

La figure du jeune homme semblait teinte de pourpre et ses yeux lançaient des flammes; mais il retint prudemment son indignation.

— Il est là sous ce hangar, dit un négrillon qui tenait le cheval de Georges.

Legrée donna en jurant un coup de pied à l'enfant.

Georges, sans ajouter un seul mot, s'élança vers le lieu désigné.

Tom était là depuis deux jours ; il ne souffrait pas, car tous ses nerfs étaient brisés , et il était presque toujours plongé dans une tranquille torpeur ; les liens qui retenaient l'âme à ce corps vigoureux ne se relâchaient qu'avec peine. Au milieu de l'obscurité de la nuit, plusieurs de ses malheureux compagnons s'arrachaient au sommeil et se glissaient, à la dérobée, dans le réduit où il était gisant. Ils venaient lui rendre ces soins touchants et affectionnés que si souvent il leur prodiguait autrefois. Ils avaient peu à offrir, ces pauvres disciples : ce n'était « qu'un verre d'eau froide , » mais ils le donnaient de bon cœur.

Leurs larmes étaient tombées sur ce visage si bon, mais insensible : larmes d'une sincère repentance que la patience et l'amour du martyr avaient fait naître dans le cœur de ces païens ignorants ; leurs prières ardentes étaient montées pour lui vers ce Sauveur trouvé à la dernière heure dont ils ne connaissaient guère que le nom, mais que l'affligé n'implore jamais en vain.

Lorsque Georges entra dans le hangar, il sentit son cœur lui manquer, et sa tête fut prise de vertiges.

— Est-il possible ? est-il possible ? s'écria-t-il en s'agenouillant près de Tom ; oncle Tom , mon pauvre vieil ami !

Cette voix pénétra jusqu'à l'oreille du mourant. Il remua doucement la tête, sourit, et murmura ces paroles d'une hymne :

Tu peux faire, ô Jésus, d'un sombre lit de mort
Un moelleux oreiller où ton enfant s'endort.

Des larmes, qui faisaient honneur à son cœur mâle, tombèrent des yeux du jeune homme, tandis qu'il se penchait sur son pauvre ami.

— O cher oncle Tom! réveillez-vous, parlez-moi encore! Regardez, c'est massa Georges, votre cher petit massa Georges. Ne me reconnaissez-vous pas?

— Massa Georges! répéta Tom en ouvrant les yeux et parlant d'une voix presque éteinte; massa Georges!

Mais il avait l'air égaré.

Peu à peu, cependant, cette idée sembla se faire jour dans son esprit, son œil devint fixe et radieux, sa figure entière s'illumina, ses mains noires se joignirent, et des larmes coulèrent le long de ses joues.

— Béni soit le Seigneur! murmura-t-il. Oui, c'est lui! c'est tout ce qui me manquait!... Ils ne m'ont pas oublié... Cela restaure mon âme, cela fait du bien à mon pauvre cœur! Maintenant je mourrai content! Bénis le Seigneur, ô mon âme!...

— Non, vous ne mourrez pas, oncle Tom! il ne faut pas que vous mourriez! Je suis venu pour vous chercher et pour vous ramener à la maison, s'écria Georges avec véhémence.

— O massa Georges! c'est trop tard... Le Seigneur m'a racheté; il va me prendre dans ma patrie, et... j'ai hâte d'y aller!... Le ciel vaut encore mieux que le Kentucky!

— Oh ! ne mourez pas ! Cela me tue, cela me brise le cœur de penser à tout ce que vous avez souffert ici, dans ce vieux réduit ! Pauvre, pauvre ami !

— Ne m'appelez pas pauvre ! dit Tom solennellement. J'ai été pauvre, mais tout cela est passé maintenant ; je suis près de la porte, je vais entrer dans la gloire !... O massa Georges ! *le ciel est venu!...* J'ai gagné la victoire ! Le Seigneur Jésus me l'a donnée !... Gloire soit à son nom !

Georges, frappé de la force et de l'assurance avec lesquelles il prononçait ces paroles entrecoupées, garda le silence.

Tom lui saisit la main, et continua :

— Ne dites pas à Chloé dans quel état vous m'avez vu... Pauvre âme !... Cela lui ferait trop de peine... Seulement, dites-lui que je suis allé dans la gloire, et que je ne voudrais plus rester ici-bas pour rien au monde. Dites-lui que le Seigneur s'est tenu près de moi partout et toujours, et qu'il a aplani mon sentier... Et mes pauvres enfants !... et la petite !... Oh ! mon cœur s'est plus d'une fois brisé en pensant à eux. Dites-leur à tous de me suivre... Faites mes amitiés à massa, à ma bonne et chère dame, à tous... Vous ne savez pas combien je les aime !... J'aime tous les hommes !... tous !... Maintenant, il ne me reste plus que l'amour !... O massa Georges !... quelle grande chose que d'être chrétien !...

Dans ce moment, la surexcitation que la joie de revoir son jeune maître lui avait causée cessa tout à coup. Une défaillance soudaine s'empara de lui ; ses yeux se fermèrent, et cette expression sublime et mysté-

rieuse, qui annonce l'approche d'une autre vie, parut sur sa figure.

Sa respiration devenait lente et prolongée, et soulevait péniblement sa large poitrine. L'expression de sa figure était celle d'un vainqueur.

— Qui... qui... nous séparera de l'amour de Christ? murmura-t-il d'une voix à peine intelligible.

Et il s'endormit en souriant.

Georges le contempla avec vénération. Il lui semblait que ce lieu était saint; et lorsqu'après avoir fermé les yeux de son vieil ami il se leva pour s'en aller, une seule pensée pénétrait son cœur; c'était celle que le mourant avait si simplement exprimée : « Quelle grande chose que d'être chrétien! »

Il se retourna; Legrée s'offrit tout à coup à sa vue.

Cette scène de mort si paisible avait calmé la fougue naturelle de Georges. La présence de Legrée ne lui inspirait plus que du dégoût, et il éprouvait le désir de s'éloigner de lui avec aussi peu de paroles que possible.

Il leva sur lui son œil noir et perçant, et lui montrant le cadavre :

— Vous en avez tiré, dit-il, tout ce que vous pouviez; maintenant combien vous paierai-je pour ce corps? Je désire l'emporter pour l'ensevelir honorablement.

— Je n'ai pas l'habitude de vendre des cadavres, répondit Legrée d'un air bourru; enterrez-le où et comme il vous plaira.

— Garçons, dit Georges d'un air d'autorité à deux ou

Mort de Tom entre les bras de Georges.

trois nègres qui regardaient le mort, aidez-moi à le porter dans la voiture, et allez chercher une bêche.

Les uns coururent à leurs cases, tandis que les autres aidaient Georges à emporter le cadavre.

Georges ne daigna pas jeter un regard ni adresser une parole à Legrée, qui sifflait avec une indifférence affectée, sans penser à contremander les ordres du jeune homme.

La voiture attendait à la porte; Georges y étendit son manteau et y déposa le corps après l'avoir arrangé avec soin. Puis il se retourna, fixa ses yeux sur Legrée, et lui dit en s'efforçant de composer sa voix :

— Ce n'est ni le temps ni le lieu de vous dire toute ma pensée sur cette atroce affaire; mais, monsieur, ce sang innocent sera vengé. Je proclamerai ce meurtre, je vous dénoncerai au premier magistrat.

— A votre aise! répondit Legrée; et il fit claquer ses doigts d'un air de mépris. Je voudrais bien voir comment vous vous y prendrez. Où trouverez-vous des témoins? quelles preuves fournirez-vous? Je vous conseille d'essayer!

Georges comprit tout de suite la force de cet argument. Il n'y avait point de blancs sur la plantation qui eussent été témoins du fait, et la déposition d'un nègre n'est d'aucune valeur devant la justice. Il crut un instant que son cri d'indignation allait faire descendre la justice du ciel; mais ce fut en vain...

— Que de train pour un nègre mort! dit Legrée.

Ce fut comme l'étincelle dans un magasin de poudre. La prudence n'a jamais été la vertu capitale des jeunes

Kentuckyens. Georges se retourna avec fureur, et d'un vigoureux soufflet il étendit Legrée par terre.

Certaines gens deviennent décidément meilleurs après avoir été battus. Si un homme les couche dans la poussière, ils conçoivent immédiatement le plus grand respect pour lui. Legrée était du nombre de ces gens-là. Lorsqu'il se fut relevé et qu'il eut essuyé la poussière de ses pantalons, il suivit des yeux, avec une certaine considération, la voiture qui s'éloignait lentement, et resta ainsi immobile jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue.

Au delà des limites de la plantation, Georges avait remarqué un morceau de terrain sec, sablonneux et ombragé par quelques arbres : c'est là qu'il fit creuser la tombe.

— Oterons-nous le manteau, massa ? demandèrent les nègres quand tout fut prêt.

— Non, non, enterrez-le avec lui, répondit Georges. C'est tout ce que je puis donner maintenant à ce pauvre Tom, et il l'aura !

Ils le descendirent dans la fosse, et silencieusement les hommes se mirent en devoir de la combler de terre, puis ils la recouvrirent de gazon.

— Vous pouvez maintenant vous retirer, dit Georges en glissant une pièce d'argent dans la main de chacun d'eux.

Mais ils restaient encore.

— Si le jeune massa voulait nous acheter ? dit l'un d'eux.

— Nous le servirions si fidèlement ! reprit l'autre.

— Nous sommes si malheureux ici, massa ! continua

le premier. — O massa, achetez-nous, s'il vous plaît !

— Je ne puis pas, je ne puis pas, dit Georges avec peine, en s'efforçant de les éloigner ; c'est impossible.

Les pauvres garçons baissèrent les yeux d'un air abattu et s'en retournèrent en silence.

— O Dieu éternel ! s'écria Georges en s'agenouillant sur la tombe de son ami, — je promets devant toi solennellement que, dès cette heure, je ferai *tout ce qu'il est possible à un homme de faire*, pour bannir de mon pays l'iniquité de l'esclavage !

Aucun somptueux monument ne marque le lieu de repos de l'oncle Tom : il n'en a pas besoin. Le Seigneur sait où il repose; il le retirera immortel de sa tombe pour le prendre avec lui au jour où il apparaîtra dans sa gloire...

Je n'ai rien d'important à dire des autres personnages qui nous ont déjà occupés, si ce n'est un mot relativement à miss Ophélia et Topsy, et un dernier adieu à Georges Shelby.

Miss Ophélia avait emmené Topsy avec elle dans le Vermont, à la grande surprise de ce respectable corps que les habitants de la Nouvelle-Angleterre désignent sous le terme de « *nos gens.* » Nos gens pensèrent au premier abord que Topsy était une addition inutile et bizarre à leur établissement si bien ordonné, mais miss Ophélia s'efforça si consciencieusement de remplir son devoir auprès de son élève, que l'enfant crût rapidement dans l'estime et dans la faveur de la famille de sa bienfaitrice et même du village entier. Parvenue à l'âge de raison, elle demanda et reçut le baptême, et devint

ainsi membre de l'Eglise du lieu. Elle montra tant d telligence, de piété et de zèle, elle parut si animée d désir de faire du bien à ses semblables, qu'elle fut enfin proposée et acceptée comme aide-missionnaire d'une station d'Afrique. J'ai appris depuis lors que cette activité, cette souplesse d'esprit qui rendit son éducation si difficile, lui servent maintenant, de la manière la plus heureuse et la plus salutaire, pour l'instruction des enfants de sa patrie.

CHAPITRE XXIV.

LE LIBÉRATEUR.

Georges Shelby avait écrit seulement quelques lignes à sa mère pour lui marquer le jour de son arrivée; il n'avait pas eu le courage de lui parler de la mort de son vieil ami. Il avait bien essayé plusieurs fois de le faire, mais à mesure qu'il écrivait, son cœur se serrait si douloureusement, qu'il finissait toujours par déchirer le papier en essuyant ses larmes.

Il y avait grand bruit dans la maison Shelby le jour où le jeune massa Georges était attendu.

Mme Shelby était installée dans le salon auprès d'un feu pétillant, destiné à dissiper l'humidité d'une soirée d'automne. La table du souper était déjà dressée, toute brillante de cristaux et d'argenterie, à l'arrangement desquels présidait notre ancienne amie, tante Chloé.

Vêtue d'une robe d'indienne toute neuve, d'un tablier d'une blancheur éblouissante, et d'un grand turban bien empesé sous lequel sa luisante figure d'ébène rayonnait de satisfaction, elle faisait traîner autant que possible en longueur de petits arrangements superflus, dans le seul but de causer un peu avec sa maîtresse.

— Las! maintenant tout sera de son goût, n'est-ce pas? dit-elle. Voilà, je mets son couvert précisément à la place qu'il aime, tout près du feu. Massa Georges a toujours aimé les places chaudes. Oh! voyez donc! Pourquoi Sally n'a-t-elle pas sorti la plus belle théière, celle que massa Georges a achetée pour madame aux dernières fêtes de Noël? J'irai la prendre... Madame a donc reçu des nouvelles de massa Georges?...

— Oui, Chloé, mais seulement une ligne pour me dire qu'il arriverait ce soir, s'il le pouvait : c'est tout.

— Il ne parle pas de mon vieil homme, je suppose? dit tante Chloé qui s'agitait encore autour de la table.

— Non, il ne parle de rien, Chloé; mais il dit qu'il a beaucoup à nous raconter à son retour.

— Voilà bien massa Georges; il aime à dire les choses lui-même, je l'ai toujours remarqué. Au fait, je n'ai jamais compris comment les blancs s'y prennent pour tant écrire : c'est si long et si malaisé.

Mme Shelby sourit.

— Je pense que mon vieux ne reconnaîtra plus les garçons ni la petite. Seigneur! c'est une grande fille maintenant; et puis elle est bonne et gentille, notre Polly; maintenant elle est là-bas qui surveille la tourte, une tourte comme mon brave homme les aimait, précisément comme celle que je lui fis le jour de son départ... Dieu nous bénisse! il me semble que j'y suis encore à cette triste matinée-là!

Mme Shelby soupira; cette allusion était tombée comme un grand poids sur son cœur. Depuis la récep-

tion de la lettre de son fils, elle éprouvait comme un sinistre pressentiment; ne cachait-il pas quelque chose sous ce silence?

— Madame a les billets? demanda Chloé d'un air inquiet.

— Oui, Chloé.

— Je vous demande cela parce que je veux montrer à mon pauvre homme les billets mêmes que m'a donnés le pâtissier. — « Chloé, » me dit-il, « je voudrais vous garder plus longtemps. — Merci, massa, » lui ai-je répondu. « je resterais si mon homme ne revenait pas à la maison; et puis, madame ne peut pas se passer plus longtemps de moi. » — C'est comme ça que je lui ai dit. Un brave homme que ce massa Jones!

Chloé avait particulièrement insisté pour que les billets de banque, avec lesquels on lui avait payé ses gages, fussent conservés pour être montrés à son mari en témoignage de sa capacité, et Mme Shelby avait consenti volontiers à cette demande.

— Il ne reconnaîtra plus Polly, mon vieil homme, recommença Chloé un moment après; oh! non, il y a déjà cinq ans qu'ils l'ont emmené. Ce n'était qu'un bébé alors; elle pouvait à peine se tenir debout. Je me rappelle comme il avait peur quand l'enfant tombait en essayant de marcher...

Le bruit d'une voiture se fit entendre.

— Massa Georges! s'écria tante Chloé en s'élançant à la fenêtre.

Mme Shelby courut à la porte d'entrée et serra son fils

dans ses bras. Tante Chloé se tenait dans l'ombre, le regardant avec anxiété.

— O *pauvre* tante Chloé! dit Georges en s'arrêtant, ému de compassion, et en prenant dans les siennes sa main noire et rude; j'aurais donné toute ma fortune pour le ramener... mais il est parti pour un monde meilleur!

Mme Shelby poussa un grand cri, mais tante Chloé ne dit rien.

Ils entrèrent dans la salle à manger. L'argent, dont tante Chloé était si fière, était encore sur la table.

— Las! dit-elle en le prenant d'une main tremblante et le rendant à sa maîtresse, je ne veux plus le voir; je ne veux plus en entendre parler... Je savais bien ce qui arriverait... ils l'ont vendu et assassiné dans ces maudites plantations!...

Chloé se détourna et sortit de la chambre d'un air fier et outré. Mme Shelby la suivit doucement, lui prit la main, la fit asseoir sur une chaise et s'assit près d'elle.

— Ma pauvre Chloé, dit-elle.

Chloé posa sa tête sur l'épaule de sa maîtresse et sanglota.

— Oh! madame, excusez-moi, murmura-t-elle; mon pauvre cœur est brisé.

— Je le comprends, dit Mme Shelby en pleurant aussi; mais si je ne puis vous consoler, Jésus le peut! Il guérit ceux qui ont le cœur brisé et il bande leurs plaies.

Il y eut un silence solennel pendant quelques moments : tous pleuraient. A la fin, Georges s'approcha de la pauvre affligée, lui prit affectueusement la main,

et lui raconta avec une touchante simplicité la mort triomphante de son mari et les derniers messages d'amour dont il l'avait chargé.

. . . . . .

Un mois après, tous les esclaves de la maison Shelby étaient réunis dans le grand vestibule pour entendre une communication que leur jeune maître avait à leur faire.

A la grande surprise de tous, il parut au milieu d'eux tenant à la main une liasse de papiers : c'étaient des actes d'affranchissement pour chacun d'eux. Georges les leur lut l'un après l'autre, et les leur distribua au milieu des larmes, des exclamations et des sanglots de toute l'assemblée.

Mais plusieurs d'entre eux se pressèrent autour de lui, en lui demandant en grâce de ne pas les renvoyer et en lui tendant d'un air suppliant l'acte qui les rendait à la liberté.

— Nous ne voulons pas être plus libres que nous ne le sommes, disaient-ils ; nous n'avons jamais manqué de rien ici, et nous ne voulons pas quitter la maison, ni massa, ni madame, ni tout le reste.

— Mes bons amis, dit Georges dès qu'il put obtenir un moment de silence, vous ne me quitterez pas. Nous avons autant besoin de vous qu'autrefois pour cultiver la ferme; nous avons toujours besoin des mêmes serviteurs dans la maison ; mais maintenant vous êtes des hommes libres, des femmes libres. Je vous paierai votre travail d'après le prix que nous aurons convenu ; mais l'avantage que vous retirerez de ceci, c'est que,

dans le cas où je viendrais à mourir ou à m'endetter, vous n'auriez plus à craindre d'être saisis ou vendus. Je me propose de continuer à exploiter ma ferme ; je compte aussi vous apprendre ; ce qui ne sera peut-être pas l'affaire d'un moment, à bien user des droits nouveaux que je vous confère. J'attends de vous de la bonne volonté, et je demande à Dieu de me rendre capable d'accomplir ma tâche avec fidélité et de bon cœur. Et maintenant, mes amis, levez les yeux en haut et remerciez Dieu du bienfait de la liberté.

Un vieux nègre aveugle, à l'air patriarcal, qui avait vieilli au service de la maison, leva vers le ciel ses mains tremblantes et dit :

— Rendons grâces au Seigneur!

Tous s'agenouillèrent spontanément, et jamais actions de grâces plus touchantes et plus sincères ne montèrent vers le ciel que celles qui s'élevèrent de ce cœur honnête et pieux.

Quand on se fut levé, un autre nègre entonna un cantique qui avait pour refrain :

O rachetés! troupe chérie,
Le Jubilé vient de sonner;
Le Seigneur va vous ramener
Dans votre céleste patrie.

— Un mot encore, dit Georges en interrompant les remercîments de la foule ; souvenez-vous de notre bon vieil oncle Tom.

Ici Georges raconta en peu de mots ses derniers moments, ainsi que l'adieu plein d'affection qu'il avait en-

voyé à tous ses anciens camarades, puis il continua :

— C'est sur sa tombe, mes amis, que je pris la résolution devant Dieu de ne plus posséder un seul esclave, afin qu'aucun de mes serviteurs ne coure plus désormais le risque d'être séparé des siens et d'aller mourir dans une plantation lointaine. Ainsi, toutes les fois que vous vous réjouirez à la pensée de votre liberté, rappelez-vous que c'est à cette bonne âme que vous la devez, et montrez-lui votre reconnaissance en étant bienveillants et serviables pour sa femme et pour ses enfants. Songez à votre affranchissement, et chaque fois que vous passerez devant la *case de l'Oncle Tom*, qu'elle vous soit un mémorial qui vous engage à suivre son exemple et à devenir des chrétiens fidèles et sincères comme il l'a été.

— Comment! chère tante! c'est déjà fini? s'écrièrent les enfants en voyant la bonne tante fermer son livre.

— Oui, mes jeunes amis, pour le moment; et j'espère que cette histoire ne vous a pas moins intéressés que moi; mais avant de nous séparer, mes chers enfants, écoutez encore quelques paroles.

Il vous est resté, n'est-ce pas, de mon récit une vive compassion pour la malheureuse race des nègres? Puisse ce sentiment ne pas s'effacer de vos cœurs! Puisse-t-il, au contraire, comme une semence bénie, croître, se développer et porter des fruits! Ce n'est pas pour rien que le Seigneur vous a fait connaître la pro-

fonde misère des pauvres esclaves. Il a voulu vous intéresser à eux, vous les faire aimer comme on aime des frères souffrants, comme les aimèrent notre charmante petite Eva, notre bon et généreux Georges, c'est-à-dire de cette vive sympathie qui inspire au cœur le désir, le besoin de faire du bien à ceux qu'on aime.

Mais pensez-vous peut-être : « Que pourrions-nous faire, nous si loin, si jeunes, et avec si peu de ressources? » — Ah ! chers enfants, dans votre faiblesse, vous pouvez beaucoup!... Et d'abord il vous est possible, que dis-je, il vous est facile de faire quelque chose de bien précieux, de bien efficace, de bien puissant, et j'espère que chacun de vous l'entreprendra dès aujourd'hui sérieusement. Vous pouvez prier. Ah! si vous saviez comme c'est une bonne chose que la prière, bonne pour celui en vue de qui elle est faite, bonne pour celui qui la fait! Si vous saviez avec quelle faveur, quelle bienveillance le Seigneur accueille les jeunes enfants, écoute leurs demandes, surtout lorsque ce sont des vœux dictés par l'amour! Ah! si vous le saviez, on vous verrait souvent sur vos deux genoux.

Que le souvenir des pauvres nègres vous revienne donc à l'esprit toutes les fois que vous adressez à Dieu vos prières. Priez ardemment le Père céleste pour la délivrance de ces opprimés, nos frères, que l'on traite comme un vil bétail. Demandez-lui d'incliner pour cela le cœur de ceux qui les tiennent captifs, et de leur inspirer des sentiments de pitié, de justice et d'amour, qui les disposent à abolir l'esclavage sur toute la surface de la terre.

Ce n'est pas tout, mes jeunes amis : ces sentiments que vous éprouvez vous-mêmes, vous pouvez les propager autour de vous ; vous intéresserez d'autres enfants à la cause des nègres, en leur fairant lire *l'Oncle Tom*, ou en leur racontant ce que vous savez de leur affreuse position. Vous les engagerez aussi à prier pour eux.

Puis vous verrez ensemble s'il n'y aurait pas moyen de leur être utile. Je ne doute pas que votre cœur ne vous suggère d'ingénieuses idées pour avoir aussi quelques pites à donner pour la cause de la délivrance des nègres (1).

C'est ainsi, chers enfants, qu'en aimant, qu'en donnant des marques de votre amour, vous serez véritablement des enfants de Dieu, et que vous marcherez sur les traces de ce bon et adorable Sauveur, qui nous a aimés, lui, jusqu'à se laisser clouer pour nous sur une croix!...

Mes jeunes amis, ayant eu l'avantage de me procurer une touchante poésie de notre chère Mme Beecher Stowe,

(1) Pour donner à nos jeunes lecteurs une idée des sympathies que l'ouvrage de Mme Beecher Stowe a généralement éveillées en faveur des pauvres esclaves, comme aussi pour les stimuler à ne pas rester en arrière, nous citerons, entre plusieurs autres, un fait que rapportent les journaux à l'occasion d'un voyage de l'auteur en Angleterre.

« A Edimbourg, le 20 avril 1853, dans une réunion présidée par le » lord prévôt de la ville, on a remis à Mme Stowe, pour être dépensée » par elle de la manière qu'elle croit le plus utile dans l'intérêt des es- » claves américains, une somme de 25,000 fr. *en or*, produit *d'une sous- » cription écossaise à 1 penny* (dix centimes) *par tête.* »

à qui nous sommes déjà si redevables, je me fais un plaisir de vous la communiquer textuellement. Ceux d'entre vous qui commencent à comprendre l'anglais seront enchantés de la traduire. Mais pour qu'aucun de vous ne soit privé de connaître les belles pensées de l'auteur, un de vos amis a bien voulu en faire une traduction en vers français.

CASTE AND CHRIST

(He is not ashamed to call them brethren.)

Ho! thou dark and weary stranger.
From the tropic's sultry strand,
Bowed with toil, with mind benighted,
What would'st thou upon our land?

« Am I not, O man, thy brother? »
Spake the stranger, patiently;
« All that makes thee, man, immortal,
Tell me, dwells it not in me?

» I, like thee, have joy and sorrow,
I, like thee, have love and fear;
I, like thee, have hopes and longings,
Far beyond this earthly sphere.

» Thou art happy — I am sorrowing:
Thou art rich, and I am poor;
In the name of our *one* Father,
Do not spurn me from your door. »

Thus the dark one spake, imploring,
To each stranger passing nigh;
But each child, and man, and woman,
Priest and levite, passed him by.

Spurn'd of men — despised, rejected;
Spurn'd from school, and church, and all;
Spurn'd from business and from pleasure,
Sad he stood, apart from all.

Then I saw a form all glorious,
  Spotless as the dazzling light;
As He pass'd, men veil'd their faces,
  And the earth, as heaven, grew bright.

Spake he to the dusky stranger,
  Awe-struck there on bended knee : —
« Rise! for *I* have call'd thee *brother*
  I am not asham'd of thee.

» When I wedded mortal nature
  To My Godhead and My throne,
Then I made all mankind sacred —
  Sealed all human for My own.

» By Myself, the Lord of Ages,
  I have sworn to right the wrong ;
I have pledged My word unbroken,
  For the weak against the strong.

» And upon My gospel banner
I have blazed in light the sign : —
He who scorns his lowliest brother
Never shall have hand of Mine. »

Hear the word who fight for freedom!
Shout it in the battle's van!
Hope for bleeding human nature!
Christ the *God*, is Christ the *Man!*

H. E. B. Stowe.

Andover 1852.

LES CASTES ET LE CHRIST

(Il n'a point honte de les appeler ses frères.)

Noir étranger, qui des rives d'Afrique
Viens, le cœur sombre et le front abattu,
Regrettes-tu les feux de ton tropique ?
Pourquoi ce deuil, ces larmes? que veux-tu ?

« Ne suis-je pas un immortel, ton frère ? »
Répond le noir avec douceur. — « Hé quoi !
Tout ce qu'en toi mit notre commun Père,
Dis, tout cela, ne l'ai-je pas en moi ?

» J'ai comme toi, la joie et la souffrance,
J'ai, comme toi, la terreur et l'amour ;
Et comme toi, j'étends mon espérance
Bien au delà du terrestre séjour.

» Je suis souffrant — et ton sort est prospère ;
Moi je suis pauvre — et l'or est dans ta main ;
O frère, au nom de notre commun Père,
Arrête un peu tes pas sur mon chemin. »

Ainsi le noir que sa douleur pénètre,
Sur leur chemin vainement gémissait ;
L'homme, et la femme, et l'enfant et le prêtre,
Hélas ! chacun entendait et passait.

Ce pauvre noir, qu'on rejette et méprise,
Chassé par tous, à qui tous ont fermé
Et le palais et l'école et l'église,
Demeurait là, dans son deuil abîmé.

Alors je vis une forme divine :
Elle passait ; tous baissèrent les yeux ;
Et la splendeur dont son front s'illumine
Inondait tout, l'air, la terre, les cieux.

Il dit au noir, qui courbé jusqu'en terre
A ses genoux se tenait plein d'effroi :
« Relève-toi, je t'ai nommé mon frère ;
» Le Fils de Dieu n'a point honte de toi.

» Quand je vêtis la nature mortelle,
» Que je l'unis à ma divinité,
» Je consacrai d'une marque éternelle,
» Pour être à moi, toute l'humanité.

» J'ai juré, moi, par mon nom immuable,
» De réprimer celui qui fait du tort ;
» Je défends, moi, le faible qu'on accable ;
» C'est moi qui prends parti contre le fort.

» J'ai de mon doigt sur ma sainte bannière
» Tracé ces mots, avec des traits de feu :
» Malheur à qui méprise un humble frère !
» Sa part, à lui, doit être loin de Dieu. »

Toi qui combats pour l'homme qu'on enchaîne
Marche en avant ; crie aux soldats : « Voici,
Des bras meurtris j'entends tomber la chaîne ;
Si Christ est Dieu, Christ est un homme aussi ! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Lettre de l'auteur de la *Case de l'Oncle Tom* adressée aux enfants 5
Préface de l'éditeur. 7
Chap. Ier. — Première connaissance avec l'Oncle Tom. . 9
II. — Une soirée dans la case de l'Oncle Tom. . 17
III. — Départ de l'Oncle Tom 32
IV. — Evangéline. 50
V. — Du nouveau maître de Tom et de plusieurs autres choses. 63
VI. — La nouvelle maîtresse de Tom et ses opinions. 79
VII. — Expériences et opinions de miss Ophélia . 87
VIII. — Suite des expériences et opinions de miss Ophélia 109
IX. — Topsy. 127
X. — Kentucky. 152

XI. — L'herbe se flétrit, la fleur se fane. 160
XII. — Henrique. 171
XIII. — Présages. 181
XIV. — La petite évangéliste. 189
XV. — Mort. 195
XVI. — La fin de toutes les choses terrestres . . 216
XVII. — Réunion. 227
XVIII. — Les abandonnés. 248
XIX. — Le magasin d'esclaves. 255
XX. — Le sud 269
XXI. — Lieux sombres. 273
XXII. — La victoire 287
XXIII. — Le jeune maître. 302
XXIV. — Le libérateur. 313
Poésie 323

FIN DE LA TABLE.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Oct. 2009

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 016 256 051 7